59E ANNÉE JUILLET 1952

★

LA REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : J'aime la Bible

JACQUES CHASTENET : L'Avenir de l'Afrique Noire

GEORGES NAVEL : La Route au Miel

J. PAUL-BONCOUR : Un troisième Concordat?

EMMANUEL ROBLÈS : Cela s'appelle l'Aurore (II)

JACQUES DE RICAUMONT : Gœbbels a-t-il fabriqué Hitler?

MICHEL ROUSSEAU-BELLIER : Petite Christine, un Dimanche...

ED. GISCARD D'ESTAING : Réussite d'une Politique

MICHEL PERRIN : Images d'Éthiopie

PIUS SERVIEN : Observables et Mathématiques

THIERRY MAULNIER : Dialogues des Carmélites

PIERRE AUDIAT : L'Ère de la Suspicion

•

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JACQUES SOUSTELLE, JEAN MISTLER, PIERRE MICHAUT, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN FAYARD, R. WILHÉLEM

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL CLAUDEL	J'aime la Bible	3
JACQUES CHASTENET	L'Avenir de l'Afrique Noire	23
GEORGES NAVEL	La Route au Miel	36
J. PAUL-BONCOUR	Un troisième Concordat?	46
EMMANUEL ROBLÈS	Cela s'appelle l'Aurore (II)	52
JACQUES DE RICAUMONT	Gœbbels a-t-il fabriqué Hitler?	84
MICHEL ROUSSEAU-BELLIER	Petite Christine, un Dimanche...	95
ED. GISCARD D'ESTAING	Réussite d'une Politique	106
MICHEL PERRIN	Images d'Éthiopie	116
PIUS SERVIEN	Observables et Mathématiques	131
THIERRY MAULNIER	Dialogues des Carmélites	137
PIERRE AUDIAT	L'Ère de la Suspicion	142
Le Mois à Paris	150	
Chronique bibliographique	164	

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

PARTIR par **BLAISE CENDRARS**

TÊTE DE TOILE par **HERVÉ BAZIN**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. $ 7

Canada .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire .. Fr.B. 340

Italie .. Lires 4.360

Angleterre .. £ 2/9

Égypte .. Piastres. 290

Hollande .. Florins. 26

Portugal .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au **Brésil** : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Uruguay** : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

CANAL DE SUEZ

Extrait du rapport de l'Assemblée générale du 10 juin 1952

L'exercice 1951 a marqué un palier dans la progression des recettes de la Compagnie, celles-ci reproduisent, à 1,4 p. 100 près, leur chiffre de l'an dernier et il est remarquable que ce fléchissement ait été aussi faible, étant donné les événements qui ont caractérisé l'exploitation du Canal au cours de l'année écoulée.

En premier lieu, la mise en service du pipe-line transarabique qui a été utilisé, au maximum de ses possibilités, détournant du Canal une importante fraction du pétrole. Puis, au cours du deuxième semestre, la disparition totale des envois de pétrole d'Iran, et enfin la détaxe appliquée, à compter du 15 septembre 1951.

Toutes ces circonstances auraient dû entraîner une importante réduction des résultats d'exploitation, si l'accroissement général du trafic n'avait compensé ces moins-values et l'on peut proposer non seulement le maintien, mais une légère augmentation du dividende brut.

Il convient enfin de souligner que les événements dont l'Egypte a été le théâtre, et plus particulièrement l'Isthme de Suez, n'ont pas apporté d'autre trouble au trafic que certains retards. Ce résultat n'a pu être atteint que grâce au dévouement, et au courage du personnel de la Compagnie, à tous les échelons de la hiérarchie.

L'exécution du septième programme d'amélioration a continué de se dérouler conformément aux prévisions, par l'aménagement de l'avant-port, du Bassin Hussein et du port de pêche de Port-Saïd. L'approfondissement de 0 m. 50 du Canal s'est poursuivi; 20 kilomètres ont été portés à la nouvelle cote.

Le problème de l'entretien du revêtement des berges du Canal continue à présenter une acuité particulière, en raison du développement des phénomènes d'érosion consécutifs à l'intensification du trafic.

Le 23 juillet a eu lieu la mise en service du Canal Farouk, qui permet d'assurer le transit dans des conditions de sécurité meilleures que par le passé.

Les échanges de marchandises ont porté sur un tonnage sans précédent, de 76 753 000 tonnes-poids, accru de 4 144 000 tonnes ou de 5,7 p. 100.

C'est au trafic de sens Nord-Sud qu'est entièrement imputable le progrès marqué par l'ensemble des marchandises. Ce trafic atteint le tonnage de 17 420 000 tonnes, marquant d'une année à l'autre une progression remarquable de 43,5 p. 100.

Pour l'année en cours, les perspectives du trafic paraissent encourageantes, tant pour les produits pétroliers que pour les autres marchandises.

Sans doute le nouveau pipe-line reliant l'Irak à la Méditerrannée, d'une capacité annuelle de transport de 14 millions de tonnes, est-il entré en service il y a quelques semaines; mais, grâce au développement de la consommation, il ne semble pas qu'il doive avoir pour effet de réduire sensiblement le volume du trafic Sud-Nord de pétrole brut.

Pour les denrées alimentaires, les envois devraient normalement se maintenir pendant l'année en cours, et, au total, on peut espérer que, sauf circonstances imprévisibles, le trafic devrait atteindre, en 1952, un niveau au moins comparable à celui de l'exercice précédent.

Les recettes se sont élevées, en 1951, à 27 633 623 806 francs, et les dépenses à 12 821 158 910 francs. Après déduction de l'intérêt et de l'amortissement du capital social, soit 1 152 612 083 francs, le bénéfice disponible ressort à 13 659 852 813 francs auquel s'ajoute un report de l'exercice précédent s'élevant à 62 240 904 francs, en sorte que la somme à répartir s'élève à 13 722 093 717 francs après affectation de : 900 millions à la provision pour amortissement et renouvellement du matériel; 300 millions à la provision pour amortissement des bâtiments; 2 milliards à la réserve extraordinaire, et 300 millions au fonds d'assurance et d'imprévu, le dividende brut a été fixé à 9 000 francs auquel vient s'ajouter pour les actions de capital, l'intérêt statutaire de 1 429 francs. Une somme de 81 248 647 francs a été reportée à nouveau.

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

LA COMMISSION DE CONTROLE DES BANQUES, dans sa séance du 11 juin 1952, a approuvé les Comptes de l'Exercice 1951 et les propositions du Conseil d'Administration pour la répartition des bénéfices. Le dividende alloué aux porteurs de parts est fixé à 125 francs brut (égal à celui réparti pour l'exercice 1950) comprenant l'intérêt minimum garanti de 69 fr 63 et un superdividende de 55 fr 37.

Le dividende de 125 francs brut sera mis en paiement le 10 juillet, à raison de 112 francs net.

SITUATION AU 31 MARS 1952

La situation au 31 mars se totalise à 349 889 millions de francs en augmentation de 5 503 millions de francs sur la précédente.

Au passif, la progression porte sur les Comptes de chèques, les Comptes courants et les Bons et comptes à échéance fixe pour 7 194 millions de francs. Les Banques et correspondants et les Créditeurs divers fléchissent respectivement de 1 004 millions de francs et de 1 801 millions de francs.

A l'actif, le Portefeuille effets augmente de 10 269 millions de francs tandis que les Banques et correspondants diminuent de 1 026 millions de francs et les Comptes courants de 4 163 millions de francs.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 31 mars se totalise à 291 milliards 756 millions de francs contre 291 milliards 74 millions de francs au 28 février.

Au Passif, les « Comptes de chèques » et les « Comptes courants » sont passés de 216,1 milliards de francs à 219,1 milliards de francs.

A l'actif, le « Portefeuille-Effets » atteint 183 milliards de francs contre 180,5 milliards de francs.

COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN

L'Assemblée Générale du 9 juin 1952 a voté les résolutions proposées par le Conseil d'administration et a, notamment, fixé à 134 francs, 402 francs et 339 francs nets les dividendes revenant respectivement à l'action ancienne non regroupée, à l'action ancienne regroupée et à l'action nouvelle de l'émission 1951. L'Assemblée extraordinaire, qui a suivi l'Assemblée ordinaire, a décidé de procéder à l'augmentation du capital social par incorporation de réserves et élévation à 3 000 francs du montant nominal de l'action regroupée : elle a autorisé, en outre, le Conseil à augmenter, éventuellement, le capital social d'une somme de 4 946 136 000 francs au maximum, en une ou plusieurs fois, par incorporation de réserves ou émission d'actions de numéraire.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 11 juin, a approuvé les comptes de l'exercice 1951. La répartition allouée aux parts bénéficiaires est de Fr. 112 net par part nominative et, pour les parts de fondateur, 54 fr. net (coupon n° 50). Ces sommes seront mises en paiement le 1er juillet.

L'ensemble des réserves est porté à Fr. 500 millions et le report à nouveau est de Fr. 34.392.097.

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Spectacles - Paris - Beaux Arts

J'AIME LA BIBLE

par PAUL CLAUDEL

LA nature m'a refusé le don précieux d'avoir des mains au bout des bras. En tout cas elles ne sauraient me servir à dessiner. Quel dommage! car toutes sortes d'images se pressent dans ma tête qui n'auraient besoin que d'un crayon pour s'extérioriser. Par exemple celle-ci qui me hante. Un évêque, mitre en tête et crosse en main qui vole par-dessus la terre, non pas comme le bon Dieu que le psaume nous représente ainsi en inspection à cheval sur un séraphin, mais à genoux. A genoux sur un livre énorme ouvert par le milieu dont les pages se déploient comme des ailes! C'est la Bible! Je ne suis pas un évêque, fidèle à ses devoirs de surveillant *(episcopus)*, mais puisque la Providence a mis un char de feu à ma disposition pour voyager à travers l'espace et le temps, pourquoi refuserais-je de m'en servir? A genoux!

La Bible est associée chez moi au premier éveil du cœur et de l'imagination. Dès ma plus petite enfance quand j'apprenais à lire sur les bancs des chères sœurs de la Doctrine chrétienne à Bar-le-Duc, avec quel intérêt je regardais ces grands cartons qu'elles nous mettaient entre les mains et où était représentée la vie du Seigneur. Et plus tard au lycée l'Histoire Sainte fut les délices de ma classe de douzième. Le sacrifice d'Abraham, le Déluge, les fiançailles de Rébecca, Jacob, Moïse, Tobie, le châtiment d'Héliodore, la Samaritaine, autant d'images magnifiques, dont je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'elles comblaient ma sensibilité. Quelle déchéance plus tard quand il me fallut en venir aux Grecs, aux Romains et à leurs successeurs!

Copyright by Revue de Paris 1952

Et plus tard, au soir de cette inoubliable journée de Noël 1886, comment ne pas voir une intervention de la Providence dans cette bible, don d'une amie protestante à ma sœur Camille, qui se trouvait là sur ma table? Je l'ouvris, ce que je n'avais jamais fait auparavant, et ce fut à deux endroits. Le premier était ce récit d'Emmaüs dans saint Luc, quand le Seigneur, au rebours de la nuit qui monte, ouvre à ses deux compagnons palpitants les secrets de l'Ancien document. Et le second, ce fut ce sublime chapitre VIII du Livre des Proverbes qui sert d'épître à la messe de l'Immaculée Conception. Ah! Je ne fus pas long à reconnaître dans cette radieuse figure qu'elle évoque les traits de la Mère de Dieu, en même temps qu'inséparables, ceux de l'Église et de la Sagesse créée. Pas une figure de femme dans mes drames postérieurs qui n'ait gardé la trace de mon éblouissement.

Que faire? Ce nouveau monde dont la porte venait pour moi de se déclore, il n'ôtait pas son intérêt à celui-ci. Tous les deux, nous dit l'Écriture, ont été créés ensemble, je veux dire dans un rapport l'un avec l'autre. Tous les deux constituent la grande vérité catholique, ce qu'on appelle le Ciel et la Terre. C'est beau, le ciel et la terre! Et comment Dieu les aurait-Il créés pour qu'ils ne lui servent à rien? c'est-à-dire pour que tous les deux, tous les deux à la fois, ils ne lui servent pas à mieux Le comprendre et à mieux L'aimer. Jésus nous dit qu'*Il a vaincu le monde*. Il ne l'a pas vaincu en lui tournant le dos. Il l'a vaincu en le surmontant, en lui montrant en Lui, avec Lui, au-dessus de Lui, la Cause. En apportant avec Lui pour la lui montrer affichée sur la croix, cette Cause qu'Il est. Le Verbe, c'est le dernier mot. Il n'est pas venu pour laisser au monde le dernier mot.

Et moi qui sentais dans mon cœur la grande vocation catholique, la vocation de l'Univers, qu'aurais-je pu faire de mieux que de m'embarquer à la découverte des quatre points cardinaux sur cette monture spirituelle qui s'était mise sous moi d'une manière de plus en plus assurée à battre des ailes? Qu'a été ma vie pendant quarante ans que de faire voisiner tous les horizons de la planète et tous les versants de la sensibilité? Jusqu'au moment où une circonstance futile vint me faire comprendre qu'après le temps de la dispersion était venu celui du rassemblement, que l'Écriture Sainte était autre chose qu'un véhicule, qu'elle était pour elle-même un édifice sublime, propre non seulement au culte mais à l'habitation, et à qui le monde entier n'était fait que pour servir de support et de parure.

Je reçus d'un imprimeur appelé Pichon, la demande d'écrire une préface à une nouvelle édition qu'il préparait de l'Apocalypse. Je ne fus pas long à repousser cette requête. Le livre de saint Jean que j'avais relu bien des fois, malgré ses beautés fulgurantes et l'étrange suavité qui s'en exhalait, m'avait toujours rebuté par sa violence, par cette position inconfortable qu'il assume entre ciel et terre et par ce défi qu'il ne cesse d'adresser à l'intelligence du lecteur. *Que celui qui peut comprendre comprenne.* Je

ne comprenais pas. J'étais rebelle aux interprétations historiques mal collantes. Et je faisais à la parole de Dieu l'honneur de croire qu'elle ne pouvait se laisser circonscrire par aucune espèce d'actualité.

Pourtant, l'indiscret solliciteur évincé, il n'en était pas de même de sa proposition qui, nuit et jour, ne me laissait pas de repos. J'avais soixante ans, j'étais vacant, j'en avais fini pour toujours avec les *Otage* et les *Soulier de Satin*. Je savais que *Tête d'or* en avait fini pour toujours de régler leur compte aux *Ysé* et aux *Prouhèze*. Cette Apocalypse qu'une curieuse insistance intérieure désignait à mon intérêt, j'avais le temps, pourquoi ne pas y mettre le nez? C'était l'affaire de quelques jours, de quelques semaines au plus...

J'avais soixante ans, ai-je dit, à ce moment, j'en ai maintenant plus de quatre-vingt-trois, et il n'est pas vraisemblable qu'autre chose que la tombe vienne mettre fin à l'investigation téméraire et passionnée où je me suis trouvé engagé par un enchaînement progressif de questions et d'attraits qu'il n'était pas en mon pouvoir d'éluder. *Seigneur, j'ai aimé la beauté de ta maison*, dit un psaume. Quelle maison comparable à l'Écriture qui est le temple de la pensée divine? Et pas seulement la beauté, mais ce que j'appelle l'arrière-beauté, cette substance de la beauté qui est le sens.

Or, je ne fus pas long à m'en apercevoir, le sens de l'Apocalypse n'est autre que celui qu'il reçoit de l'Écriture tout entière et qu'il lui donne, comme le sens d'un fleuve est acquis, au bout de biefs successifs et de maints méandres, par l'horizon auquel il aboutit. L'Apocalypse va chercher de tous côtés les gouttes incluses à ce que Job appelle *les veines du divin murmure* pour leur donner poids, pente et direction. Pas un verset qui ne contienne reférence ou allusion parfois multiple à une source rétrospective et où l'alpha ne vienne s'entrelacer à l'oméga. De la position que j'occupais maintenant, la Bible ne m'apparaissait plus comme un amas confus de documents hétéroclites, et, si l'on veut, pittoresques, accroché çà et là d'éclairs prophétiques, mais comme la merveille d'une architecture *sui generis*, comme un monument de significations dont les diverses parties se trouvaient reliées par un art incomparable. C'était là vraiment sous mes yeux cette cité dont parle le psaume 121, *dont la participation est avec elle-même*. Une étonnante cité, une cité vivante où la stabilité n'exclut pas le mouvement et où le passé ne cesse d'obéir à l'avenir. Un drame architectural, dont l'auteur, le même à travers je ne sais combien de siècles, en même temps que l'action, a inspiré à la fois le théâtre, le langage et les acteurs. Il m'était donné enfin de prendre une vue totale, une vue *intelligible*, et comme à posteriori, de la Terre Promise. Comment faire pour en disjoindre mon attention?

La Bible se compose de deux collections de livres qui portent le nom de *Testaments*. Il y a l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Un testament au sens juridique est l'acte par lequel une personne avant sa mort déclare sa volonté et dispose de ses biens. *Acte*, cela veut dire que

quelqu'un qui était là et qui n'y est plus continue cependant par le moyen de l'écriture à agir sur nous, à se manifester, à s'expliquer à nous, à nous mettre en possession suivant telles ou telles conditions de ce qui lui appartient. La différence est celle-ci : le testament humain est de quelqu'un qui a cessé d'être là, qui s'est séparé une fois pour toutes de son héritage. Le testament de Dieu est de quelqu'un qui ne cesse pas d'accompagner Sa Volonté, d'être présent sous la forme de tous les biens dont il nous accorde la jouissance. Car ce qu'il nous livre en somme sous la forme de ces biens dont il nous rend maîtres, maîtres selon la faculté que définit le Droit romain d'*user* et d'*abuser*, ce n'est pas autre chose que lui-même. On peut dire que c'est par le fait de Son absence qu'Il nous investit de Sa présence.

Le bien que Dieu nous lègue par écrit sous forme authentique, ce n'est pas autre chose que Son Fils, *ce Fils bien-aimé*, nous dit l'évangile, *en qui Il a mis Sa complaisance*. Lui seul en effet est l'héritier légitime à qui tout ce qui est à Son Père appartient par droit de naissance sans qu'il y ait usurpation.

Un tel legs, il n'y avait que le Père qui pût l'accorder et il n'y avait que le Fils qui pût l'obtenir. L'Ancien Testament est le legs de tout ce qui en tant qu'efficacité à travers les siècles par les mérites du Christ ultérieurement réalisé aboutit à l'Incarnation, c'est-à-dire à la Sainte Vierge. Et le Nouveau Testament est la dispensation par le moyen des sacrements de ce fruit longuement réalisé. La Justice au sein de la Vierge a été comme aspirée par la Miséricorde. Tout s'est passé en même temps. La Grâce du haut de la croix a répandu sa rosée et la terre sous cette action bienfaisante a germé son Sauveur.

Et maintenant le monde a un sens. Il ne clapote plus sur place. Ce n'est plus un chaos inintelligible. Il veut dire quelque chose. Il vient de quelque part et il va quelque part. Et nous-mêmes en tant que communiquant à ce sens général, en tant qu'acteurs particuliers de ce mouvement général, nous avons un sens, notre vie, ce mouvement dont du berceau à la tombe nous sommes animés, prend un sens et une dignité. Le psalmiste compare ce mouvement à la plume de l'écrivain qui ne fait que passer et qui en passant laisse derrière elle un sens permanent.

Le Verbe, pour communiquer avec nous, pour nous écrire cette longue lettre qu'est Son enseignement, pour que nous nous entendions avec Lui, a eu besoin d'un langage et premièrement d'un vocabulaire. Ce vocabulaire n'est point fait de main d'homme, d'expressions fabriquées. Il n'est autre que la Création elle-même, cet inépuisable répertoire d'images significatives du Créateur qu'est la Création. Quelqu'un est venu la libérer de la Vanité, elle dont il est écrit qu'*elle lui était soumise, ne le voulant pas*. La voici comme une muette dont la langue s'est déliée et qui sait ce qu'elle veut dire. Pascal nous confie que *le silence éternel des espaces infinis l'effraie*. Le silence! Il faut qu'il ait bien mal écouté! Le psalmiste au contraire nous dit qu'il n'y a au monde bruit ou quelconque

rudiment de la voix où il ne distingue l'initiale de ce mot hébreu qui veut dire : Père : *Abba !* Je veux dire que, venant de Dieu, elle ne continue sa trajectoire que pour trouver en lui sa fin, pour apporter à ce qui est la confession de ce qui n'est pas, pour lui donner, en ne cessant de renaître afin de nouveau cesser, le spectacle d'une préférence inextinguible. Tout le vocabulaire de l'Écriture n'est fait que de termes concrets, que de mots tout prêts, dans l'appel qu'ils font à d'autres mots, à apprendre ce qu'ils veulent dire. Images de Dieu qui ne demandent qu'à consommer à ses pieds un sacrifice de significations.

Le monde n'est pas seulement un vocabulaire. C'est à lui que nous empruntons tous les éléments de notre grammaire. La philosophie nous apprend à y distinguer les substantifs, qui sont les choses et les êtres, les adjectifs qui sont les qualités, les verbes qui sont l'action, les adverbes qui qualifient cette action, les modes et les temps suivant lesquels cette action est opérée et soufferte. La nature a trouvé le moyen de se faire entendre non plus seulement à notre oreille, mais à notre intelligence. Elle parle.

Elle ne parle pas toute seule comme une folle. Elle parle de quelqu'un et elle parle à quelqu'un. Et la Bible est là pour nous forcer à écouter et à comprendre ce qu'elle fait là sous nos yeux à exister, ce qu'elle dit et ce qu'elle fait. Qui se résume en un seul mot : servir. Elle sert. Elle sert dans les deux sens du mot. D'une part elle rend hommage à son Créateur. Et d'autre part elle lui sert. Pas seulement desservante, mais servante. Elle lui sert dans l'administration de ses biens. Dès les premières lignes de la Genèse, l'Écriture nous dit qu'elle est bonne, qu'elle est bonne à quelque chose. Il n'est rien de ce que Dieu a créé qui ne soit bon à quelque chose. Il n'est créature de Dieu qui puisse se passer de toutes les autres. Les cartes météorologiques nous apprennent que la planète tout entière est intéressée au temps qu'il fait sur notre village. Et de même on a fait beaucoup de mauvaise littérature sur cette loi fondamentale de la nature que les créatures ne puissent se passer les unes des autres et qu'elles s'aiment jusqu'à la dévoration. Pourquoi ne pas y voir une forme élémentaire de la communion, à laquelle bien entendu devra se superposer un jour une autre plus élevée ? Et pourquoi, plutôt que nous scandaliser, ne pas louer Dieu qui donne à chaque bestiole en temps opportun la nourriture appropriée ?

Et comment devant un tel spectacle, en dépit de toutes les Michol amères et ricaneuses, ne pas comprendre l'ivresse, l'enthousiasme d'un David ? Ce n'est pas assez de dire qu'il chante, il pleure, il vocifère, il danse de joie, il appelle toutes les créatures à son aide pour dire merci ! Ah ! ce n'est plus l'atmosphère douloureuse et désespérée de la littérature païenne, maintenant il y a un Dieu bon avec nous ! Il y a un monde qu'Il a fait et qui ne demande qu'à Lui être bon à quelque chose. Le monde visible et, par-dessus le monde visible, croiriez-vous ? il y a le monde invisible, plus admirable encore. Par-dessus le monde des effets, le monde

des causes ; par-dessus le monde de la Loi, celui de la Providence ; par-dessus la durée, l'événement, et en travers de la présence, l'histoire. C'est à ce second aspect de l'aménagement de Dieu avec les hommes qu'est consacrée la plus grande partie de l'Écriture.

***

J'entends l'objection. C'est vrai, il y a des moments où l'œuvre de Dieu se présente à nous comme une absolue réussite, où, pour employer une expression de l'*Ecclésiastique*, elle remplit tous nos sens comme l'Euphrate, et où nous nous sentons en pleine intelligence avec elle. On peut même dire que plus un cœur est pur, plus un esprit est étendu et pénétrant, plus la part de l'admiration et de l'action de grâces s'élargit jusqu'à tout submerger. C'est l'attitude de la contemplation. Nous autres, gens de l'Occident, elle ne nous suffit pas. Nous ne nous satisfaisons pas de l'heure présente au point de la confondre avec l'éternité. Il faut vivre, nous avons la conscience d'un devoir à remplir, de quelque chose à continuer, d'une certaine obligation logique à la pièce où nous tenons un rôle. Or, chaque pas que nous faisons, chaque regard que nous jetons autour de nous, nous met en contact avec le mal, avec la souffrance, avec le péché, sous les formes les plus atroces. Et alors en nous avec une intensité nouvelle se relève la vieille question inexterminable : Pourquoi tout cela ? Si Dieu est bon et s'Il est tout puissant, pourquoi tout cela ?

Cette question, loin de l'ignorer, l'Église l'a introduite, j'allais dire intronisée, solennellement dans sa liturgie, sous la forme la plus audacieuse, la plus virulente, qu'elle ait jamais reçue. Tous les ans l'Office des Morts nous remet sous les yeux le plaidoyer quasi blasphématoire de l'homme de Hus. *Indique-moi pourquoi tu me juges ainsi ? Plût au ciel que mes péchés fussent mis en balance avec les maux que je souffre ! Je demande un juge ! Plût au ciel que je pusse m'expliquer avec lui, comme on fait d'homme à homme ! C'est de me taire qui me fait mourir ! N'emploie pas l'intimidation ! Avance, montre-toi à découvert, et alors on pourra causer tous les deux ! Pourquoi Te caches-Tu ? Qui Te fait croire que je suis Ton ennemi ? C'est bien de me calomnier et de me brimer ainsi, qui suis l'œuvre de Tes mains, et d'aider le travail des méchants ? Je suis ce que je suis ! C'est digne de Toi de m'étudier comme Tu le fais ? Et sache que je n'ai rien fait de mal alors qu'il n'y a pas d'homme un seul moment qui puisse échapper de ta main !*

Est-ce que le Seigneur va blâmer Job de ce réquisitoire forcené ? Pas le moins du monde. Ce sont les amis de Job au contraire, qui ont pris la défense du Créateur avec ce genre d'arguments dont on dit qu'ils ne portent pas, auxquels Il S'en prend ; si durement que c'est à la seule intercession du patriarche qu'Il consent à leur pardonner. « Qui sont ceux-ci qui racontent des idioties ? » *Qui sunt isti involventes sententias*

in sermonibus imperitis? Et alors le Seigneur, approchant sa bouche de l'oreille de son serviteur, lui murmure des mystères.

Job fait partie du fonds le plus ancien de la littérature biblique. Et voici qu'à l'autre bout de ce chemin d'écriture qui se prolonge à travers les siècles nous apparaît un autre Job, mais combien plus douloureux, un résumé combien plus parfait de tout ce que la destinée humaine peut offrir à nos yeux, non seulement de souffrance physique ou morale, mais d'injustice, une injustice non plus accidentelle, mais fondamentale. Nous sommes arrivés, nous sommes à Gethsémani. Il ne s'agit plus d'un riche propriétaire qui perd son bien, d'un père de famille privé de ses enfants, d'une chair en proie à un ennemi aveugle et qui ne sait ce qu'il fait. Nous sommes à Gethsémani et il s'agit de Dieu qui S'est fait homme. Un Dieu qui a assumé toute l'horreur de l'humanité. Regarde, vieux Job! Tu l'appelais en justice, Le voici qui a répondu à ta citation. Tu Lui demandais de comparaître ainsi que d'égal à égal. C'est fait. Qu'en dis-tu? S'est-Il assez dépouillé de la divinité? Tu chercherais en vain quelque chose de plus nu et de plus désarmé. Job avait des amis qui, maladroitement sans doute mais sincèrement, s'intéressaient à son sort. Celui-ci aussi a des amis que pendant trois ans Il a nourris du plus intime de Son cœur et de Sa pensée, et, on peut bien le dire, de Sa chair et de Son sang. Ils sont là par terre en train de ronfler et quand ils se réveilleront de leur sommeil stupide, ce sera pour se sauver à toutes jambes. L'un, le plus cher, le renie, et l'autre l'a livré pour de l'argent. Au nom de la propre Loi que Lui-même a donnée aux hommes, Il est solennellement accusé, jugé, condamné, excommunié, exécuté. Les Anges épouvantés regardent le Créateur du monde en proie sans aucune défense à son adversaire.

Quel adversaire? Le même que nous voyons se dresser aux premiers versets du *Livre de Job*, comme aux premiers chapitres de la Genèse, et qui jadis en s'arrachant à l'éternité a mis le temps en mouvement. Allait-il prévaloir? Certes le Diable en se soustrayant à l'amour s'est livré à la justice. Mais tout de même il y a maintenant quelque chose qui existe hors de Dieu, qui continue hors de Dieu, qui ne sert plus Dieu, qui ne sert plus à Dieu. L'œuvre de Dieu tout entière a à s'accommoder d'un porte-à-faux.

Était-ce tolérable? Le bon Dieu ne se devait-Il pas à Lui-même de remédier à ce scandale? Il y a remédié par une invention prodigieuse. Je parlais tout à l'heure des larmes d'admiration que nous arrache le spectacle de Son immobilité. Que dire de celles que nous vaut Son activité quand nous Le voyons comme un géant Se lever au secours de Son œuvre endommagée? Il ne dépendait pas de Lui de supprimer le mal, mais Il avait à trouver le moyen de faire servir le mal, afin que *tout genou en Son nom fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.*

C'est l'accomplissement de cette invention inouïe auquel l'Écriture d'un bout à l'autre nous fait assister. Quel sujet! Je demande ce que sont

à côté toutes les épopées humaines. Un véritable testament, les mémoires de quelqu'un qui se fait lui-même l'objet de son récit.

Un récit empoignant, et pas seulement du passé, pas de l'imaginaire, quelque chose d'actuel, quelque chose qui continue, étroitement associé à la trame de notre propre existence, un drame dont je ne dirai pas que nous le vivons, c'est plutôt lui qui nous vit, comme, ses acteurs antérieurs, il les a vécus. Nous avons entendu l'Homme, par la bouche de Job, se plaindre de son sort, de cette courte carrière qu'il conduit du berceau à la tombe dans la souffrance, dans l'ignorance, dans le péché. Eh bien! ce sort misérable et contraint, Dieu, le Parfait, l'Être incommunicable, a choisi de l'endosser dans ce qu'il a de plus humble et de plus abject (ce sont les mots mêmes de l'Écriture). Il a demandé à une créature telle que nous de Lui partager son cœur. Il a eu besoin d'elle, et grâce à elle Quelqu'un d'inouï se dresse au milieu de l'Histoire, qui se déclare non plus seulement le fils de l'Homme, mais le fils de Dieu. Mais cette grâce inestimable est encore plus grande qu'il ne paraît. *On a eu besoin de nous! Dieu a eu besoin de nous! Il ne nous a pas tirés seulement dans les liens d'Adam*, dit le Prophète, *Il nous a épousés dans la Justice.*

Dans la justice, et comment cela?

Dieu qui est l'unique fin de l'homme, comment ne serait-Il pas l'unique fin de Lui-même? L'incarnation, la rédemption, ces actes immenses, l'homme en a bénéficié, mais la fin dernière pour le Fils n'était autre que le Père, que la réparation du dommage fait à Son Père, que la restauration de Son œuvre abîmée, abîmée non seulement par le péché originel de l'homme, mais par la révolte primordiale de Satan. Il est bouleversant, il est étourdissant, de penser que pour cette œuvre Il a eu besoin de nous et Il continue d'avoir besoin de nous. De là l'incomparable dignité de la Sainte Vierge au-dessus de tous les Saints et de toutes les Saintes. Et nous aussi, suivant notre position dans le temps, suivant notre vocation dans l'Église, nous sommes appelés au secours de Dieu! On nous a accordé ça! Ce bonhomme que nous entendions tout à l'heure gémir, hurler de désespoir sur son fumier, ce n'est pas Dieu qui vient à son secours, c'est Dieu qui lui demande de venir au sien.

Saint Paul nous dit quelque part que *la mort a été absorbée dans la victoire*. On pourrait dire de même que le mal a été absorbé dans la guérison, que le péché a été absorbé dans l'expiation et que la transgression a été absorbée dans le sacrifice. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que *le Christ a été crucifié afin que le corps*, c'est-à-dire la matière du péché, *soit détruit*. Le Sauveur agit sur l'Humanité comme un révulsif qui attire à lui les éléments hostiles et douloureux pour en faire la matière de cette satisfaction pleinement valable qu'Il offre au Créateur. Le démon maintenant peut faire le diable! Tout ce qu'il est capable de faire ou d'imaginer, c'est autant d'eau qu'il apporte au moulin du Christ. N'est-ce pas en effet saint Ignace d'Antioche qui nous parle de la *machine du Christ, machina Christi?* Cette machine du Christ depuis qu'elle a été

montée sur le Calvaire, elle ne cesse pas de fonctionner, identique à celle qui ruisselle chaque jour sur nos autels. Il est ce cœur qu'Il a demandé à la Sainte Vierge et que nous partageons maintenant avec Lui. Le Vendangeur du Chapitre LXIII d'Isaïe foule ainsi sous ses pieds une vendange toujours renouvelée qui est faite de nos souffrances et de nos péchés.

***

L'existence, la présence de Dieu, tel qu'Il surgit des premières pages de l'Écriture, est venue donner un sens à la nature. Le Créateur en nous déclarant que Son œuvre est bonne nous signifie deux choses : la première est que, ne pouvant tenir que de Lui cette beauté qui se confond avec l'existence, elle détient, comme de l'effet à la cause, une vertu indicatrice. Les bouddhistes prétendent que le monde est une *illusion*, mais le Genèse nous apprend qu'il est une *allusion*. En second lieu nous apprenons que non seulement la nature est bonne, mais qu'elle est bonne à quelque chose, qu'elle sert, qu'elle est appropriée à une fin, qu'elle sert à quelque chose, qui est de pourvoir, en tant qu'hommage à son Créateur, à sa propre continuation.

Et puis, issu d'un drame primordial et sur lequel nous ne trouvons de lumière qu'aux dernières pages de l'Apocalypse, l'homme paraît, et le voici, après qu'il eut à la trahison de Satan ajouté la sienne propre, porteur de la destinée restauratrice, qui imprime au temps, à travers la cérémonie sans cesse renouvelée des années, une direction linéaire. L'histoire commence. Elle commence par sa fin. Elle commence à partir de cette croix déjà plantée sur le Calvaire qui attire à elle, suivant des horizons de plus en plus élargis, les hommes, les nations et les événements. Tout se passe de plus en plus clairement dans l'histoire comme dans la nature par rapport à Dieu. Tout est symbole dans la nature et tout est parabole dans l'événement. C'est de cette vérité que le Seigneur a voulu nous rendre conscients en nous faisant les contemplations et les témoins de cette Geste par excellence qui est l'apparition de Son Fils. En Lui nous nous apercevons qu'il n'est expectation de la Créature qu'Il ne soit venu combler. Toutes les générations l'une après l'autre viennent Lui apporter leur tribut et recevoir de Lui qui est le Verbe leur mot d'ordre. *Mon Père opère*, dit le Sauveur, *et Moi aussi J'opère jusqu'à ce jour*. L'Histoire est le vestige de cette opération, et à ce titre elle mérite tout entière le nom d'Histoire Sainte, bien que ce titre soit réservé proprement au récit de la préparation Messianique jusqu'à l'accomplissement.

Cette Histoire Sainte est une histoire inspirée. Non pas seulement le récit, mais les événements qui en constituent la substance. Entièrement inspirée, nous déclare après saint Paul, le magistère infaillible. *Inspirée*, j'aurais plutôt envie de dire *aspirée*, aspirée par cette parole incarnée qui au bout de la durée est l'expression intelligible de ce long désir. Cette

parole, Dieu ne l'a prise que pour parler de Lui-même, et, selon la croyance unanime des anciens Pères, Il n'est absent, directement ou indirectement d'aucune des parties de Son Témoignage. Comment donc n'obéirions-nous pas à cette injonction qui nous vient du Ciel : « *Celui-ci est Mon Fils bien-aimé : écoutez-le* »? Écouter, c'est ne se désintéresser jamais de l'intention, ne se désister jamais de l'attention à l'intention et au sens, à la bouche du Christ qui parle. Qui parle au cours de Sa procédure de déposition devant le tribunal de l'Humanité.

Je ne fais là que me conformer à l'enseignement de saint Paul, qui écrit en tête de son Épître aux Hébreux : *Dieu ayant parlé à nos pères en maintes occasions et de maintes manières un langage prophétique, finalement S'est fait entendre à nous en Son Fils qu'Il a constitué héritier de toutes choses et par qui Il a fait les siècles eux-mêmes.* C'est là un texte capital qui nous montre la Création tout entière d'un bout à l'autre de la durée, prégnante d'une signification et tous ces mots épars animés par la plume du scripteur qui leur donne un lien et un sens. La phrase est faite, pour ainsi dire, des mots qui passent, qui testent à son profit, qui éteignent en elle leur vertu particulière, qui ne sont plus que la matière de cette forme. Mais Dieu n'est pas seulement un grammairien, Il est un artiste, Il est un poète expert à toutes les ressources du discours, qui, cependant qu'Il va Son chemin, demande aux choses et aux événements, tel qu'un rayon interprété par tous les angles de l'incidence et de la réflexion, un témoignage approprié : *multifariam multisque modis*, en maintes circonstances et de maintes manières. Cela veut dire qu'en dehors des textes messianiques proprement dits dont l'exégèse et les traductions à la mode s'efforcent tant qu'elles peuvent de réduire le nombre et la portée, l'Écriture comporte une quantité d'allusions et d'échos délicats dont les cœurs épris et les oreilles dont l'amour a purifié la sensibilité font leurs délices. Comprenons qu'il y a bien des choses que Dieu n'a voulu nous confier qu'à voix basse. A ce point de vue rien ne remplacera jamais notre incomparable Vulgate. Tout est terne, tout est plat, tout est froid, tout est grossier à côté d'elle. On dirait Virgile traduit par un élève de quatrième.

Dieu est le sens de l'Écriture. Les hommes et les événements s'y emploient à rendre témoignage à Dieu, ce n'est pas Dieu qui est fait pour rendre témoignage aux hommes et à leur histoire et pour satisfaire aux démangeaisons de la curiosité. On le croirait cependant à fréquenter cette énorme et creuse littérature exégétique où il n'est question que du comment et non du pourquoi et où l'on n'aboutit qu'à des mirages et à des conjectures qui se détruisent les unes les autres. L'Histoire Sainte qui a perdu le sens de Dieu, comment l'appeler autrement qu'un contre-sens?

Je ne suis pas un érudit et un docteur. Je ne suis qu'un poète. Mais après tout qu'est-ce que la Bible sinon un immense poème? Et pourquoi l'absence totale de toute espèce de sentiment poétique, ou plutôt de cette sensibilité de l'âme que la Bible elle-même qualifie d'*intelligence*, consti-

tuerait-elle un titre spécial pour s'en occuper? Élevez les yeux, lisons-nous à chaque page du livre d'Isaïe. Comment élever les yeux quand on a le nez par terre? En tous cas, poète ou non, je suis un chrétien qui n'a aucune envie de se laisser dépouiller par des pédants sous des prétextes techniques d'aucune parcelle de cet énorme héritage dont l'Église lui a donné jouissance et dont la liturgie lui a laissé sur la langue le goût ineffaçable. Ce qui me rassure est que du côté de la poésie et de la liturgie il y a aussi cette grande dame qu'on appelle la Théologie, du moins si j'en crois son plus magnifique serviteur, le grand Bossuet. Je trouve en effet ce passage dans l'admirable écrit où il confond l'hérétique Richard Simon : « *Nous serions bien malheureux si pour défendre la vérité et la légitime interprétation de l'Écriture nous étions à la merci des hébraïsants et des Grecs dont on voit ordinairement en toutes choses le raisonnement si faible.* »

Nous avons vu tout à l'heure quelle valeur infinie apporte l'idée de Dieu au spectacle de la nature. Comment la Création en effet se passerait-elle de son Créateur? Elle voulait dire et maintenant elle dit. Elle parle à quelqu'un de quelque chose. Interprétée sous la forme d'un poème ou d'un traité scientifique, la voici qui sert. Les termes isolés sont entrés en communication les uns avec les autres pour s'absorber dans une signification. Partout la féconde analogie a été l'instrument de la découverte.

Nous l'avons vu, il n'est pas d'être, pas de chose, si humble qu'elle soit, qui n'ait reçu de quelque façon, si humble qu'elle soit, l'empreinte de Dieu. Une empreinte qui chez l'homme est une image. Une image consciente et agissante. *Vous êtes des Dieux*, nous dit un psaume. Une espèce de Vice-Dieu. *Tu seras Dieu à Ma place, à l'égard de Pharaon*, dit le Seigneur à Moïse. Quel honneur et quelle responsabilité! Ainsi quand l'un des Commandements nous avertit *de ne pas prendre le nom de Dieu en vain*, s'agit-il de bien autre chose que de jurons et de blasphèmes. Nous sommes les images de Dieu, nous Le représentons, nous L'agissons dans chacun de nos actes et de nos mouvements. C'est en Lui que nous sommes pères, puisque saint Paul nous avertit que *c'est de Lui que descend toute paternité* et c'est en Lui que nous sommes fils. C'est en Lui de même que nous sommes juges. Nous sommes les détenteurs de Sa propriété. Nous sommes les investigateurs, les interprètes, les avocats, les acteurs, les défenseurs, les répartiteurs de Sa Volonté. Et saint Pierre ajoute que nous sommes Ses prêtres et qu'à nul chrétien n'est refusé un certain caractère sacerdotal. Prêtres parce que temples.

Mais il est un côté de nos ressemblances et de nos relations avec Dieu particulièrement important et particulièrement poignant. Saint Jean nous dit que *Dieu est amour*. Il ne fait aucune restriction. Partout donc où il y a de l'amour il y a Dieu. Et si nous aimons l'Écriture Sainte, c'est parce que, ne nous parlant que de Dieu, elle ne nous parle que d'amour. Au frontispice de la Loi divine est inscrit le mot : TU AIMERAS. *Tu*

aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. Tu L'aimeras, non seulement en Lui-même, mais dans Ses œuvres qui sont à Son image et dont il est écrit qu'elles sont *bonnes*, qu'elles Lui sont bonnes.

Il n'y a qu'un amour, qui naît du besoin, ce besoin qu'un être déterminé hors de nous, nous le savons, se trouve en état de satisfaire. Affamés de l'effet, nous nous attachons à la cause. C'est ainsi que les animaux, et même les plus farouches, aiment la main qui leur donne la nourriture. Et de même chez les hommes la vertu la plus élémentaire, la plus naturelle est cette reconnaissance qui nous ouvre et nous lie à nos parents et à nos bienfaiteurs. *Reconnaissance*, un mot magnifique, indiquant que la clef du cœur, de cela en nous qui nous fait, de la personne que nous sommes, est le bien que nous sommes capables de nous faire les uns aux autres. C'est ainsi qu'un effort, semblera-t-il, aisé de notre intelligence et de notre volonté, devrait, s'il n'était contrecarré par le péché originel, nous rendre capables d'aimer Dieu. C'est beau! disent l'artiste et le savant, ravis jusqu'à l'extase par le spectacle de ce monde admirable où ils ont été placés. Et n'importe quel être vivant peut ajouter : C'est bon! Oui, il y a le catalogue interminable des souffrances et des contradictions de toutes sortes auxquelles nous sommes exposés. Mais un peu de réflexion nous montre que le bien seul est fondamental, puisqu'il se confond avec l'être, et que le mal a toujours un caractère accidentel, épisodique, quelque chose de survenu, ce qu'on appellerait dans le langage populaire une *malice* qui nous est faite, et que l'adage scolastique traduit par ces mots : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.* L'Ancien Testament est le répertoire inépuisable de tous les bienfaits de Dieu, de tous ces bienfaits à partir de l'existence que le Créateur est bien obligé de remettre sous le nez de Sa créature abrutie puisqu'elle en oublie l'auteur. En lui rappelant d'autre part que la souffrance est rattachée par un lien suffisamment évident, bien que fondamentalement soustrait à notre compréhension, au péché. Et enfin, que notre Créateur n'a pas fichu le camp, qu'Il est là, tout près de nous, qu'Il est bon, prompt, selon d'innombrables exemples, à la miséricorde, à la réparation des désordres qu'entraîne la violation de ces règles dont Il a eu la bonté, moins de nous commander, que de nous demander, de nous recommander, l'observation dans notre propre intérêt.

Cela, c'est l'ordre de la nature, de la Loi, de la Justice. Que dire quand à tous ces bienfaits leur auteur est venu S'ajouter Lui-même, d'un poids qui emporte l'un des plateaux de la balance jusqu'au ciel et abîme l'autre jusqu'à l'enfer? De quel cœur ne devons-nous pas répéter cette action de grâces que le *Gloria* de la messe nous met chaque jour dans la bouche!

Mais à côté de la justice il y a l'action de la Grâce. Tous les motifs qu'on voudra de l'amour, cependant ce n'est pas l'amour. L'esprit interrogé n'est pas embarrassé de s'expliquer, mais le cœur interrogé,

ah! il n'a pas d'autre réponse, comme dans le langage des petits enfants, que : parce que c'était lui et parce que c'était moi : *Gratia pro gratia*, nous dit saint Jean. Il y a de notre part une gratuité qui répond à la Grâce. Dieu a ensemencé le monde de Sa ressemblance et par-dessus tous les autres du mystère le plus essentiel de Son être qui est la génération. C'est là, nous dit saint Paul, *un grand sacrement*, le *sacrement* par excellence, *magnum sacramentum*. Et dès les premières pages de l'histoire de l'Humanité nous voyons le sceau du Créateur apposé sur cette virilité en nous qui en est l'organe. Dieu a eu besoin d'une racine au plus profond de l'Humanité, et Il l'a demandée à cette union sainte de l'homme et de la femme dont il est dit que *l'homme quittera son père et sa mère et qu'il adhérera à son épouse afin qu'ils soient deux en une seule chair* et qu'ils se servent d'un seul cœur pour être deux.

Et brusquement un souvenir vient s'imposer à moi. *Écoute, ma fille...* C'est un verset de ce fameux psaume XLIV dont l'Église a toujours cru qu'il s'appliquait à la Sainte Vierge. *Écoute, ma fille, et vois et incline ton oreille, et oublie-toi de ton père et de la maison de ton père, et le Roi convoitera ta beauté, car c'est Lui qui est le Seigneur ton Dieu et on L'adorera.* C'est Lui-même qui parle, ah! il est bien vrai que *Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*, et ces *veines du divin murmure*, dont parle Job, il est bien vrai qu'elles sollicitent notre Oui à la seule proposition essentielle : *Mon fils, Ma fille, donne-Moi ton cœur. Ce n'est plus moi qui vis*, dit saint Paul, *c'est le Christ qui vit en moi.*

Dès le principe Dieu a fait ce pacte avec la créature, comment dire? de la consulter, et comme Il a commandé les poissons à la mer, et l'homme lui-même, nous dit la Genèse, à la boue, dans la suite des générations, Il a apparu, *épephané*, Il s'est manifesté de plus en plus distinctement pour la révélation, nous dit le cantique de Siméon, des cœurs, c'est-à-dire des possibilités en nous dormantes, en sorte que cet appétit, d'ailleurs en lui-même saint et bon, que nous partageons avec les animaux, aboutisse enfin glorieusement sous la sollicitation d'un visage de plus en plus clairement réalisé à ces personnages à demi séraphiques que sont les François et les Thérèse. *De loin*, dit Jérémie, *d'un amour perpétuel Je t'ai aimé et Je t'ai attiré.*

L'Écriture nous fait assister ligne à ligne à ce tendre enseignement de la Grâce. Ce n'est pas assez pour elle de nous dire d'aimer Dieu et de nous expliquer pourquoi, elle nous apprend comment, comment faire. Ce ne sont pas des cartons qu'elle fait passer sous nos yeux, telles qu'autrefois pour moi les chères sœurs de Bar-le-Duc, ce sont des réalités d'hommes vivants et de femmes vivantes, plus vivantes encore d'être typiques. Ce pacte conclu avec le peuple qu'Il a choisi pour Lui préparer la chair de Son Fils, prend peu à peu son véritable caractère : c'est le pacte par excellence, le serment que l'on se fait d'un être à l'autre, le pacte nuptial. Toute violation en prend une force déchirante. Ce n'est pas seulement une forfaiture, c'est un adultère. Nous ne faisons pas

seulement le mal, nous faisons du mal à quelqu'un. *Popule meus*, entendons-nous chanter le jour du Vendredi Saint, *quid feci tibi et in quo contristavi te?*

Le moment des noces, de ces noces longuement préfigurées, est arrivé, et bientôt dans Jérusalem arrivée au comble de sa splendeur, à l'ombre de ce Temple où l'Esprit Saint a déclaré habitation, éclate l'épithalame. C'est *le Cantique des Cantiques*, le livre avec Job peut-être le plus important de l'Ancien Testament. Le Yahweh terrible du Sinaï qui Se manifestait dans la foudre et le tremblement de terre, *une femme L'a blessé dans un seul trait de ses yeux, dans un seul cheveu de sa nuque*. Il est devenu le *dôdi*, le bien-aimé. Elle l'amène *dans la maison de sa mère*, où elle lui apprêtera cette coupe qu'Il aura tout le temps de savourer à Gethsémani et sur le Calvaire. Et Lui de son côté lui apprendra quelque chose qui vainc la mort, qui est par-dessus la mort, et en comparaison de quoi il vaut comme rien de donner non seulement sa personne, mais sa substance.

Dès lors l'Histoire Sainte n'est plus qu'une histoire d'amour, un appel aux sentiments les plus tendres, les plus naïfs et les plus profonds du cœur humain, dont les romans les plus feuilletés des diverses littératures n'égaleront jamais le pathétique. Cette Humanité qui est une femme, qu'elle était touchante déjà sous les traits de Rébecca, de Ruth, qu'elle était forte sous ceux de Dalila et de Bethsabée, maintenant c'est un père qui lui envoie son fils au plus profond de l'Asie pour l'arracher aux démons et lui demander sa main, c'est le Roi de l'Univers qui lui partage son sceptre, avant que la confiance d'une ville assiégée ne lui mette en main une épée victorieuse. Que de bonté de la part de l'Époux, et, de celle de l'Épouse, hélas, quelle frivolité, quelle folie, et, pour répondre à un pardon toujours prêt, quelle infatigable trahison! Écoutons dans Ézéchiel la plainte de cet amant qui en même temps est un père. Cela commence par une description de la misère humaine qui évoque en nous le souvenir de Job. Une pitoyable créature issue de croisements peu reluisants, une païenne que personne au sortir du sein maternel n'a pris soin de saler de sel et d'envelopper de langes. On l'a jetée toute nue sur la terre, comme ces pauvres petites filles que j'ai vues en Chine roulées dans un paillasson et abandonnées dans un terrain vague à la dent des chiens et des pourceaux. *Et Moi qui passais par là, Je t'ai vue foulée aux pieds et toute baignée de ton sang. Tu nageais dans ton sang et Je t'ai dit : Vis! Vis, ai-je dit, ensanglantée! Tu t'es multipliée comme de l'herbe, tu es devenue grande et, arrivée à la puberté, tu étais nue et pleine de confusion. Et il est arrivé que J'ai passé par là et que Je t'ai vue, c'était ton temps, le temps des amours. J'ai étendu sur toi mon vêtement et J'ai couvert ton ignominie. Et alors j'ai juré, Je suis entré dans un pacte avec toi (dit le Seigneur Dieu) et mienne tu as été faite. Et Je t'ai lavée d'eau et Je t'ai purifiée de toi-même et Je t'ai ointe d'huile. Je t'ai vêtue de couleurs variées, Je t'ai chaussée de bleu : le lin, les tissus les plus fins, n'ont pas été de trop pour te parer. Je t'ai ornée d'ornements. Je t'ai mis des bracelets aux mains et un*

collier au cou (il faut y voir une figure des Commandements qui sont à la fois notre contrainte et notre gloire). *Je t'ai mis aux oreilles quelque chose pour t'avertir et sur la tête une couronne éclatante. Vêtue d'or et d'argent et de fin lin et de broderies de toutes couleurs, le miel, le froment et l'huile, étaient ta nourriture. Tu es parvenue dans une beauté parfaite à la royauté. Telle était cette splendeur, la mienne, dont Je t'avais revêtue.*

Et cette créature admirable, de quelle manière a-t-elle remercié son bienfaiteur ? Je laisse au latin le soin de nous l'apprendre. *Habens fiduciam in pulchritudine tua, fornicata es in nomine tuo*, tu t'es livrée à n'importe qui, à tous les inventeurs d'idées à la mode d'un jour et d'une heure *en ton propre nom*, oublieuse du nom de Dieu, de ce nom sacré dont aujourd'hui tant de gens ne se souviennent que pour le blasphémer.

Mais de la profondeur de cette abjection la voix d'un autre prophète invite la malheureuse créature à se relever. *Secoue-toi de la poussière, détends les liens de ton cou, fille de Sion ! Surge, consurge ! baigne-toi dans la lumière, revêts-toi des vêtements de ta gloire, prends conscience de ce trône qui t'attend !* Jusqu'ici nous étions restés dans le domaine de l'allégorie. La prostituée d'Ézéchiel typifie Juda à peu près comme les statues de la place de la Concorde typifient les villes de France. Maintenant les bornes de la poésie, si exaltée qu'elle soit, s'écartent, l'horizon se colore pour nous aux rayons d'une théologie plus sublime encore. Le *Deutéronome* nous commande d'aimer Dieu, mais l'homme n'est pas long à s'apercevoir qu'à lui tout seul il est incapable de satisfaire à ce commandement : il ne lui faut pas moins pour y répondre que cet Univers entier dont il est responsable. *Je te louerai*, dit le psalmiste, *dans l'Église*. L'homme comprend que c'est dans l'Église seule qu'il est capable de réaliser son devoir au regard de Dieu. *Tu es toute belle, mon amie*, dit *le Cantique*, entendant par là qu'elle n'est belle que parce qu'elle est totale. Et nous lisons un peu plus loin : *Une vigne fut donnée au Pacifique en celle-là qui a les peuples*. Les peuples ? Il ne s'agit plus seulement de l'étroite descendance de Jacob. *Ce lieu est étroit*, s'écrie le prophète, *fac mihi spatium, donne-moi de l'espace*. Et le psaume 37 proclame glorieusement : *Je déclare l'Égypte et Babylone parmi ceux qui me connaissent. Voici, le pays des Philistins, Tyr avec l'Éthiopie, c'est en Sion qu'ils sont nés et de Sion il est dit : Tous y sont nés, c'est le Très Haut qui l'affermit.*

C'est ici que s'arrête l'Ancien Testament et que commence le Nouveau. La bien-aimée de Yahweh, il ne fallait pas seulement qu'elle fût totale, mais qu'elle fût une. *Una est amica mea*, dit le Cantique. Il fallait qu'au nom de l'Univers entier il y eût quelqu'un capable de s'engager, quelqu'un de responsable, quelqu'un capable de répondre à la question solennelle que Dieu allait lui poser comme l'époux à son épouse. Au nom de l'Univers entier, au nom de toutes les générations humaines jusqu'à la fin des siècles ! L'alliance proposée, quelqu'un capable de la réaliser dans ses entrailles. *Car Moi qui fais enfanter les autres, dit le Seigneur, est-ce que Je n'enfanterai pas Moi-même ?*

La voici debout entre les deux Testaments, debout entre le ciel et la terre, cette véritable Arche d'alliance que saint Jean a placée au centre de sa Révélation.

***

Parce que Dieu S'est fait homme, parce qu'Il a pris, comme on dit en termes de banque, un *intérêt* dans l'Humanité, parce qu'Il lui a apporté en dot tout ce qu'Il avait, parce qu'Il lui a partagé Son propre nom — *tu ne M'appelleras plus Baali*, dit le prophète Osée, *mais mon époux* — est-ce une raison pour que cet Esprit qu'Il nous a envoyé à la Pentecôte s'envole on ne sait où et que le pasteur défaille à son troupeau ? Bien au contraire ! *Je ne vous laisserai pas orphelins* et *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, ce sont les dernières paroles de Son Testament. Bien plus, Il a trouvé le moyen par l'institution de l'eucharistie de demeurer avec nous d'une manière plus immédiate, plus substantielle, qu'Il ne l'avait fait lors de Son séjour sensible. Celui dont saint Paul nous dit qu'*Il a fait les siècles*, Celui dont nous avons vu qu'Il avait donné le branle à l'Histoire, est-ce qu'Il va désormais S'absenter des besoins de l'Humanité, ou plutôt est-ce qu'Il ne va pas être là, Lui, le Guide, Lui, le Pasteur, pour continuer à imprimer la direction à ce troupeau qui n'est plus fait de la seule progéniture d'Abraham, mais de celle d'Adam jusqu'à l'heure suprême de la seconde parousie ?

Ce regard vers l'avenir, ce n'est pas seulement en gravissant ce sommet vertigineux qu'est l'Apocalypse, c'est en prenant jusqu'à l'origine des temps ce recul auquel nous invitent les documents prophétiques, que nous pourrons en distinguer les repères.

Mon Père opère et Moi aussi, J'opère jusqu'à ce jour, a dit le Dieu fait homme et fait homme en cette Église dont saint Paul nous dit qu'elle est Son propre corps. Cette œuvre, quelle est-elle ? Il est permis de l'envisager sous un double aspect, celui de l'expression et celui de l'unité.

Voici, nous répète chaque année à l'aube de l'année le vieillard Siméon, *Celui qui est venu pour la révélation des cœurs*. De cet homme inconnu, de ce personnage incarcéré — le Royaume des cieux est en nous, dit l'Évangile — beaucoup de gens ne réaliseront de temps en temps l'existence que par une percussion énigmatique. Est-ce vivre que de ne savoir pourquoi je vis ? et nous ne le saurions jamais si le Christ n'était venu nous le dire, si ce Quelqu'un qui nous a donné l'être n'était venu nous apporter notre raison d'être.

Le chapitre 63 d'Isaïe nous montre un certain vendangeur foulant, foulant infatigablement sous ses pieds le lit de grappes sans cesse renouvelé dont sa tâche est de faire du vin. Et nous savons que cet éternel ouvrier n'est autre que notre Sauveur. *Ils n'ont point de vin*, Lui a dit la Sainte Vierge. C'est à Lui de leur en procurer. C'est à Lui de briser la dure enveloppe des cœurs, de faire passer au dehors ce qui était au dedans, et d'obliger tous ces égoïsmes entassés à communiquer : Shakespeare

a parlé du *lait de la tendresse humaine* et l'image est belle. Mais pourquoi ne pas parler aussi bien du *vin de la tendresse humaine? Vae soli*, a dit l'Ecclésiaste, c'est de la charité, c'est de ce contact intime et pénétrant que nous demande et que nous fournit le prochain, que naît dans nos veines, comme sous l'action d'un ferment, la chaleur vitale ouvrière de tous nos métabolismes organiques. Il ne fallait pas moins qu'un Dieu, il ne fallait pas moins que le pressoir de la croix, il ne fallait pas moins que la *machina Christi* pour tirer quelque chose de liquide, de brûlant, de vivant et de vivifiant de cette dure et sèche enveloppe des âmes païennes dont l'Épître aux Romains nous dit qu'elles sont *sans affection, sans miséricorde et réfractaires à tout pacte*. Aujourd'hui même nous n'avons pas bien loin à regarder pour savoir à qui s'applique cette description. Mais ces deux pieds qui, dans un mouvement régulier, s'élèvent et s'abaissent, ne nous font-ils pas songer au mouvement du cœur? Le cœur n'est-il pas le vendangeur perpétuel de notre corps? Et puisque l'Église est le corps du Christ, n'est-ce point Lui qui en est le cœur, non point un cœur en plâtre ou en mie de pain, mais un cœur en opération perpétuelle, sans cesse occupé à la bienheureuse vendange de *cette Vigne qui a été donnée au Pacifique?* La Bible nous dit que le sang est le véhicule de l'âme et que *Dieu le réclame de la main des animaux*, c'est-à-dire de ces puissances animales en nous à qui il assure dispensation. Le travail du cœur est double et les physiologistes nous disent qu'attirant à lui le carbone par les veines il renvoie l'oxygène par les artères, l'un servant d'aliment à l'autre après qu'il est venu se consumer sur l'autel de l'organe central. Et comment ne pas comparer ce double travail complémentaire de purification et de vivification à celui du Christ dans Son Église qui attire à Lui tout ce qu'il y a d'obscur et de destructible dans l'Humanité pour en faire de la chaleur et de la lumière?

Cela, c'est le processus de l'unité intérieure, de l'acquisition intérieure, la forme intérieure de la charité. C'est en ce sens qu'à la dernière Cène Jésus au milieu de Ses apôtres prie Son Père qu'*ils soient un comme Nous sommes un*. Mais à côté de l'évangélisation de ce Royaume des cieux qui est en nous, il y a celle de ce Royaume des cieux qui est hors de nous. L'ange de Noël n'a-t-il pas déclaré aux bergers qu'il leur annonçait une grande joie *qui est pour tout le peuple*, c'est-à-dire pour tous les peuples? Et le Sauveur Lui-même ne nous a-t-Il pas dit que *quand Il serait élevé Il tirerait tout à Lui?* N'a-t-Il pas laissé pour suprême instruction à Ses disciples d'annoncer l'évangile *à toute créature*, à qui Il est venu apporter leur raison d'être? Non seulement Il est la Pierre angulaire *qui fait d'une chose et de l'autre une seule*, non seulement Il fait l'unité, mais il n'y a pas d'unité hors de Lui. *Tout ce qui ne rassemble pas avec Moi dissipe*. Il est celui en qui toute nature humaine sans distinction d'origine ou de race trouve sa plénification. Celui qui est adapté à tous nos sens, qui répond à tous les besoins de notre nature. *Celui*, nous dit le livre de la Sagesse, *qui remplit tous nos sens comme l'Euphrate*.

C'est en vain qu'un peuple quelconque essayerait de Le confisquer, de confisquer, comme dit Isaïe, *la multitude de ses entrailles*. Et de tous côtés s'élèvent des voix qui s'écrient : *Toi seul es notre père. Abraham nous a ignorés, Israël n'a pas su qui nous étions. Toi seul es notre père et notre rédempteur et il n'y a aucun commencement à Ton nom.* Déjà le psaume 59 après nous avoir parlé d'Éphraïm et de Juda continuait : *Moab est le réservoir de Mon espérance, l'Idumée est la chaussure de Mes pieds, les Philistins un cordon entre Mes doigts. Qui Me conduira jusque dans la Ville fortifiée*, au travers du rideau de fer jusqu'au cœur du désert païen? Qui Vous conduira, Seigneur? C'est la tâche que Vous réservez à Votre Église catholique et apostolique, à cette femme que saint Jean nous montre, poussant des cris dans le soleil. Nous voyons saint Pierre, le premier Pape, dans la maison du païen Cornelius, appelé *à monter plus haut*, c'est-à-dire à élargir son horizon, et placé par un ange en présence d'un linge qui contenait, nous dit-on, *tous les animaux de la Création. Tue et mange*, dit le Messager céleste, mettant fin ainsi à la distinction légale des animaux purs et impurs. Mais un autre sens peut se dessiner à nos yeux. Les animaux sont la figure des différentes races d'hommes et l'ordre est donné au Chef de l'Église de se les assimiler après avoir détruit en eux sous les eaux du baptême ce qui appelait la destruction. Tout est nourriture en effet à l'Église de ce qui peut contribuer au corps du Christ. Toutes ces barrières artificielles que s'efforce sans cesse de relever Son ennemi, les classes, les castes, les rideaux de fer, les préjugés de race, les nationalismes chauvins, elle les dissipe sous son haleine lumineuse. Comment ne partagerions-nous pas à cette vue l'enthousiasme prophétique qui remplit les derniers livres d'Isaïe?

Lève-toi, élève-toi, baigne-toi dans la lumière, Jérusalem, car elle est venue, la lumière, et la gloire du Seigneur Dieu est apparue sur toi! Parce que les ténèbres couvraient la terre et l'obscurité les peuples, mais sur toi se lèvera le Seigneur et Sa gloire sera sur toi visible. Les nations marcheront dans ta lumière et les peuples dans la gloire de ton aube. Lève les yeux tout autour de toi et vois : tous ceux-ci se sont rassemblés, ils sont venus à toi : des fils te viendront de loin, des filles surgiront à tes côtés. Tu verras et tu déborderas et tu admireras et ton cœur sera trop large pour ta poitrine, quand se convertira vers toi la multitude de la mer et que la force des nations viendra à toi. Une inondation de chameaux te couvrira... Savez-vous à quoi ils me font penser, ces chameaux avec leur longue encolure et leur double bosse? A l'horizon! Un horizon vivant! Un horizon à quatre pattes! *Une inondation de chameaux te couvrira*, comme qui dirait une inondation d'horizons! *Les dromadaires de Madian et d'Epha, tous, ils viendront de Saba,* ... comme les Mages! *et ils publieront les louanges du Seigneur. C'est Moi que les Iles attendent et les navires à Ma pensée s'impatientent de l'amarre. Il surgira des nations à leur proue, l'Afrique, l'Italie, la Libye, la Grèce, toutes sortes de gens qui n'ont jamais entendu parler de Moi. Et ils annonceront Ma gloire aux gentils et ils nous amèneront eux-mêmes des frères de*

toutes les parties du monde, en présent pour le Seigneur : à cheval, en voiture, en bateau ! toutes sortes de fils et de filles à califourchon sur leurs épaules ! jusqu'à Ma sainte montagne à Jérusalem ! comme jadis lorsque les enfants d'Israël m'apportaient en offrande un vase pur et Je Me suis choisi parmi eux des prêtres et des lévites.

Ces sublimes prophéties qu'une bouche inspirée faisait entendre au VIIIe siècle avant Jésus-Christ ne les voyons-nous pas en grande partie réalisées de nos jours ? Il n'y a pas si longtemps que nous assistions à Rome à une consécration nombreuse d'évêques Asiatiques et Africains. Que de merveilles n'ai-je pas vues dans ma courte carrière de quatre-vingt-trois ans ! J'ai encore dans les oreilles le ricanement des plaisantins qui se gaussaient de l'œuvre des missionnaires et tiraient gravement leurs chapeaux aux pittoresques idoles de l'Extrême-Orient. Où sont-elles, les pittoresques idoles ? En revanche, en Chine, comme au Vietnam, de puissantes chrétientés indigènes se sont constituées. L'Afrique est à moitié conquise et les nouvelles que je reçois du Japon remplissent mon vieux cœur de joie !

Conclurez-vous, me dira-t-on, ce long exposé par un cri d'enthousiasme, pareil à ce *selah* hébraïque qui fait explosion à la fin des psaumes ? alors que réfugiée à l'extrémité de la péninsule européenne, la chrétienté se trouve sous le coup de la plus effroyable menace qui ait jamais surplombé son existence ? Je ne crains rien. Pourquoi se laisserait-on impressionner par le bruit, le désordre et la poussière d'un chantier ? Un chantier à la mesure de la planète en ces jours que nous décrit Tournier où le traîneau Dinarique se livrait à son travail d'écrasement et de rabotage. *Confractione confringetur terra*, dit Isaïe. *Contritione conteretur terra, commotione commovebitur terra, agitatione agitabitur terra, sicut ebrius, et auferetur sicut tabernaculum unius diei.* C'est beau de voir toute la terre, ébranlée jusque dans ses racines, en mouvement vers cet homme blanc, debout sur la pierre inébranlable qui de ses deux bras étendus au dessus des multitudes humaines a l'air à la fois de les appeler, de les arrêter, de les bénir, et, nous dit le psaume, à la manière d'un chef d'orchestre, de les mitiger ! Que viennent-elles solliciter de nous, ces légions de Gog, prédites par Ézéchiel, sinon par autre chose que ce sort précisément à quoi elles ont droit ? Et déjà sous leur pression hideuse nous voyons peu à peu s'organiser et se dessiner pour la première fois depuis l'Empire Romain, née du consentement et de la nécessité, la figure de l'Europe. Cette unité qui sous la menace s'impose entre les intérêts, comment ne pas espérer qu'elle s'essaye, dans un avenir peut-être moins lointain que nous ne croyons, entre les âmes ? Tous, catholiques, protestants et juifs, qui croyons en un Dieu transcendant et bon, dans ce Dieu que pour à jamais la Bible est venue apporter aux hommes, comment ne nous sentirions-nous pas tous frères devant cette bestialité sans nom qui a levé sa tête à l'Orient ? Je rends hommage à toutes les bonnes volontés, à tous les efforts d'une charité diplomatique. Mais il est arrivé quelque chose

de plus important que tous les entretiens de Malines, que tous les palabres œcuméniques. C'est que tous, catholiques, protestants et juifs, depuis trente ans et davantage, nous avons confondu nos sangs pour la même cause et dans le même nom sacré qui est celui de Dieu. Le sang qu'il n'est pas impie de comparer à celui d'Abel qui fume chaque jour sur nos autels, nous y avons abondamment communiqué. Et comment oublier que dans cet holocauste démesuré ce sont nos frères bibliques, ceux de l'Ancien Testament, qui ont eu en partage, avec l'apport le plus abondant, ce que la haine de Dieu a de plus direct et de plus démoniaque ? De tous les champs de bataille, de tous les fours crématoires, de tous les camps de concentration, j'entends s'échapper le même cri, un seul cri, un seul cri inarticulé : Père, qu'ils soient un, comme nous sommes un !

PAUL CLAUDEL,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ATLANTIDE

par Gerhart HAUPTMANN *(Flammarion)*

L'ŒUVRE de Gerhart Hauptmann appartient dans son ensemble à ce mouvement réaliste qui s'est développé en Allemagne, depuis le dernier tiers du XIXe siècle, jusqu'à 1914, approximativement, l'expressionnisme ayant substitué à une notion un peu courte du réel, une plus vaste investigation psychologique et poétique de l'univers humain. L'élément dominant dans l'œuvre de G. Hauptmann est son humanité ; il porte à ses personnages une sympathie chaleureuse, il participe à leur destin, et, de cette communion, vient cette impression de naturel, de vécu, que nous rencontrons dans *l'Atlantide*. Il ne s'agit pas, dans ce roman, du continent perdu, mais de cette sorte d' « île » à laquelle l'homme aspire, lorsqu'il se trouve violemment plongé dans l'orage des passions ; la tempête qui assaille le navire répond ici au désarroi intérieur dans lequel se débat le héros du livre. Matériellement, spirituellement, celui-ci subit les contraintes agressives de la destinée, et il ne surmontera ce désordre intérieur des sens, des sentiments, des idées, qu'au moment où, s'isolant des événements, se délivrant de leur tyrannie, il rejoindra l' « île », l'Atlantide idéale, où, après la dangereuse traversée qui est, en somme, le symbole de la vie humaine, il retrouvera la paix, l'ordre, la sérénité.

Trois nouvelles accompagnent, dans le même volume, ce roman, qui donnent une idée suffisante du talent de Gerhart Hauptmann conteur ; le mélange d'un naturalisme abrupt et chatoyant, avec un fantastique teinté de cette féerie sombre et macabre, qui apparaissait déjà dans certains aspects du Romantisme allemand, fait de *la Chatte de Mer*, surtout, un récit étrange, plein de mystère, en même temps que d'un pittoresque haut en couleurs. On peut regretter que la traduction des œuvres de Hauptmann vienne un peu tardivement, à un moment où l'influence du romancier a considérablement diminué.

M. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 15.)

CHANCES ET MALCHANCES DE L'AFRIQUE NOIRE

par JACQUES CHASTENET

A.O.F., Togo, Cameroun. — Quand on tente de dresser le bilan de la France, on manque rarement d'inscrire, du bon côté et aux toutes premières lignes, l'actif que représente l'Afrique noire française.

Avec raison : pays immense, pays neuf, *hinterland* naturel de l'Europe, relai vers l'Amérique du Sud, offrant un sol et un sous-sol dont la richesse, bien qu'encore en partie dormante, est incontestable, notre Afrique noire exerce un attrait légitime tant sur les « planificateurs » d'État que sur les capitaux en quête de placement ou de refuge et aussi sur les jeunes énergies désireuses de s'affirmer en dehors des chemins trop encombrés.

Peut-être n'est-il pas inutile de faire de temps à autre « le point » et de se rendre un compte aussi exact que possible des certitudes déjà acquises, des virtualités probables ou possibles, des meilleurs moyens enfin à mettre en œuvre pour tirer plein parti des premières et pour dégager efficacement les secondes.

Méthode terre à terre et moins séduisante que celle qui procède par actes de foi, extrapolations hardies et anticipations aventurées. Elle présente en revanche l'avantage de réduire au minimum les risques de désillusion.

Un récent voyage m'a fait parcourir l'Afrique Occidentale française, le Togo et le Cameroun. Qu'il me soit permis de résumer ici quelques-unes des réflexions que ce voyage m'a inspirées. Je ne me dissimule nullement ce que mes observations ont présenté de hâtif ; au moins ont elles, on voudra bien le croire, le mérite d'une totale impartialité.

Le loisir m'a manqué pour pousser jusqu'en Afrique Équatoriale française (le territoire du Tchad excepté). Mais on s'accorde généralement à penser que, quel que puisse être l'avenir de celle-ci, cet avenir, sauf imprévu, ne se précisera pas avant un peu de temps. Peut-être l'A.E.F. est-elle la terre d'après-demain : celle d'aujourd'hui et de demain reste l'A.O.F. avec ses annexes « sous tutelle » du Togo et du Cameroun.

A.O.F., Togo, Cameroun ont ensemble une superficie égale à neuf fois environ celle de la France métropolitaine. Relativement à cette aire

gigantesque, les côtes, baignées par un même océan, ne sont pas extrêmement développées ; elles ne sont guère découpées, comportent fort peu de rades naturelles et leur accès est rendu difficile aux navires par la « barre » marine qui les longe.

Donc l'A.O.F. (incluons provisoirement et abusivement le Togo et le Cameroun sous ce sigle) est un pays beaucoup plus continental que maritime. Les fleuves qui facilitent les communications entre l'intérieur et les rivages sont peu nombreux et de navigabilité souvent médiocre. De plus, le vaste delta du principal d'entre eux, le Niger, échappe à la France.

Le climat est rude : d'une extrême sécheresse dans le nord et dans une bonne partie de l'intérieur, il est au contraire d'une accablante humidité au voisinage des côtes situées au sud du 10e parallèle. Là les températures diurnes de 45° à l'ombre ne sont pas rares avec des nuits relativement fraîches. Ici le thermomètre oscille, avec de faibles variations, autour de 25 ou 28°. Là souffle périodiquement un vent desséchant et les saisons pluvieuses sont nulles ou brèves. Ici l'état hygrométrique de l'atmosphère apparaît souvent voisin de la saturation et les jours sans tornade sont presque l'exception.

Tout cela, bien entendu, très en gros. Il existe de vastes zones intermédiaires où, surtout sur les plateaux, le climat peut être considéré comme agréable. Pourtant, dans son ensemble, ce climat s'oppose à ce que l'A.O.F. puisse devenir jamais une véritable terre de peuplement blanc. C'est aux tâches de direction, aux fonctions de surveillance et aux métiers de technique spécialisée qu'y est, sauf exceptions, voué l'Européen.

La population indigène est d'ailleurs clairsemée. L'A.O.F. tout entière ne compte guère que dix-huit millions d'habitants (le Nigéria britannique qui, sur la carte, paraît une simple enclave, en compte vingt-cinq millions), le Togo neuf cent cinquante mille, le Cameroun trois millions. La densité de cette population varie extraordinairement selon les régions : de moins d'un habitant au kilomètre carré en Mauritanie et de trois au Niger, elle monte, dans certains districts du Dahomey, à cent cinquante habitants au kilomètre carré.

On peut ajouter que cette population est répartie entre une douzaine de races principales, parle plus de cent cinquante langues différentes et qu'elle pratique, outre l'Islamisme (40 p. 100 environ) et le christianisme (4 p. 100), une infinie variété de cultes fétichistes ou animistes.

Ces notions élémentaires ne sont rappelées que parce qu'il est indispensable de les avoir présentes à l'esprit pour apprécier les difficultés que soulèvent, dans un monde hétérogène et bigarré, la solution des problèmes tant politiques qu'économiques.

La réforme de 1946. — Problèmes politiques d'abord.

C'est en 1904 qu'a été instituée la Fédération de l'Afrique Occidentale française (A.O.F.) groupant les colonies ou protectorats de l'Ouest afri-

cain sur lesquels nous avions progressivement établi notre autorité depuis le XVIIe siècle, mais surtout au cours de la seconde partie du XIXe. A la tête de cette Fédération fut placé un gouverneur général (il porte aujourd'hui le titre de haut-commissaire). Le nombre et l'étendue des territoires composants a varié ; ils sont présentement au nombre de huit : Sénégal, Mauritanie, Soudan français, Niger, Volta, Guinée, Côte-d'Ivoire, Dahomey. Chacun a son gouverneur particulier et est doté d'une large autonomie financière.

Le Cameroun et le Togo, d'abord colonies de l'Allemagne, lui ont été enlevés en 1919 et la plus grande partie en a été attribuée à la France (le reste étant donné à la Grande-Bretagne). Cela toutefois non point en toute souveraineté, mais sous la forme de « mandats » tenus de la Société des Nations. Celle-ci ayant disparu, c'est aujourd'hui en vertu d'une « tutelle » confiée par l'Organisation des Nations Unies que nous occupons Togo et Cameroun.

Jusqu'en 1946 seuls les habitants d'une fraction du Sénégal étaient considérés comme « citoyens » français et jouissaient du droit de vote : tous les autres indigènes de notre Afrique noire étaient des « sujets » soumis à la pleine autorité de l'administration française s'exerçant souvent par l'intermédiaire de chefs locaux.

En 1946, comme suite à la fameuse conférence de Brazzaville et aussi pour complaire à l'« anticolonialisme » américain, *tous* les ressortissants des territoires français d'outre-mer, hommes et femmes, reçurent en principe, la qualité de citoyens au même titre que les nationaux de la métropole. Les habitants de l'Afrique Occidentale et des territoires sous tutelle furent invités à envoyer quatorze représentants à l'Assemblée nationale et vingt au Conseil de la République. Du même coup une large représentation leur fut attribuée au sein de l'Assemblée de l'Union française. Enfin, chaque territoire fut doté d'un Conseil général à compétence étendue nommé au suffrage universel, l'ensemble des huit Conseils généraux de l'A.O.F. élisant le Grand Conseil de la Fédération qui siège à Dakar.

Débauche d'Assemblées et d'élections. Par un reste de prudence on décida que, sauf au Sénégal et au Togo, ces dernières seraient faites par un double collège, le premier ne comprenant, en gros, que les habitants de race blanche et le second groupant la plupart des autochtones.

Mais à l'égard de ceux-ci on se heurta aussitôt à une grave difficulté. Ces autochtones, dont un très grand nombre sont d'ailleurs polygames, n'ont le plus souvent pas d'état civil. Comment dès lors établir les listes électorales ?

En fait, elles furent dressées un peu au petit bonheur : on commença par y inscrire les « évolués », les possesseurs de certains diplômes, les membres des coopératives, les titulaires d'un permis de chasse et d'un permis de conduire. En tout, pour l'ensemble de l'A.O.F., environ un million cent mille individus.

En 1951 on alla beaucoup plus loin : une loi du 23 mai attribua des cartes électorales à tous les chefs de famille et aussi à toutes les mères d'au moins deux enfants et le nombre des électeurs et électrices autochtones fut ainsi porté à près de trois millions de personnes (dans le seul territoire du Soudan il passa de cent soixante mille à neuf cent vingt-cinq mille).

Ces électeurs et électrices ont-ils une notion très exacte de ce que signifie le droit de vote ? Il serait hasardé de l'affirmer, encore que l'indigène africain ait un goût naturel pour les « palabres » et par suite pour la politique. En réalité l'accession de l'ensemble de la population à la pleine citoyenneté a eu surtout pour effet de créer une petite oligarchie de spécialistes, souvent reliée de près aux anciennes aristocraties religieuses ou féodales et qui fait voter à son gré le reste du corps électoral.

Parmi ces spécialistes on rencontre un assez grand nombre d'hommes possédant, avec une sérieuse culture française (plusieurs ont été les élèves de nos lycées, voire de nos Facultés), une bonne connaissance des besoins réels de leurs compatriotes. Mais il en est évidemment d'autres qui trouvent surtout dans leur mandat électif occasion de favoriser leurs clientèles, d'exercer une petite tyrannie locale et de réaliser des profits personnels.

On pourrait même prétendre que la « démocratisation » officielle a été, dans beaucoup de cas, à l'encontre des intérêts de la masse populaire. Quand un notable indigène ancienne manière exploitait un peu trop cyniquement la population locale, l'administration française y mettait bon ordre. Aujourd'hui que ce notable est soit conseiller général, soit grand électeur d'un conseiller général, et que son concours est nécessaire au vote du budget du territoire, il est singulièrement plus difficile d'agir sur lui.

Cela ne veut point dire que tout ait été mauvais dans les réformes de 1946. L'ancien système de paternalisme autoritaire avait évidemment fait son temps et le moment était venu de donner une certaine satisfaction aux aspirations de la partie « évoluée » de la population — aspirations qui, les élections locales du 30 mars dernier l'ont confirmé, tendent le plus souvent, non au séparatisme mais à l'égalité absolue avec les Français de France [1]. Il eût sans doute convenu d'agir plus prudemment, plus progressivement, en s'attachant à donner d'abord aux indigènes, au sein

1. Ce n'est guère qu'au Togo que, sous l'influence de l'exemple donné par la *Gold Coast* voisine et aussi peut-être sous l'action de sociétés anglaises productrices de cacao, on décèle l'existence d'un courant séparatiste. Pour le communisme, il existe, à l'état larvé, dans plusieurs villes, mais il ne paraît, pour le moment, présenter un danger appréciable qu'en Côte d'Ivoire. Encore le parti R.D.A., puissant dans ce territoire, a-t-il, officiellement au moins, rompu avec le parti communiste auquel il a d'abord été apparenté. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que le prolétariat d'Afrique noire apparaisse définitivement imperméable à la propagande d'origine soviétique.

de leurs villages et de leurs groupes de villages, un rudiment d'éducation politique et civique (il n'existe encore qu'une vingtaine de communes mixtes, il devrait en être créé beaucoup d'autres).

Prolifération des fonctionnaires. — Parallèlement à la prolifération des politiciens on assiste en A.O.F. à une prolifération de fonctionnaires tant européens qu'indigènes. Sans doute le développement des services d'hygiène et d'enseignement légitiment-ils, dans une certaine mesure, le gonflement des cadres administratifs. Pourtant n'apparaît-il pas qu'on a été trop vite et trop loin quand on voit aujourd'hui les dépenses de personnel absorber 70 p. 100 environ des recettes budgétaires de la Fédération et 55 p. 100 de celles des territoires ? Encore les fonctionnaires dits « d'autorité », les magistrats, les militaires et les gendarmes, ne sont-ils pas payés sur le budget de l'A.O.F. mais sur le budget métropolitain.

La récente introduction de la procédure métropolitaine a eu pour effet de gonfler le corps judiciaire. Il existe aujourd'hui en A.O.F. deux fois plus de magistrats rétribués (presque tous venus de France) qu'en Angleterre ; dans la seule ville de Bamako, chef-lieu du territoire du Soudan, le contribuable de France n'entretient pas moins de dix-huit juges ou membres du parquet. (Inutile d'ajouter que les autochtones comprennent mal notre procédure lente et coûteuse. La plupart regrettent la justice expéditive rendue autrefois par les administrateurs et les chefs locaux et, plutôt que de s'adresser au tribunal, préfèrent aujourd'hui avoir recours à l'arbitrage du sorcier.)

Le fonctionnariat est en train de devenir une des plaies de l'A.O.F. et des territoires sous tutelle. Tous les élèves des écoles indigènes que nous avons multipliées n'ont qu'une idée : obtenir un certificat ou un diplôme qui leur donne le droit de briguer un emploi public, emploi que, par dignité, ils ne conçoivent que sédentaire. Les élèves-instituteurs ont exigé et obtenu la suppression des cours techniques et agricoles qui étaient naguère annexés aux écoles normales. Guider l'artisanat local, donner des conseils pratiques aux agriculteurs, voilà qui serait déchoir : le porte-plume et le rond-de-cuir sont les insignes de l'« évolué » complet.

Une qualité qu'il faut, entre autres, reconnaître à l'Africain, c'est l'esprit de famille, voire de clan : tout favorisé du sort a le strict devoir d'entretenir une nuée de parents pauvres, de parasites et de clients.

Or, les fonctionnaires autochtones sont largement pourvus, puisque leurs traitements sont désormais les mêmes que ceux des fonctionnaires blancs de même rang et que ces traitements sont payés en francs C.F.A. (le franc C.F.A. vaut deux francs métropolitains). Il s'ensuit qu'aux crochets de chacun d'eux vit un véritable bataillon d'oisifs. Cela, par exemple, explique que Bamako qui ne comptait, voici cinquante ans, que trois ou quatre mille habitants, en compte aujourd'hui près de cent mille. La ville est pourtant privée de toute industrie et presque purement administrative.

Une évolution trop rapide. — Cette attraction que les villes exercent sur les habitants des campagnes constitue un redoutable danger qui n'échappe pas aux plus avertis des indigènes.

C'est l'un d'eux, lettré, philosophe, philologue et correspondant de l'U.N.E.S.C.O. qui me disait :

— Les Français font fausse route ici. Non que tout ce qu'ils apportent soit mauvais. Bien loin de là. Mais ils vont trop vite. Mes compatriotes avaient une civilisation, des traditions, des cadres, des relations très complexes. Il fallait les aider à se débarrasser progressivement de tout ce qu'il y avait là de vétuste et à adapter le reste aux nécessités des temps modernes. Mais vous avez tout fait éclater d'un seul coup et vous plaquez brusquement vos institutions sur une société qui n'y a pas été préparée. Le résultat est que vous faites des déracinés. Ils ne s'en plaignent pas, et, au contraire, considèrent trop souvent comme libération et progrès ce que je nomme, moi, errance au gré des vents... Mais êtes-vous sûr, sur un plan supérieur, de remplir au mieux la mission civilisatrice qui devrait être ici la vôtre?

En écho, un directeur français d'école normale indigène me déclara le lendemain en parlant de ses élèves :

— Quand ils auront été nommés instituteurs, ils ne voudront pas le rester longtemps. Trop près du peuple. Ils aspireront à un emploi de bureau, plus relevé à leurs yeux. Ou bien ils feront de la politique.

Ces propos m'ont été tenus au Soudan. C'est au Dahomey qu'un métis, pourtant très européanisé, m'a dit :

— Nous avions ici des forêts-fétiches qu'il n'était permis à personne de toucher. Vous avez tourné ces fétiches en ridicule et vous nous avez convaincus qu'il était absurde d'y croire. Le résultat est un déboisement qui risque d'être, à la longue, ruineux pour notre sol...

Dans ce même Dahomey, à Porto-Novo, j'ai eu l'occasion d'assister à une cérémonie célébrée par un clan puissant, celui d'Emesse. Bien des choses y rappelaient les fêtes romaines des débuts de la République, telles que nous les a décrites Fustel de Coulanges : mêmes prises d'auspices, mêmes gestes minutieusement réglés, mêmes toges bien drapées, mêmes jeunes nobles aux insignes déterminés par la coutume, mêmes vierges patriciennes porteuses d'offrandes et de vases sacrés, même défilé processionnel d'images des ancêtres.

Manifestation d'une civilisation ancienne et respectable. Cependant, au Dahomey comme ailleurs, en Afrique noire, les vieux cadres s'effondrent à notre contact sans que leur soit substituée une ossature bien valable. Le parlementaire noir tend à éclipser le chef de tribu : il n'est pas assuré que les slogans « démocratiques » que répètent les électeurs aient plus de vertu véritablement éducative que les incantations traditionnelles.

Méfions-nous des évolutions trop rapides. A Abidjan, ville née d'hier et en vigoureuse expansion, les écoles sont assidûment fréquentées, les

cinémas sont bondés, le fétichisme paraît en recul devant le christianisme, voire l'agnosticisme. Cela n'empêche pas que, dans la banlieue et peut-être dans la ville même, ni les sacrifices rituels de petites filles ni les cas d'anthropophagie ne soient inconnus. On m'a cité le cas récent de cet instituteur, sorti d'une école normale, qui, ayant été convaincu d'avoir participé à un banquet de chair humaine, s'excusait en alléguant qu'il n'avait fait que sucer quelques doigts.

Il ne s'agit point de vouer les Africains à l'immobilisme ; la métropole doit au contraire considérer avec une sympathie profonde, voire encourager activement, la tendance qui les pousse vers la civilisation française. Seulement, des précautions doivent être prises pour que, de cette civilisation, ils ne s'assimilent pas seulement le côté brillant et verbal mais aussi le côté sérieux et créateur.

Tout est question de mesure et de temps ; question aussi de tact et de connaissance de la psychologie indigène. Malheureusement, quand ils ont à traiter de questions concernant l'Afrique noire, les groupes du Parlement métropolitain les considèrent d'un point de vue étroitement partisan : il s'agit d'abord pour eux de capter et de retenir les voix toujours un peu flottantes des députés ou sénateurs africains.

Les considérations politiques ne sont pas non plus absentes des préoccupations de la haute administration locale. Depuis la guerre, trop de gouverneurs ont été choisis plus en raison de leur appartenance partisane qu'à cause de leur compétence. Plusieurs d'entre eux ne s'en sont pas moins montrés administrateurs zélés et efficaces ; (M. Cornut-Gentile, l'actuel haut-commissaire en A.O.F., est de ceux-là). Mais quelques-uns ont témoigné d'une étrange méconnaissance à la fois de la dignité de leurs fonctions et des responsabilités qu'elles comportent.

Sans revenir sur des réformes politiques maintenant acquises et qui, on doit en convenir, ont entraîné moins de perturbations qu'on le pouvait redouter, ne serait-il pas temps de mettre terme à l'inflation bureaucratique ? Ne pourrait-on réduire le nombre des fonctionnaires et magistrats métropolitains affectés à l'Afrique noire ? Ne pourrait-on, dans le choix des gouverneurs, tenir compte seulement de l'autorité et de l'expérience ? Ne pourrait-on, pour assurer la formation civique des autochtones, les associer plus étroitement à l'administration des petites collectivités locales ! [1]. Ne pourrait-on enfin, proposer aux Africains parvenus à un certain degré d'éducation un meilleur idéal que l'idéal bureaucratique ?

Les ressources économiques réelles. — Dieu merci ! Il existe en Afrique noire bien d'autres champs d'activité que ceux offerts par

1. Les Africains qui siègent dans les Conseils généraux (dits depuis peu Assemblées territoriales) témoignent souvent d'un véritable sens pratique des intérêts locaux. Mais les conseillers généraux constituent un corps restreint et il y aurait intérêt évident à initier le plus grand nombre d'autochtones possible aux réalités de l'administration locale et à les appeler à prendre leurs responsabilités.

l'emploi public. Peut-être ces champs sont-ils moins illimités qu'on ne le prétend : ils n'en sont pas moins extrêmement étendus.

Très en gros disons que, pour le moment, A.O.F., Togo et Cameroun apparaissent d'abord (les zones désertiques mises à part) comme des terres de culture, d'exploitation forestière et d'élevage. 85 p. 100 de leurs exportations sont encore constitués par les produits du sol.

Arachides du Sénégal et du Soudan, bananes et essences d'orange de Guinée ; coton, riz et miel du Soudan et du Niger ; café, cacao et bois de Côte-d'Ivoire ; sorgho, miel et riz de Haute-Volta ; amandes de palme du Dahomey ; coprah du Togo ; cacao, café, amandes de palme, huile de palme, manioc, ignames, caoutchouc et bois du Cameroun ; troupeaux bovins et ovins du Soudan, de la Haute-Volta, du Niger, et du Haut-Cameroun : voilà, actuellement, les richesses principales de cette partie de l'Afrique noire.

On remarque qu'elles sont très inégalement réparties : tandis, par exemple, que Sénégal et Dahomey sont des territoires de quasi-monoculture, la Côte-d'Ivoire et surtout le Cameroun offrent une grande variété de produits agricoles. Quant à la Mauritanie et à une bonne partie du Soudan comme du Niger, ce ne sont que des déserts. Ajoutons que le même produit se présente, ici et là, sous des aspects différents : c'est ainsi que la petite banane de Guinée et de Côte-d'Ivoire est spécialement savoureuse, mais nécessite, pour être expédiée, un emballage délicat ; au contraire, la grosse banane du Cameroun, dite Gros-Michel, moins fine de goût, peut être exportée en vrac.

Après le sol, le sous-sol. Là réside, selon certains, le véritable avenir de l'Afrique noire. Peut-être. Il faut cependant reconnaître que ce sous-sol n'est encore que faiblement exploité et que son inventaire ne fait que commencer. De grandes espérances sont toutefois permises.

Les exploitations aurifères, de beaucoup les plus anciennes, sont en décadence ; en revanche celles de diamants industriels sont en progrès. Surtout on a relevé en Mauritanie, au Sénégal, en Guinée et au Cameroun des gisements importants de fer, de cuivre, de phosphates, de bauxite, d'étain, de rutile et de molybdène. Dès à présent les phosphates de Thiès au Sénégal, les bauxites des îles de Loos en Guinée, le minerai de fer de Konakry aussi en Guinée, l'étain de Mayo Darle au Cameroun font l'objet d'exploitations. Et peu de temps s'écoulera sans doute avant qu'il en aille de même pour le minerai de fer de Fort-Gouraud en Mauritanie.

Ajoutons qu'autour des produits du sol et du sous-sol une industrie de transformation doit inévitablement se développer. Déjà les arachides sénégalaises sont traitées dans les huileries créées autour de Dakar et bientôt peut-être, grâce à un aménagement des chutes d'eau du Fouta-Djalon, les bauxites de Guinée pourront-elles être transformées sur place en aluminium.

Ce très sommaire inventaire risquerait d'être trompeur si, en regard des richesses énumérées, on ne mentionnait les difficultés que rencontre, sur le plan pratique, leur pleine mise en valeur.

Le climat, l'immensité des distances, l'insuffisance des voies de communication, l'extrême rareté des sources d'énergie, la pénurie relative de main-d'œuvre, la ténuité de la couche d'humus dans une grande partie des terres cultivables, la pauvreté de l'irrigation, le caractère souvent archaïque des méthodes indigènes de culture et d'élevage, l'absence de cartes géologiques détaillées : voici quelques-unes de ces difficultés.

Danger du planisme. — Pour tenter de les lever, ou au moins de les tourner, on n'a pas attendu le planisme ambitieux à la mode après 1946. Jamais on ne rendra assez hommage au labeur des officiers et des administrateurs qui, depuis la conquête jusqu'en 1939, ont réussi, avec des ressources souvent dérisoires, à aménager des routes et des pistes, à construire des wharfs, à établir des barrages, à creuser des canaux d'irrigation, à installer des maternités et des hôpitaux, à faire aussi l'éducation technique des indigènes. A côté il faut réserver une large place aux initiatives des sociétés privées et des colons qui, dans un esprit souvent moins purement mercantile qu'on ne l'a dit, ont largement contribué à faire entrer notre Afrique noire dans la voie du progrès économique. D'ailleurs, les pouvoirs publics de la métropole étaient loin, avant la dernière guerre, de se désintéresser de ce progrès : le port de Dakar, la presque totalité des voies ferrées existantes, plusieurs terrains d'aviation, de multiples barrages sont là pour en témoigner. Ce dont il faut toutefois convenir, c'est que l'argent investi ne l'était qu'avec une parcimonieuse prudence et que les emprunts coloniaux n'avaient jamais une ampleur considérable.

Après la dernière guerre, on a résolu de faire beaucoup plus grand et en même temps beaucoup plus systématique. Méprisant presque tout ce qui avait été réalisé jusque là, les « planificateurs » entendirent doter rapidement l'Afrique noire, sans regarder à la dépense, d'un équipement économique et d'un équipement social également complets.

A cette œuvre grandiose les crédits ne furent pas ménagés. Le Plan d'équipement et de modernisation (plan Monnet) affecta un nombre impressionnant de milliards aux dépenses d'investissement à effectuer en A.O.F., Togo et Cameroun [1].

Bien entendu ce fut — et c'est encore — l'État qui fournit les fonds grâce, en bonne partie, à la contre-valeur des dollars Marshall. L'administration et la répartition de ces fonds sont assurées par le Comité directeur du F.I.D.E.S. (Fonds d'investissement et de développement économique et social), organisme surtout politique puisque, à côté de

1. Le plan décennal arrêté en 1946 prévoyait 260 milliards de francs pour l'A.O.F., un peu moins de 1 milliard pour le Togo et 50 milliards pour le Cameroun. D'après l'O.E.C.E., ce plan, au 31 décembre 1950, était exécuté pour 16 p. 100 en A.O.F., pour 23 p. 100 au Togo et pour 35 p. 100 au Cameroun.

quatre fonctionnaires, il ne comprend pas moins de six députés, trois sénateurs et un conseiller de l'Union française.

Il serait injuste de nier la valeur des travaux qui ont été exécutés grâce au F.I.D.E.S. Installations portuaires, routes, aéroports, irrigation de grand style, usines diverses, recherches scientifiques, hôpitaux, lycées, écoles : tout cela était, pour une bonne part, nécessaire.

La question est de savoir s'il n'y a pas eu gaspillage, mauvaises méthodes et si les résultats positifs sont à la mesure de l'argent dépensé.

Il est malheureusement difficile de répondre favorablement. Cela d'abord parce qu'on a pensé aux échanges avec l'extérieur avant de songer à la consommation locale, en d'autres termes parce qu'on a fait passer les travaux spectaculaires avant ceux, plus modestes, qui eussent favorisé la paysannerie et l'artisanat. Ensuite parce qu'on a presque complètement négligé la notion pourtant essentielle de *rentabilité*. Enfin, parce que, dans le désir de faire à tout prix du « social », on a multiplié les travaux qui, tout en étant d'intérêt économique nul, n'en correspondent pas pour cela, sur le plan de l'hygiène et de l'instruction, aux véritables besoins des populations. Bref, parce que, trop souvent, l'esprit de système l'a emporté sur l'observation des faits.

Veut-on des exemples ?

L'aménagement d'un port à Abidjan était certes indispensable, car Dakar, dont l'arrière-pays est pauvre, est destiné à rester surtout un port de transit et qu'il fallait ouvrir un débouché sur la mer aux richesses de l'A.O.F. méridionale. Mais il semble bien qu'on ait vu trop vaste et qu'une grande partie des installations d'Abidjan soit longtemps vouée à rester inutilisée (pour le moment la principale des importations du nouveau port consiste en matériaux destinés à son achèvement).

Sans doute était-il opportun d'encourager l'exploitation des bois en Côte-d'Ivoire et au Cameroun. Mais, au lieu d'aider prudemment les entreprises privées déjà existantes, on a créé, pour le sciage et le déroulage, de vastes Sociétés d'État ou d'économie mixte dont, en raison de la hausse des salaires, du poids effrayant des allocations familiales et de l'usure rapide du matériel mécanique, les résultats se révèlent singulièrement décevants.

Il était bon de multiplier les hôpitaux. Mais fallait-il en prévoir un de trois mille lits à Dakar, alors qu'il est prouvé qu'au-dessus de mille cent lits l'exploitation d'un établissement hospitalier est presque impossible ? Et fallait-il édifier à Lomé, capitale de ce Togo dont les citoyens ne connaissent guère, en fait d'habitat, que des cases de bambou et de terre séchée, un hôpital qui a coûté un milliard, dont les frais annuels atteindront 200 millions et qui demeure et demeurera longtemps en très grande partie vide ? On doute que ce soit avec ces établissements immenses, centrés dans les chefs-lieux, qu'on puisse efficacement lutter contre le paludisme, la syphilis, la tuberculose et l'ankylostomiase qui font tant de ravages parmi les ruraux disséminés.

Il ne fallait pas négliger l'instruction. Mais le meilleur moyen de combattre l'analphabétisme et l'insuffisance d'éducation technique était-il d'élever tant de bâtiments scolaires plus somptueux que ceux que connaissent les provinces métropolitaines? Des « écoles de brousse », moins magnifiques mais plus nombreuses et où les élèves se seraient sentis moins dépaysés, n'auraient-elles pas mieux fait l'affaire?

L'Office du Niger. — A ce propos, il faut bien dire quelque chose de l'Office du Niger.

La création de cet Office remonte à 1925; c'est dire qu'il ne procède pas directement de l'esprit « planificateur » qui s'est affirmé depuis 1946. Il n'en constitue pas moins une préfiguration de cet esprit.

Le principe était sain : il s'agissait d'utiliser le potentiel d'irrigation que recèle le fleuve Niger pour fertiliser des terres vouées, faute d'eau, à la stérilité. Malheureusement, dans l'exécution, on s'est fort peu soucié des facteurs pratiques et on n'a, en particulier, tenu nul compte ni de la difficulté que présentent les transports nécessaires de population ni de l'insuffisance de débit du fleuve pendant la saison sèche. Aussi, n'a-t-on abouti, eu égard aux sommes engagées, qu'à des résultats dérisoires. L'Office a exécuté d'admirables travaux de génie civil qui, au total, ont coûté 23 milliards (valeur actuelle) et grâce auxquels on espérait pouvoir planter en riz ou en coton 1 million d'hectares de terres jusqu'ici désertiques. En fait, vingt-cinq ans après les débuts de l'entreprise, 22.000 hectares seulement sont livrés à la culture, il n'a pas été installé sur les terres irriguées plus de 20.000 personnes et le bilan d'exploitation — le bilan général des investissements reste à faire — présente un déficit annuel d'environ 9 millions. [1]

On ne peut s'empêcher de songer à ce qui aurait pu être fait dans certaines régions déshéritées de la métropole — les Causses, par exemple, la Lozère ou le Gers — avec 23 milliards! Ajoutons qu'en pays Mossi, territoire de Haute-Volta, l'administration française, avec des moyens financiers extrêmement réduits, a su exécuter des travaux d'irrigation qui permettent à une population relativement dense de vivre à l'aise. Mais le territoire de Haute-Volta ne possède pas les services publicitaires qui sont à la disposition de l'Office du Niger.

Des dizaines et des dizaines de milliards ont, depuis quelques années, déferlé sur l'Afrique noire française sous forme de ciment, de machines, d'essence, de fuel, de produits fabriqués de toute espèce. Générosité louable car les temps sont évidemment révolus où les navires partis de la métropole avec une pacotille bon marché s'en revenaient chargés de richesses. Il serait pourtant permis de souhaiter qu'à un si considérable effort aient répondu des réalisations plus certaines et plus rentables.

1. Dès 1922 (livraison du 15 septembre) le colonel Bernard faisait dans le *Revue de Paris* des pronostics assez pessimistes sur le prix de revient de cette entreprise. (N.D.L.R.)

Force est bien de reconnaître que, depuis la guerre, la production agricole de l'A.O.F., du Togo et du Cameroun n'est pas en progrès uniforme. S'il y a augmentation pour le café, le cacao, le coton et le bois, par contre il y a nette régression en ce qui concerne les graines oléagineuses — arachides, palmistes, amandes de Karité, coprah [1]. Quant à la production minière, nous avons dit plus haut qu'en regard d'une extraction augmentée de phosphates, de bauxite, de fer et de diamants, il faut enregistrer une baisse continue du rendement des exploitations aurifères (ce rendement n'a pas atteint, en 1951, la moitié de ce qu'il était en 1938).

De telles oscillations n'ont rien que de normal et ne sont nullement de nature à faire douter de l'avenir. Elles permettent toutefois d'affirmer que tous les investissements, même économiques, ont été loin de se révéler productifs et que certains grands travaux qui seraient justifiés dans des pays à forte densité de population et à intense activité économique sont excessifs ou prématurés dans des régions très peu peuplées et souvent quasi désertiques.

On se demande d'ailleurs, non sans quelque effroi, où les budgets de nos territoires africains trouveront les recettes nécessaires à l'entretien d'un équipement dont l'ampleur ne s'accompagne pas d'une création correspondante de richesses.

Aussi bien, le caractère mégalomane des programmes tracés en 1946 commence-t-il à apparaître aux pouvoirs publics. Ce n'est pas seulement la politique financière de M. Pinay, c'est la lassitude des contribuables métropolitains et c'est le tarissement du Pactole Marshall qui imposent aujourd'hui l'interruption des errements suivis pendant un lustre. Dès à présent, plusieurs projets grandioses ont été abandonnés et certains travaux déjà entrepris ont été suspendus. Sagesse, mais sagesse tardive, et il est à craindre que bon nombre des milliards engloutis en A.O.F., Togo et Cameroun, l'aient été en pure perte.

Il est temps de revenir à une politique de sagesse. — Est-ce à dire qu'il convienne de renoncer à tout programme d'investissement et de revenir aux méthodes étriquées pratiquées avant la guerre ? Non certes. Mais ce qui est à modifier c'est l'orientation de l'effort qui demeure nécessaire. On a voulu s'inspirer des plans soviétiques. L'Afrique n'est pas la Sibérie et d'ailleurs, si nous voulions implanter en Afrique les méthodes que les Soviets appliquent en Sibérie, il faudrait les appliquer jusqu'au bout, y compris le travail forcé et les transplantations massives de populations.

Assez de somptuosités purement spectaculaires : que l'on fasse passer au premier plan le souci de la production et de la rentabilité. Assez de théories abstraites : que l'on se préoccupe d'abord des circonstances physiques et ethniques ainsi que des possibilités financières. Assez d'appa-

1. Indiquons pourtant que la Société d'économie mixte dite *Compagnie générale des Oléagineux tropicaux* a entrepris, dans le sud du Sénégal, une œuvre dont les premiers résultats sont très encourageants.

reils étatiques lents, pesants, et dont les malfaçons restent dépourvues de sanctions : qu'on encourage, qu'on guide et qu'on aide les initiatives privées, surtout d'origine autochtone, qu'on assouplisse le mécanisme du crédit, qu'on perfectionne les méthodes indigènes qui ne sont pas toujours aussi vétustes qu'on le dit et sont souvent le fruit d'une longue expérience. Assez de développements urbains qui ont pour principal effet de dépeupler davantage les campagnes déjà pauvres en hommes : qu'on s'efforce, en accroissant les cultures vivrières, en dotant l'artisanat d'un meilleur outillage, en améliorant l'habitat rural, en forant des puits, en assurant l'alimentation en eau potable, de retenir le paysan au sol. Assez d'hôpitaux et d'établissements d'enseignement aussi luxueux que les plus luxueux de la métropole : qu'on multiplie dispensaires, maternités, infirmeries de villages et écoles de brousse. Assez d'irréalisables projets de « combinats industriels » nés dans des cerveaux parisiens hantés par l'exemple russe : qu'en étroit accord avec les assemblées locales on réalise un bon réseau de routes qui ne soient pas des autostrades [1], mais soient à peu près praticables en toutes saisons : qu'on aménage un nombre de barrages et d'installations électriques suffisants, qu'on dresse aussi une carte géologique complète et détaillée : bref, assez de chevauchées dans les nuages : qu'on mette pied à terre.

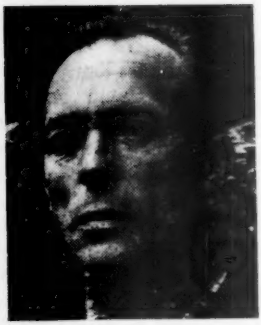
Cela certes n'ira pas sans susciter de l'émotion. Tant pis! Il ne s'agit de rien de moins que de savoir si l'œuvre française en Afrique noire aboutira à une gigantesque faillite, à une stagnation au milieu de ruines semées par la tornade et envahies par la végétation, ou bien si au contraire cette œuvre, poursuivie avec réalisme, réussira à faire de ces vastes territoires ce à quoi les destine la géographie : le Far-West de la France, une des plus sûres assises de sa grandeur et son naturel complément.

Ce n'est pas vouloir conclure à tout prix sur une note optimiste que d'affirmer que les bonnes chances l'emportent largement sur les autres. Mais ne les gâchons pas!

JACQUES CHASTENET
de l'Institut.

1. La route de luxe amorcée à Fort-Lamy, territoire du Tchad (A.E.F.) revient à 40 millions le kilomètre. On ne la poursuivra pas loin.

LA ROUTE AU MIEL



par Georges Navel

A LA mobilisation, ma feuille de route me rejoignit dans les montagnes de Vaucluse, occupé avec les coupeurs de lavande.

Soldat pendant quelques mois dans l'Est, en 1940, mon âge, mon métier, ma position familiale me valurent d'être envoyé comme affecté spécial dans une usine, à Paris. Deux mois de surmenage qu'interrompit l'exode. Au retour, j'allai à l'usine, aux nouvelles : les Allemands embarquaient nos machines. Attristé par l'occupation, réduit au chômage, inquiet de l'avenir, je me décidai à franchir la ligne de démarcation pour retrouver ma demeure d'avant-guerre, le maquis des Maures, un peu de terre où tant bien que mal j'assurerais ma vie en préparant le retour des miens.

Quand ma famille vint me rejoindre, en janvier 1941, j'étais depuis quelques mois dessoucheur de bruyère et marchand de mon produit de chauffage. Nénette, une ânesse dont j'avais la garde, tirait la charrette pour mes livraisons de bois aux villas peuplées par des gens de Paris. En tête à tête avec un litre de rouge pour fête d'esprit, un peu de boudin pour nourriture, de grandes flambées pour compagnie, j'avais passé seul la veille de Noël. Ma tâche était rude ; je gagnais assez bien ma vie ; je supportais la solitude de cette campagne désertique, le grand silence adouci par la présence de quelques rouges-gorges venus en visite quand je travaillais. Certains jours de fatigue ou de vague à l'âme, d'un coup de vélo j'allais jusqu'à Beauvallon, où le poète Paul Géraldy, malgré mon largeot décousu ou déchiré, m'accueillait toujours amicalement sur les tapis de sa villa. Je lui avais un jour livré du bois. La charrette vidée dans sa cave, au salon nous avions causé, fait connaissance. Il me lut quelques vers, debout, déclamant. Pour moi, assis dans son bon fauteuil, à l'aise devant cet homme aimable, naïvement je lui fis l'aveu qu'autrefois la création poétique m'avait fortement préoccupé. Peu à peu je lui remis quelques feuilles de mes vieux papiers. Depuis nous avions eu de réconfortantes causeries. Paris me semblait moins loin et l'isolement plus tolérable.

— Le portrait de Navel est une photo Roger Parry.

Les temps devinrent très durs sur cette terre pauvre. Nos enfants vivaient de farine expédiée de Paris et du peu de lait que donnaient nos deux chèvres en attente de chevreaux. La soupe aux rutabagas, le vin dont j'abusais pour me nourrir soutenaient mal mon effort ; il m'arrivait de m'affaler sur un tas de souches. La tête entre les mains, j'attendais une remontée d'énergie pour me remettre à l'ouvrage. Pour maintenir la cadence de production, la nourriture manquait ; et quand s'offrait une occasion de se procurer des vivres, c'était l'argent qui manquait. Si je m'affaiblissais trop, mon rendement deviendrait insignifiant et j'avais la certitude que loin de tous, discrètement, les miens et moi péririons de faim dans la belle lumière pendant que les petits oiseaux chanteraient.

Mais dans ces moments le rire me visitait encore. Je songeais au film où Charlot fait la soupe avec d'épaisses semelles de cuir pendant que son camarade, halluciné par la faim, le voit se transformer en volatile et songe à le trucider. Ma faim à moi trompée par une soupe claire et des rasades de vin qui m'enivraient presque, assis, je fixais le carreau de la cuisine, le bois des meubles, les barreaux de fer de la fenêtre, le tronc des micocouliers, sans me résigner au fait que tout cela ne pouvait se débiter en tranches alimentaires, en tartines de bois, en rondelles métalliques soudain comestibles.

Les chênes-liège nous vinrent au secours : leurs glands broyés mêlés à de l'avoine moulue nous permirent de confectionner des crêpes qui, sautées à la poêle, nourrissaient le père et la mère ; et je pus continuer avec un meilleur rendement mon travail de dessoucheur, en attendant les premiers petits pois.

***

Nous finîmes cependant par quitter notre maison et cette région de famine pour nous installer dans une petite ferme du pays de Forcalquier, au pied de la montagne de Lure.

Mon propriétaire se chargeait des labours à la charrue et recevait en contrepartie les légumes nécessaires aux besoins de sa famille et la moitié du produit de mes ventes. J'exploitais un grand potager à l'arrosage.

Logé dans une maison indépendante, métayer, j'étais mon maître ; et si nos ventes à la taxe, partagées par moitié, ne chiffraient guère, tel quel le résultat restait encourageant. L'hiver nous trouvait pourvus de provisions abondantes, de légumes secs et de pommes de terre. Confiant dans la parole donnée, je n'avais pas signé de contrat et notre accord n'était que verbal.

Nous étions là depuis deux ans. A la Saint-Michel, mon propriétaire me fit part de son intention de tout abandonner, sa ferme à blé, ses vaches, ses chevaux, mon terrain, pour remettre à un fermier l'ensemble de l'exploitation. Sa décision me mettait dans un grand embarras.

Les annonces d'un journal donnèrent à ma femme l'occasion de répondre à quelques offres d'emploi. Une seule réponse nous parvint, qui me fixait rendez-vous au château de S., dans une commune du haut Var.

Ma femme ne se rappelait plus si elle avait offert mes services de jardinier ou posé notre candidature à un poste d'éleveur d'abeilles. La réponse de l'employeur ne précisait rien. Je bougonnais : cent kilomètres sur un vieux clou, un vélo à pneus rechappés de pansements de caoutchouc, aux chambres en mauvais état — cela représentait une course pleine de crevaisons et de contretemps. De plus, comme j'ignorais à peu près tout de l'élevage des abeilles, mon voyage de deux cents kilomètres aller-retour ne serait qu'une démarche inutile. J'aurais bel air si je trouvais en face de moi un homme entendu à l'apiculture! Quelle fichue idée de s'aventurer dans un métier qu'on ignore. Elle avait écrit sans me consulter. C'est facile d'écrire. Bon, j'irais là-bas ; peut-être me proposerait-on un emploi de jardinier ; mais si on me parle ruches, abeilles, je tourne bride après avoir déclaré mon incompétence.

Je partis en maugréant. Crevaisons, route à pied, nuit à l'hôtel, réparation des placards de pneus, des chambres crevées : le voyage fut aussi difficile que ma mauvaise humeur l'avait imaginé. J'arrivai avec un jour de retard. En vue de S., un paysan à qui je demandai mon chemin m'apprit que j'étais probablement l'homme qu'on attendait au château pour s'occuper du rucher.

Trop de chemin parcouru pour m'en retourner sans tenter mes chances.

Un jeune régisseur aux manières d'officier de cavalerie, au nom à particule, me fit entrer dans son bureau. Son patron, me dit-il, était un homme extrêmement riche qui vivait presque constamment à Paris. La propriété comprenait deux mille hectares de collines boisées, où le thym poussait en abondance. Jusqu'à présent, une riche floraison permettait à un apiculteur des Basses-Alpes d'apporter là, au mois de mai, deux à trois cents ruches ; mais le propriétaire se proposait d'exploiter à son bénéfice les avantages de la colline.

De grands moyens seraient mis à ma disposition. Dans un ravin, qui portait le nom de Vallon-aux-Abeilles, des essaims trouvaient abri dans les rochers, à la période d'essaimage. J'aurais la possibilité d'en recueillir là en grand nombre. Sur une carte du domaine, le régisseur me montrait, très reculée dans les terres, une enclave importante, près d'une ferme qui ne servait plus que de bergerie. Alentour, des terrains incultes seraient défoncés et plantés en lavandins, ce qui me permettrait d'établir un fort contingent de ruches. Ce jeune homme voyait très grand.

Deux mois après cette visite, déménagement. Peu de meubles, surtout des planches pour en faire, de la literie, du linge, des vêtements usagés d'avant-guerre, des outils, Blanchette la chèvre, quelques poules dans une cage, un sac de grain dissimulé, nos pommes de terre, des haricots,

la précieuse caisse avec ce qui restait du porc, mon vieux vélo et, pour achever le chargement, ma femme et moi, avec nos jumeaux de cinq ans, ravis du voyage.

La veille, nous avions dit adieu à nos voisins des fermes environnantes. Une vieille femme nous avait dit : « C'est triste que vous partiez, le soir je ne verrai plus votre fenêtre éclairée. » La petite commune ne comptait que trente feux, trente fermes disséminées sous l'immensité étoilée dans la longueur d'un assez large vallon entre les montagnes de Lure aux crêtes neigeuses et une barre de collines. La lumière de chaque ferme était pour les autres un signe d'encouragement, une aide pour l'âme visitée un moment du sentiment de l'infini. Dans le jour, c'était un pays presque accueillant, avec ses étendues de terres labourées, surfaces repo santes de blé en herbe, chaumes où se déplaçaient des troupeaux de moutons et des attelages en labour. Pays où les collines gardent un peu de la sauvage grandeur des hautes montagnes qu'elles furent sans doute autrefois ; pleines de combes et d'effondrements de terre que des chênes rabougris, des pins gringalets essaient de retenir. Un petit village aux maisons écroulées autour d'un château en ruine s'accrochait à un monticule et maintenait le souvenir d'anciens temps.

Malgré son côté sinistre, la région m'avait paru, deux ans auparavant, presque aimable, après le maquis des Maures. Je regrettais de partir avant d'avoir revu la floraison des grands champs d'amandiers.

Dans le haut Var, l'air de février était plus tiède ; la maison, pourtant, plus froide que l'ancienne.

Notre nouvelle demeure était un ancien moulin près d'une petite rivière, assez loin de la butte du village. Bâtisse importante, réduite par les vicissitudes — incendies, ruines, transformations — à une vaste remise et à trois pièces habitables. Auprès du feu de l'âtre, nos enfants gelaient, dans une cuisine aussi grande qu'un café de rouliers, avec la fenêtre ouverte pour laisser échapper la fumée.

J'avais dressé sur deux tréteaux notre table, faite d'une porte de baraquement recouverte d'une nappe cirée. J'eus bientôt arraché le vieux papier des murs noircis, reblanchi à la chaux un étage, puis l'autre. Mais la maison restait un fumeux hangar et, de l'extérieur, une triste masure. L'espoir d'être mieux venait du dehors, de la rivière avec ses saules, du paysage que la bonne saison embellissait, des journées à venir, plus longues, des soirées qui seraient moins froides. Les enfants cherchaient des violettes ; les grands saules se couvraient de chatons dorés, Blanchette broutait le pré. Cernés par la rivière et l'ancien canal du moulin, nous habitions une sorte d'île, près d'une étendue de prairies et de marais, entre des ondulations de vastes champs plantés de vigne.

Seule la largeur de la route nous séparait de l'avancée d'une immense garrigue à petits chênes verts et de l'éperon rocheux où les ruches — une dizaine — se trouvaient placées, à l'abri du mistral.

A la mi-mars, par beau temps, nous les avions visitées en retirant un à un les cadres pour examiner leur couvain, rapidement, après avoir brossé les abeilles devant le trou de vol. Leurs provisions étaient suffisantes, les populations fortes. Protégés par le chapeau, le voile, les gants, vêtus comme des explorateurs de champs de neige, nous avions pu nous épargner les piqûres de quelques abeilles, furieuses malgré l'attention que j'apportais à agir lentement, à retirer ou à remettre les cadres sans heurt, sans choc. Une leçon de choses après la lecture des traités d'apiculture.

Ma femme m'aidait en maniant l'enfumoir, en projetant un peu de fumée sur des avancées d'abeilles mécontentes qu'elle refoulait dans leur ruche. Je lui passais un cadre, brossé, débarrassé de ses abeilles, plaque de couvain où les nymphes, dans chaque cellule, achèvent leur croissance à l'abri d'une mince couche de cire. Couvain mûr, percé par-ci par-là de petits trous qu'agrandissait de l'intérieur la prisonnière. L'ouvrage plus avancé, il en sortait une abeille naïve aux ailes argentées, au duvet brillant. Une infante désarmée, absolument paisible, touchante, et qui ne sachant que faire se lissait le pelage avec ses pattes, au bord du puits de la vérité d'où elle venait de sortir. Ou bien couvain non operculé, avec des larves blanches recourbées, d'inégale grosseur, selon leur âge. Ma femme me montrait les œufs du jour, en tournant vers le soleil un cadre, pour que je puisse apercevoir au fond de chaque cellule un minuscule bâtonnet fixé debout.

A la fin mars, notre patron arriva de Paris pour s'entretenir avec le régisseur du domaine, suivre de plus près les coupes de bois. Il vint nous voir. Le jeune homme qui voyait grand avait fort exagéré les choses lors de notre première rencontre. Le patron, prudent, consentit l'achat de vingt ruches sur un lot de cinquante qu'un apiculteur de la côte pouvait lui vendre. Nous partîmes ensemble les chercher. Elles étaient préparées de la veille. Le camion ramena aussi un peu de matériel : extracteur pour la récolte, maturateur où le miel s'épure avant d'être mis en pots, et des ruches vides que nos essaims devaient peupler.

Quelques heures après notre retour, le rucher mis en ordre, les grillages enlevés et remplacés par le plateau de couverture, les tirettes des entrées repoussées, les abeilles butinaient sur les prairies, dans les vignes où la roquette abondante avait fleuri.

L'entour de la maison devenait plus vivant. Blanchette avait eu tôt ses deux chevreaux que nous laissions courir près d'elle ; les poules promenaient leurs poussins ; nos enfants s'amusaient à cueillir des fleurs ou à attraper de minuscules grenouilles. De notre fenêtre, avec la rivière bordée de grands saules, un paysage apaisant s'offrait à la vue, presque nordique.

Nous avions préparé quelques ruches vides, percé leurs cadres de bois pour poser les deux traverses de fin fil métallique qui soutiennent la feuille de cire estampée de fonds d'alvéoles où les abeilles bâtissent

quand elles en ont envie. Pour nous, c'était un travail artisanal assez divertissant. L'année étant favorable, nous avions recueilli avant Pâques un premier essaim. Certains jours, durant l'essaimage, j'avais deux ou trois grappes d'abeilles à enrucher. Colonies inoffensives, maniables sans précautions. Gorgées de nourriture avant leur départ de la ruche mère, les abeilles cessent d'être agressives. J'apportais une ruche vide près de la touffe d'arbustes où l'essaim s'était fixé ; je coupais quelques branches pour faciliter l'opération : un coup de sécateur, la branche portante soutenue à deux mains, une secousse pour le décrochage au-dessus de la ruche ouverte et les abeilles avait tôt fait de l'occuper.

Si l'essaim se fixait dans un arbre, l'opération se compliquait d'une grimpée à l'échelle, sans secousse, d'un coup de scie sur une branche. Je m'aidais d'une corde pour descendre la branche avec l'essaim. J'agissais avec calme mais ce travail m'enivrait joyeusement. Les jours où la sortie d'un ou plusieurs essaims me procurait ce genre d'ouvrage étaient les plus heureux.

Mon rucher étant très proche, j'y faisais de fréquentes visites. J'inspectais la broussaille avec l'espoir de découvrir la tache sombre d'un essaim. Sur les pentes à l'abri le thym commençait à fleurir ; le rucher bourdonnait fort, les abeilles travaillaient plus activement, allées et venues rapides des butineuses pressées de s'élancer du trou de vol ou de déposer leur butin. Vol d'arrivée, vol de départ des abeilles fonçant dans l'espace s'entrecroisaient comme les fils brillants d'une grande trame faite de points de sillage. Bourdonnement distinct des jours de grande activité, bourdonnement de fête, presqu'un chant, accompagné quand on se trouve tout près d'une ruche, du bruit que produisent ses ventileuses en faisant vibrer leurs ailes pour évaporer le nectar.

Dans ces jours de fièvre et de prospérité, ces heures où la miellée est abondante, l'activité de contrôle cesse ; les guetteuses aux ailes hérissées, droites, agressives, disparaissent de la planche d'entrée où d'habitude, méfiantes, elles attendent le retour de leurs compagnes, ne leur laissant le passage libre qu'après s'être assurées, en s'approchant d'elles, renseignées par leur odorat, qu'elles appartiennent à la même communauté.

Un bourdonnement plus fort m'avertissait de la formation d'un essaim. J'assistais à sa sortie de la ruche, à son essor. Envol joyeux, tumultueux, tourbillonnant, il devenait peu après grappe grossissante dans les branchages où la Reine, vite lasse de son vol, se posait la première, entraînant peu à peu la petite nuée à sa suite.

Avant de le recueillir, je le laissais là toujours une bonne heure. Trop tôt dérangées, les abeilles peuvent reprendre leur vol pour se poser ailleurs, j'en avais fait l'expérience. J'avais le temps et le plaisir de l'examiner : au jugé un ou deux kilogs d'abeilles, dix ou vingt mille existences agrippées les unes aux autres en petites chaînettes verticales et superposées, masse soyeuse, équilibre mouvant, soutenu par une branche et

ses brindilles. Agrippées en chaînettes, mais leurs pattes posées sur le dos des compagnes de l'étage inférieur, si l'air leur manquait rien ne le laissait paraître. Les butineuses étaient reconnaissables, beaucoup étaient encore bottées de leurs petites boules de pollen, leur dernière charge des champs avant le départ. J'apportais une ruche toujours garnie de plaques de cire sur ses cadres.

J'étais maintenant plus expéditif et je découvrais la ruche de son plateau. Au début, j'employais une méthode plus timide mais dont la lenteur même n'était pas sans charme pour un observateur novice : d'une secousse je décrochais l'essaim sur le sol, près de l'entrée du domicile, en frappant d'un petit coup la caisse pour décider les abeilles à l'occuper. Quelques-unes entraient, ressortaient ; une partie de la masse suivait ; des groupes se formaient sur les parois extérieures de la ruche, à côté ou en dessous. Mouvement varié, sans ensemble, immobilité, hésitation. D'un peu de fumée j'activais leur remue-ménage en les dirigeant vers l'entrée. Soudain, après cette agitation confuse, elles battaient le rappel, les ailes bruissantes, croupion en l'air, l'abdomen redressé en virgule, charmantes, un peu comiques. La foule pénétrait pour s'établir, se distribuer entre les rayons. Au passage, parfois, j'apercevais la Reine, distincte, plus longue. Dès qu'elle était entrée, le mouvement devenait plus rapide, le rappel plus pressant ; bruissements et battements d'ailes s'intensifiaient ; la ruche semblait saisie d'enthousiasme.

Spectacle plaisant que ces milliers d'abeilles qui, d'un mouvement de coulée gagnaient l'intérieur de leur demeure nouvelle. Assis là, distrait de moi-même, je participais de la sérénité des pêcheurs à la ligne, dans un temps sans âge où j'oubliais tout.

Parfois me rejoignait le régisseur d'un vignoble voisin, qui possédait aussi quelques ruches. S'il me surprenait pendant un enruchage, j'essayais d'agir avec l'assurance que donne la longue pratique du métier. Il m'observait ; mais j'oubliais son fond de malveillance. Quand nous étions assis l'un près de l'autre, tandis que les abeilles nous donnaient le spectacle d'une foule bruissante attirée par la ruche, sa présence devenait presque amicale. Le sentiment de tranquille émerveillement qu'il éprouvait me le rendait fraternel. La lumière est belle en avril, j'en avais l'habitude. Pourtant le soleil de tous les jours perdait sa banalité quand je regardais les abeilles ; le mystère de la création retrouvait un fond lointain de moi-même. Pour un moment, j'étais plus sensible à la belle lumière, plus réjoui d'être un homme.

De semaine en semaine je suivais la vie de nos nouvelles colonies. Je soupesais la ruche. Parfois je l'ouvrais. L'année étant très favorable, les abeilles bâtissaient très rapidement sur les plaques de cire. A certains essaims du printemps j'avais dû ajouter une hausse.

Cependant le rucher m'occupait plus l'esprit que les mains. Il me restait beaucoup de temps pour travailler notre grand jardin. Je gagnais ma vie avec moins de fatigue que l'été précédent. Mais je m'étais surmené

là-bas ; après tant d'efforts et de privations, quelques heures de travail désormais me pesaient plus qu'une longue journée d'autrefois. Je demeurais morose, sans force, rarement heureux malgré le beau temps.

La floraison du thym terminée, temps de disette pour les abeilles. A la fin mai elles avaient exterminé leurs bourdons, mâles inutiles après l'essaimage ; le sursis de grâce de la miellée avait pris fin. L'abord des entrées se recouvrait d'une couche de cadavres. Nous avions tardé un peu à faire la récolte : trop de nectar encore, de miel aux cadres non operculés. Les abeilles étaient plus nerveuses, agressives, quand nous avions commencé à retirer les cadres de hausse pour les passer à l'extracteur.

Il fallut payer durement le manque d'expérience. Je retirais un cadre, je le brossais au-dessus de la ruche, les abeilles revenaient par paquets, nous atteignaient au visage malgré le voile, en furie. Leurs piqûres traversaient nos vêtements. J'avais noué mes manches ; elles se glissaient par l'entre-bâillement des gants. Après la récolte de la première hausse nous avions été contraints de nous éloigner.

Je fis seul une deuxième tentative. J'étais devenu moi aussi furieux, exaspéré par les piqûres, la chaleur. Sous mes épais vêtements j'étouffais, trop vêtu, protégé mais mal. J'enlevai mon voile avec brusquerie en courant pour descendre la colline, je clamai avec rage :

« Non et non ! Je ne suis pas un apiculteur ! »

Cette première récolte fut une rude épreuve. Nous disposions d'un petit local mal clos que les abeilles du rucher, attirées par le miel, tentaient d'envahir avec obstination. Malgré nos efforts elles y pénétraient en assez grand nombre. Le miel qu'elles découvrent hors de leur ruche les excitent extrêmement. Elles deviennent pillardes, les colonies finissent par s'attaquer pour se dérober leurs provisions.

La proximité du rucher me faisait redouter une issue catastrophique : un pillage généralisé. Pour dissiper les paquets d'abeilles plaqués à la fenêtre, je les enfumais ou les aspergeais d'eau.

Néanmoins, l'extraction fut pour nous un travail agréable. Cette difficile récolte était assez abondante et le miel excellent.

Pour éviter le pillage, les hausses, après qu'on a récolté le miel, sont replacées sur les ruches à la tombée de la nuit, dès que les abeilles cessent leur va-et-vient extérieur. Ma femme m'avait assuré qu'à cette heure-là il n'était pas besoin d'enfumer une ruche pour l'ouvrir ; les abeilles engourdies se laisseraient faire. Mais à peine avais-je enlevé le plateau de couverture que déjà les abeilles couvraient mes vêtements, me piquaient au visage, à la poitrine, plus belliqueuses qu'en plein jour.

***

Les champs de lavandins des Basses-Alpes fleurissent dès les premiers jours de juillet. Des camions chargés de ruches, venant de la côte, à la mi-juin passaient sur la route en direction des plateaux du Riez. Je dis-

posais là-bas d'un emplacement : l'abri d'un sous-bois à proximité d'immenses champs de lavandins. Il m'avait été cédé par un apiculteur qui, au printemps installait ses ruches dans nos collines de thym.

Le déménagement des ruches, pour les apiculteurs qui pratiquent la « pastorale », se fait au même moment que la transhumance des grands troupeaux de moutons qui quittent la Crau, la région d'Arles, pour gagner les pâturages de haute montagne. En passant devant chez nous, les troupeaux de bêtes lasses buvaient à la rivière, repartaient, suivis de la voiture à âne qui porte le matériel des bergers et les agnelets trop faibles pour suivre leur brebis.

Notre course nous mènerait moins loin que la leur, bien avant les hautes altitudes. Et, par camion, elle serait plus rapide.

Un ami à qui je parlais un jour de la « pastorale » s'imaginait que les apiculteurs s'en allaient suivis de leurs abeilles, comme les bergers de leurs moutons. Charmante imagination : l'apiculteur se plante au milieu du rucher. Au commandement « Allez, les petites, nous partons! » toutes les abeilles des ruches s'assemblent derrière lui en un nuage obéissant. « Suivez-moi vers la terre promise. En route! Soyez sages en traversant les villages, laissez en paix les populations, détournez-vous des vieillards, des femmes, des enfants, ne me faites pas d'histoires avec les représentants de l'autorité surtout! Là-bas, vous serez récompensées ; vous aurez tout ce qui vous manque ; des ruches à remplir vous attendent. En avant! Volez à ma suite, ralliez-vous à mon panache blanc! »

Après rendez-vous avec un camionneur, j'avais commencé à préparer le voyage, cloué des linteaux pour fixer aux hausses le corps des ruches, cloué des cadres de grillages pour l'aération. Enfumées légèrement, les abeilles acceptent le bruit et les secousses des coups de marteau sur la ruche. Toutes mes abeilles de retour, j'avais, à la nuit tombée, poussé les tirettes des entrées. Tout était prêt pour le départ à l'aube.

Le camion tardait. Pour gagner du temps, nous descendîmes de la colline une vingtaine de ruches, à l'aide de brancards. La pente rapide, avec ses dénivellements de roche, nous rendait la tâche assez pénible. Sept heures, neuf heures, dix heures. Pas de camion. Et s'il arrivait maintenant, c'était trop tard. En été, la chaleur rend impossible le voyage des ruches au milieu du jour ; les abeilles risquent d'étouffer. Agitées, bruissantes, elles élèvent la température intérieure à un degré où les rayons de cire fondent, tandis qu'elles s'empoissent de miel et s'asphyxient. A midi, nous avions reporté les ruches sur la colline. Les fermetures d'entrée retirées, je partis aux nouvelles.

J'appris que les Allemands réquisitionnaient tous les camions. On était au lendemain du débarquement allié en Normandie et une partie du matériel refluait précipitamment des côtes méditerranéennes vers l'intérieur.

Les ruches dont j'avais séché les provisions risquaient de périr l'hiver si je ne parvenais pas à les transporter près des lavandins. Je me rendis

au bureau de la Todt, Kommandatur improvisée, où deux sergents allemands jouissaient de pouvoirs étendus. Accueil bourru d'abord, puis adoucissement. Le souvenir des tartines de miel de leur enfance ou la champêtre évocation des abeilles dut exercer sur eux ses bons effets. L'interprète avait traduit ma requête. Les visages des deux sergents s'éclairaient : « Bien, ya, ya! »

Le lendemain, à l'aube, le camion était là. A dix heures, après cinquante kilomètres de route, nos ruches s'alignaient dans le sous-bois de Riez. A midi, elles étaient en ordre et les abeilles commençaient leurs allées et venues dans le bourdonnement heureux des miellées. Moment de joie, de fête pour nous aussi.

Un berger qui quitte les pays de sécheresse où ses bêtes maigrissent, arrivant devant la belle herbe des hauts pâturages de montagne où ses moutons se mettent à brouter, n'était pas plus heureux que moi devant les touffes fleuries, les champs violets où mes abeilles s'étaient mises à butiner.

GEORGES NAVEL

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

⁂ L'EXTRAVAGANTE ⁂ MADEMOISELLE TROLL

par Giovanni Guareschi *(Éd. du Seuil)*

C'est une règle de l'édition qui veut qu'un auteur à succès tente de prolonger le genre qui lui a donné un public. On n'a pas oublié *le Petit Monde de don Camillo*, dont la traduction a fait connaître en France le journaliste italien Giovanni Guareschi, caricaturiste à ses heures et humoriste en tout temps : c'était une gageure de renouveler par l'humour le problème des rapports de l'Eglise et du communisme, sous les aspects épiques d'une émulation batailleuse entre un curé de campagne et le chef d'une cellule communiste. Aujourd'hui, l'auteur nous offre un roman d'amour et d'aventure, mêlé de quelques digressions. Si vous voulez savoir pourquoi M. Filimario Dublé a quitté sa ville natale de Nevaslippe, à la suite d'un verre d'huile et d'un testament, pourquoi il est le jouet de l'imagination extravagante de mademoiselle Troll, pourquoi il fait sur l'île Bess un débarquement désagréable et pourquoi il finit par embrasser mademoiselle Troll comme un gros nigaud d'amoureux quelconque, par l'épouser, et même par boire l'épouvantable huile de ricin, vous lirez ce livre, en regrettant toutefois que l'auteur n'ait su choisir ni l'aventure, ni la féerie, et soit, par conséquent, tombé dans tant d'invraisemblances.

PIERRE DE BOISDEFFRE

DEGAS

par Bernard Champigneulle *(Éd. des Deux-Mondes)*

Ce petit livre d'un format pratique s'inscrit dans une nouvelle collection qui a pour objet de révéler au grand public des amateurs d'art (et aussi bien des artistes) les dessins des plus grands maîtres anciens et modernes. Après Matisse et Picasso, préfacés par MM. Maurice Malingue et Jean Bouret, voici Degas dont M. Bernard Champigneulle nous présente l'essentiel de l'œuvre graphique.

« Degas, nous rappelle le commentateur, ne cherche pas à fixer le phénomène permanent, mais l'instant fugitif », comme le prouve sa passion jamais assouvie de dessinateur. Depuis ses premières études, encore académiques, exécutées à la mine de plomb, jusqu'à ses ultimes croquis au fusain, inlassablement repris, corrigés, rectifiés, c'est bien la même « préoccupation primordiale » qui apparaît ici d'une façon singulièrement éloquente et qui donne tout son prix à ce recueil de dessins.

YVAN CHRIST

(Suite de la chronique bibliographique page 105).

UN TROISIÈME CONCORDAT ?

par J. Paul-Boncour

Pourquoi le troisième ?

Il n'y en a qu'un, celui du 15 juillet 1801, passé par Bonaparte avec la Papauté. Où est le deuxième ?

C'est vrai. Il n'a pas été. Mais il aurait pu être. Dans l'intention de son auteur, Waldeck-Rousseau, la Loi des Associations de 1901 eût dû mener à un Concordat des congrégations, comme celui de 1901 fut le Concordat de l'Église séculière.

Si je le dis, c'est que j'ai bien connu la pensée de Waldeck-Rousseau.

Si je l'ai connue, ce n'est pas qu'il me l'ait dite. Il ne se confiait à personne, même à ceux qu'il aimait le plus. Sa faculté de mutisme et de repliement sur soi était inimaginable. Et je crois bien que, s'il aimait tant la pêche à la ligne, c'était un prétexte pour qu'on ne le trouble pas dans ses méditations.

Mais cette pensée se dégage clairement des discours qu'il prononça dans le grand débat de la Loi des Associations. Un débat comme on n'en voit plus, où les orateurs s'appelaient : de Mun, Ribot, Viviani, Pelletan. Jaurès était, cette législature, éloigné de la Chambre. Ces discours, je les connaissais bien. Sauf un ou deux, c'est moi qui corrigeais ses épreuves. Waldeck-Rousseau était tellement maître de sa pensée et de sa forme qu'il s'en désintéressait.

Cette pensée se dégage aussi des tentatives qu'il fit pour avoir l'adhésion de la Papauté. Un dominicain, le Père Maumus, aurait pu en dire long là-dessus, s'il avait écrit ses mémoires.

Pour Waldeck-Rousseau, la Loi des Associations devait être une loi de contrôle, non une loi de combat. Il distinguait entre les congrégations. Il y avait d'abord les congrégations de bienfaisance. Celles-ci devaient être autorisées, bien entendu. Il y avait ensuite les congrégations contemplatives, qui mettent en action cette grande pensée chrétienne que les prières des uns sauvent les âmes des autres. Celles-là, il comptait aussi les autoriser, en fixant leurs limites. Il y avait enfin les congrégations, dont il disait : « Qu'il y avait trop de moines d'affaires et de moines de combat. » Celles-là, il entendait qu'elles soient dissoutes.

Il ne désespérait pas d'aboutir à l'acceptation par la Papauté d'un régime nouveau, qui fît cesser l'incertitude pesant sur les congrégations, formées en marge du Concordat de 1801, par un second Concordat, ou du moins par un complément, ou une annexe, au Concordat de 1801.

C'est que Waldeck-Rousseau était un concordataire résolu. Son dernier discours, testament suprême, que la maladie, puis la mort, l'empêchèrent

de prononcer, était un discours contre la séparation de l'Église et de l'État. Les notes en étaient rédigées. Notes admirables, que j'ai si souvent maniées. Quelques mots seulement étaient jetés sur de grandes cotes blanches d'avocat. Mais ces mots étaient si essentiels, si bien choisis, et disposés sur la page avec tant d'ingéniosité, qu'on pouvait avec un peu de mémoire reconstituer toute la phrase. Péguy, dans un de ses *Cahiers de la Quinzaine*, mis en possession de cette préparation, l'a publiée avec un soin typographique, qui en fait un document incomparable pour y retrouver les méthodes de travail de Waldeck-Rousseau.

Il partit trop tôt! Sa loi, mécanisme délicat, ne pouvait être appliquée que par lui. La majorité, sortie des élections de 1902, meurtrie par la lutte qu'elle avait dû soutenir, ne se soucia que de frapper fort. En fait, la plupart des congrégations, sauf les charitables, furent dissoutes.

Waldeck-Rousseau l'avait prévu. Entrant dans son cabinet pour lui porter les derniers résultats, je le trouvai, l'éternelle cigarette aux lèvres, devant le portrait de Philippe de Champaigne, emporté de son hôtel de la rue de l'Université, pour avoir toujours, disait-il, quelque chose de beau sous les yeux. Je l'entendis, qui murmurait : « Ils sont trop! »

Non, on n'est jamais trop pour défendre la République. Mais les députés vainqueurs étaient trop surexcités par les attaques passionnées dont ils avaient été l'objet de la part de leurs adversaires. Et leur victoire avait été trop complète pour qu'ils ne soient pas tentés d'en abuser.

Le Concordat rêvé par Waldeck-Rousseau s'effaça dans les fumées de la bataille.

***

Mais il avait vu clair. Dans la pratique, on en est revenu, à peu près, à ses conceptions.

Les congrégations expulsées, la séparation de l'Église et de l'État opérée, l'anticléricalisme avait vaincu. Sa victoire même lui enlevait sa raison d'être. Peu à peu les querelles s'apaisèrent.

On put croire que la guerre de 1914 leur avait donné le coup de grâce. Pendant quatre ans, confondus dans la mort et dans la souffrance des tranchées, catholiques, protestants, juifs, libres penseurs, n'avaient connu que la solidarité de la Patrie. Ce rabbin juif tué, tandis qu'il portait le crucifix à un soldat catholique mourant, était comme un symbole de cette réconciliation. Et j'ai assisté, les veilles de bataille, à des communions particulièrement émouvantes.

Les congréganistes, revenus d'exil pour se battre, restèrent en France. On ferma les yeux. Les rapports diplomatiques se renouèrent avec le Vatican. L'ambassade fut rétablie. L'Église trouvait dans la séparation de l'Église et de l'État une situation matérielle plus pénible, si pénible que la vie de beaucoup de nos desservants de campagne et de petites villes a quelque chose d'héroïque, mais moralement meilleure. C'en était fini des manœuvres et des intrigues, qui sous le régime du Concordat, accompagnaient trop souvent les nominations d'évêques.

Les monseigneurs Guitrel d'Anatole France, n'ont plus de raison d'être. L'Église chez elle et l'État chez lui ne font pas trop mauvais ménage.

Mais une querelle dure toujours. Et même elle vient de se ranimer : celle de l'école!

Ne s'accommodant pas de la neutralité de l'école d'État, beaucoup de catholiques, obéissant d'ailleurs à l'article 1374 du Droit canon et à l'Encyclique du Pape Pie XI, qui le commente, continuèrent d'entretenir des écoles confessionnelles. D'où une rivalité des deux écoles, des luttes qui, dans certaines régions, notamment dans l'Ouest et dans certains départements du Plateau central, prenaient parfois une forme déplaisante. Et dans l'entre-deux guerres, le sage et tolérant M. Poincaré pouvait dire encore, s'adressant à la droite : « Ce qui nous sépare, c'est la question de la laïcité. »

La seconde grande guerre mondiale fit concevoir l'espoir que cette division allait enfin cesser. Comme dans les tranchées de 1914, catholiques, protestants, juifs, libres penseurs confondus dans la Résistance, avaient conçu le projet de faire disparaître cette dernière pomme de discorde. Aux tous premiers jours de la Libération une Commission présidée par M. Philip, membre influent du parti socialiste, s'y efforça. Dans l'euphorie, qui régnait alors, elle avait chance d'aboutir. M. Bayet lui-même, président très combatif de la Ligue de l'Enseignement, préconisait cette confrontation. Hélas! Il n'en fut rien.

Et c'est ainsi qu'au mois d'octobre 1950, la « Commission scolaire » fut décidée par le ministère de M. Pleven et instituée par M. Lapie, ministre socialiste de l'Éducation nationale. Je l'ai présidée. Je lui ai donné tous mes soins et tout mon cœur, tellement que l'usage s'établit de l'appeler : « Commission Paul-Boncour. » Elle essaya la tâche, qui n'avait pu réussir dans l'atmosphère plus favorable du lendemain de la Libération.

***

Cette Commission scolaire a fait couler beaucoup d'encre. Son importance le justifiait. Sa dissolution virtuelle a affligé beaucoup de bons esprits. Son échec, outre le trouble parlementaire causé par la rupture de la coalition du M.R.P. et des socialistes, qui depuis la Libération assura tant bien que mal les majorités, marque la reprise d'une division profonde dans la conscience française.

Composée en parties égales, je ne dirai pas de catholiques et de laïcs, je n'aime pas l'opposition de ces deux termes, on peut être à la fois catholique et laïc, mais de partisans de l'école libre et de partisans de l'école d'État, elle examina successivement l'aspect matériel et l'aspect moral du problème.

L'aspect matériel : l'école libre ne peut plus vivre par ses seules ressources. L'élévation des frais, la diminution des fortunes de ceux qui l'aidaient lui ont créé une situation tragique. D'autre part, l'État est dans l'impossibilité de recueillir les enfants et les jeunes gens qui

fréquentent l'école libre : un million trois cent mille enfants environ pour l'enseignement primaire ; pour l'enseignement secondaire l'école libre et l'école d'État se partagent à peu près par moitié la jeunesse de ce pays. Insuffisance des maîtres. Insuffisance des locaux. Que deviendraient ces enfants et ces jeunes gens, si l'école libre venait à fermer ses portes ?

Mais le problème avait aussi un aspect politique et moral. Et c'est cela surtout qui m'avait incliné d'en accepter la présidence, malgré les difficultés que je prévoyais. Notre pays menacé a tant besoin d'union !

Pendant un an la Commission a travaillé dans des conditions telles qu'aucune discussion un peu vive n'a surgi entre des hommes que tout séparait, sauf leur commun désir de chercher une formule, qui ne laisserait ni vainqueurs ni vaincus. Certes, les éminents inspecteurs d'Académie, les doyens de Facultés, les professeurs laïques, qui y siégeaient, défendaient, avec toute l'autorité acquise par leurs longs services, la laïcité de cet enseignement public, auquel ils avaient consacré leurs vies. M. Faucon, professeur de l'enseignement secondaire, chef de cabinet de M. Guy Mollet, M. Pujol, également professeur de l'enseignement secondaire et sénateur, apportèrent dans nos discussions la flamme du parti socialiste, qu'ils y représentaient. M. Pinton, sénateur, adjoint au maire de Lyon, apportait l'écho de la laïcité large et tolérante de son maire et de son ami, M. Herriot. Sans doute, le recteur de l'Institut catholique, monseigneur Blanchet, M. Lizop, président du Secrétariat d'Études pour la liberté de l'enseignement, M. Bertier, ancien directeur de l'École des Roches, M. Blondel, conseiller d'État, faisaient valoir à la fois les initiatives et la gêne matérielle de ces établissements libres, qu'avait révélée, d'ailleurs, la vaste enquête impartiale, dont la Commission avait fait précéder ses recherches. Mais ces discussions restaient courtoises, animées de part et d'autre par un émouvant accent de sincérité.

Vers le mois de juin, une issue semblait se dessiner. Des catholiques notoires, M. Schiltz, chef de travaux à la Faculté des Sciences de Lille, M. Millot, président international de *Pax Romana*, M. Pernot, sénateur, M. Lecourt, député, M. Marrou, professeur à la Sorbonne, membre actif de la Confédération des Travailleurs chrétiens, d'autres, s'efforçaient de trouver la formule de conciliation, qui nous permettrait de conclure.

C'est à M. Marrou que revient le mérite de l'avoir précisée. Dans un rapport remarquable, il exposa que le budget de l'Éducation nationale ne lui permettait pas de distraire un pourcentage quelconque du revenu national pour l'affecter à telle école ou à tels maîtres, sans que, d'une part, cela vienne s'inscrire dans un plan général, d'autre part, sans que cela ait pour contrepartie le contrôle par l'État de cette école et de ces maîtres.

En conséquence, il préconisait, au point de départ, l'établissement d'un état des besoins de la nation française en matière d'éducation scolaire. Cet état devrait comprendre la prévision des effectifs à absorber dans les années

à venir, du fait de l'accroissement, d'ailleurs heureux, de la population.

Un tel état ferait certainement apparaître des besoins très grands et très pressants, pour lesquels la construction des locaux et surtout la formation des maîtres ne pouvaient s'improviser. Il était d'un intérêt national bien compris de demander le concours des ressources représentées par l'enseignement libre en locaux, matériel et personnel dévoué et compétent.

D'où la nécessité d'un texte de loi, remplaçant la loi Falloux. Il maintiendrait la liberté d'enseignement. Mais il offrirait aux écoles libres, qui le demanderaient, toute une gamme d'intégrations possibles :

Intégration totale des établissements, locaux, matériel, personnel, qui passeraient ainsi purement et simplement du statut d'école libre à celui d'école publique.

Intégration, qui ne s'étendrait qu'au personnel, dès lors rétribué et contrôlé par l'État. Celui-ci exigerait des maîtres les mêmes titres pédagogiques que ceux des maîtres de l'enseignement public, contrôlerait leur enseignement, veillerait à sa neutralité. Les locaux resteraient la propriété d'un organisme privé, qui pourrait y entretenir chapelle, oratoire, maintenir le crucifix sur les murs, etc.

Intégration, qui ne pourrait s'étendre qu'à certaines classes, ainsi que cela se pratique déjà à Stanislas.

Ce rapport d'extrême conciliation fut développé par son auteur devant la troisième sous-commission. Aucun vote ne fut émis. Mais ceux qui assistaient à cette séance, me rapportèrent l'impression qu'il avait semblé être envisagé avec sympathie.

En même temps me parvenait une motion du syndicat chrétien de l'enseignement public, qui, déplorant les salaires de famine auxquels est contraint l'enseignement libre du fait de la pénurie de ses ressources, demandait nettement l'intégration proposée par le rapport de M. Marrou.

***

Mais survinrent les élections :

« Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient trancher. »

Dès la réunion de la nouvelle Assemblée nationale, une grande bataille s'est engagée. La majorité, n'écoutant pas les objurgations du président du Conseil et du ministre de l'Éducation nationale, qui la priaient d'attendre que la Commission scolaire ait conclu, vota d'abord un projet, où M. Marie s'était efforcé de lui donner satisfaction, sans que des coups trop rudes soient portés à cette laïcité, que défendaient âprement radicaux, socialistes et communistes. Elle vota ensuite la proposition de loi Barangé-Barrachin, qui allait beaucoup plus loin dans l'octroi de l'aide financière à l'école libre.

Les discussions passionnées, qui ont marqué ce débat, ont rendu impossible la continuation des travaux de la Commission scolaire dans l'atmosphère de compréhension et de sérénité, que, pendant un an, j'avais

pu réussir à y maintenir. Pour protester contre ces votes les laïcs de la Commission ont démissionné. L'équilibre en était rompu. J'ai dû en abandonner la présidence. La Commission est en sommeil, si elle n'est pas virtuellement dissoute. Une grande espérance s'est évanouie.

Car le vote du Parlement ne tranche pas le problème dans son fond. Ce qu'une majorité a décidé, une autre peut le défaire. Socialistes dans leur ensemble, une partie des radicaux affirment leur désir de revanche. Dans des meetings socialistes, socialistes unitaires, communistes, pour une fois réunis, Ligue de l'Enseignement, Ligue des Droits de l'Homme, etc., protestent avec une extrême violence contre les « atteintes portées à la laïcité ».

Ce n'est pas là l'apaisement qu'avait cherché la Commission scolaire.

Une solution organique, comme celle qu'avait essayée Waldeck-Rousseau pour les Congrégations, reste à trouver. Elle ne peut l'être, me semble-t-il, que, sinon dans les détails, du moins dans le sens où les travaux de la Commission semblaient s'orienter.

Or, ce serait fermer les yeux à l'évidence que de se dissimuler qu'une solution de cette nature ne sera possible qu'assortie d'une négociation, pour tout dire d'un Concordat avec le Saint-Siège. Notre ambassade auprès du Vatican m'avait assuré de la sympathie avec laquelle y étaient suivis nos efforts. Un membre de la Commission, en relations amicales avec un ecclésiastique éminent, accrédité auprès de cette ambassade, m'avait communiqué une lettre, où celui-ci lui faisait entrevoir que, si la conversation était engagée, il ne serait peut-être pas impossible qu'on obtienne du Saint-Siège une application plus libérale du fameux article 1374 du Droit canon, auquel on n'a pas assez pris garde dans les discussions de l'Assemblée nationale. Sous réserve d'autorisations données par l'Ordinaire épiscopal, cet article fait une obligation aux catholiques de n'envoyer leurs enfants que dans les écoles catholiques. D'où pour ceux d'entre eux, favorables par conviction ou par commodité à l'école publique, un grand trouble de conscience.

Mais l'application dépend des évêques. Serait-ce trop présumer de l'esprit de conciliation du Saint-Siège que d'espérer, qu'en contrepartie d'une solution conçue dans l'esprit de celle qui était envisagée par le rapport Marrou, il consente à assouplir par ses instructions à l'épiscopat la prescription de l'article 1374?

Si cette négociation aboutissait, n'y aurait-il pas là un résultat, dont pourraient se réjouir à la fois les catholiques, mis à l'aise, et les laïcs, heureux de voir tomber à l'égard de l'École publique une interdiction qui lui porte un tort incontestable.

Ce serait un peu la réplique de la discussion des Articles organiques, lors des négociations pour le Concordat de 1801. Tant il est vrai que la comparaison s'impose entre ce qui fut et ce qui pourrait être.

J. PAUL-BONCOUR,
ancien Président du Conseil.

CELA S'APPELLE L'AURORE

par EMMANUEL ROBLÈS

LA matinée était claire et tiède. Dans la chambre où le soleil entrait à grands jets obliques par les deux fenêtres donnant sur le jardin, Clara allait commencer à s'habiller. Elle était encore nue avec seulement une de ces jolies culottes à dentelles qui amusaient Valerio et qu'il aimait à lui acheter lorsqu'il passait par Cagliari. Pour lui, elle collectionnait des dessous raffinés et elle prenait plaisir à le voir caresser les jolies étoffes avec des airs voluptueux.

Elle se mit devant la glace de son armoire, dressée sur la pointe des pieds, les reins cambrés, les seins dans ses mains en coupe et elle sourit à son image.

Cette nuit aussi avait été merveilleuse. Avec une joie alanguie elle se souvenait du beau visage de Valerio pendant l'amour, de cette frénésie qui les nouait. Elle leva les bras, s'étira. Le soleil dorait sa chair et elle frissonna.

De la cour venait la voix de Maria Torelli. C'était jour de lessive. La laveuse était arrivée.

Résumé de la première partie. — Valerio, docteur à Cagliari (Sardaigne) est marié à Angela. Il est l'amant de Clara, une jeune veuve, qu'il adore. Amant depuis peu de temps : quelques mois, exactement depuis le départ d'Angela qui a été passer quelque temps chez son père à Naples. Hors les moments de bonheur passés près de Clara, Valerio mène une vie harrassante, courant de malades en malades. Un de ses camarades de guerre pour qui il a une sincère affection, Sandro, homme simple et violent traverse une crise douloureuse. Ce Sandro, qui est très pauvre, fait fonction de gardien dans un domaine appartenant au riche Gorzone. Sandro aime passionnément sa femme, Magda, qui est gravement malade. Gorzone, parfaitement indifférent à cette situation, a fait venir un autre gardien et s'apprête à expulser Sandro et sa famille. Valerio redoute que son ami Sandro, exaspéré, ne tue Gorzone.

Clara acheva de s'habiller. Elle avait dit à Valerio :

— Avant toi, il n'y avait rien. Quand tu n'es pas là j'ai l'impression qu'une partie de mon être me manque et j'ai une angoisse horrible.

Et c'était vrai que la journée lui paraissait interminable malgré les occupations auxquelles elle se livrait avec ardeur pour tuer les heures.

A peine eut-elle passé sa robe qu'elle s'approcha de la fenêtre. C'était la laveuse qui parlait à présent. Clara ne la voyait pas. Elle ne voyait que l'ombre de la femme projetée sur les dalles de la cour, une longue forme monstrueuse au ventre énorme.

— ... et la nuit je le laisse se coucher le premier. Il est toujours fatigué parce que le travail à la mine, c'est quelque chose. Alors j'attends qu'il se soit endormi. Je fais exprès de traîner, une fois que j'ai couché les petits. Je laisse qu'il s'endorme parce que si je me couche en même temps que lui, ça y est. Mais des fois en pleine nuit il se réveille et alors je suis bien obligée. Cette fois, j'ai tout tenté encore, vous savez. J'ai avalé des tisanes terribles, j'ai sauté des talus hauts de deux mètres pour le faire tomber. Après, mon mari m'a donné l'argent pour que j'aille chez la sage-femme à Cagliari. Pour économiser, j'ai fait une partie du chemin à pied. Quand je suis arrivée la sage-femme n'était pas là alors j'ai dit : « Si elle n'est pas là, c'est un signe de Dieu, c'est Dieu qui l'a voulu, je le garde. »

— Et c'est pour quand? dit la voix suave de Maria Torelli.

— Un mois.

L'ombre s'inclina, le long fantôme tourna sur lui-même et disparut. Clara entendit ronfler le gros robinet de la buanderie.

— Cela se peut-il? Cela se peut-il? murmura-t-elle, subitement attristée.

Elle fit quelques pas dans sa chambre. Elle était désemparée. La voix traînante, lasse et désabusée de la femme la poursuivait. Puis son imagination fit un bond vers Angela. Angela serait bientôt de retour. Tout allait changer. Elle savait qu'elle ne pourrait pas lutter et elle eut peur, soudain, des jours à venir, une peur qui l'envahit par ondes de plus en plus serrées, à lui rendre les jambes faibles, les mains moites. Un moment, elle souhaita une de ces visites inopinées que Valerio, de loin en loin, lui faisait pendant le jour. Elle aurait voulu se serrer contre lui, être protégée par lui contre ce malheur qu'elle sentait monter vers elle comme une marée.

Elle avait encore les traits bouleversés lorsque son frère Vittorio arriva. Il la regarda avec une perspicacité gênante.

— Tout va bien, Claretta?

— Mais oui.

— Heureuse?

— Mais bien sûr!

Il avait déposé sur la table tous les présents de la ferme et un gros bouquet de roses rouges.

— Elles sont magnifiques, dit-elle.

— Elles sortent du jardin de Bruno. Il les soigne spécialement pour toi.

— Tu le remercieras de ma part. Comment va le Grand Chef?

Vittorio sourit. C'était un gaillard au visage tanné, avec une mâchoire carrée et des épaules massives. Il avait les mains larges, puissantes. Il aimait à dompter les chevaux et à lutter avec les jeunes taureaux, à les culbuter en les empoignant par les cornes. Sa seule ressemblance avec Clara était dans les yeux, un peu obliques aussi, sombres et ardents. Avec elle, il ne parlait jamais en italien mais préférait le patois sarde.

— Merci, dit Clara, souriante.

— Et c'est vrai que tu es une jolie fille, dit Vittorio. Tout va bien?

— Mais oui, je te l'ai déjà dit!

— Tout le monde compte sur toi pour Pâques.

— Je viendrai, dit Clara.

Il se gratta la joue, parut hésiter puis étira ses jambes et dit :

— Tu devrais t'offrir un petit voyage ces jours-ci, non?

— Pourquoi me dis-tu ça? fit-elle vivement.

— Hé! je ne sais pas! Un petit voyage, quoi! Pour dépenser ton argent.

— Je n'ai pas envie de partir, dit Clara en regardant attentivement son frère qui venait d'allumer une cigarette.

— Laissons cela. Écoute, Clara. Il me semble que tu es ennuyée. Tu faisais une drôle de tête quand je suis entré. Une pauvre petite figure.

— Ce n'est rien. Un peu de fatigue.

— Oui. Enfin... Si ça ne va pas, tu sais que tu peux toujours compter sur moi. Je suis avec toi, tu le sais?

— Je le sais.

— Je suis prêt à t'aider.

— Je sais. Tu es un bon frère, dit-elle avec un petit sourire triste. Mais tout va bien pour le moment.

Dès qu'il fut sorti elle alla s'enfermer dans sa chambre pour pleurer.

Pendant ce temps, comme tous les jeudis, Valerio visitait les malades de l'hospice. Sœur Marja Maddalena l'accompagnait à travers les dortoirs de l'infirmerie. Elle avait un teint pâle et des yeux rougis.

— Nous avons de nouveau Rosa, docteur, dit-elle avec sa coutumière placidité.

— Rosa? Elle a recommencé?

— Oui, docteur. Sœur Josefa l'a trouvée au fond du jardin, près de la grotte de notre Sainte-Mère. Elle avait les veines des poignets ouvertes. Elle était évanouie et dans une mare de sang. C'est avec un greffoir qu'elle a pris dans la serre.

— Allons voir ça.

Il s'agissait d'une Italienne de Tunis qui en 1942 réussit à se faire évacuer sur la Sardaigne pour pouvoir rejoindre son amant. Mais celui-ci avait péri dans le naufrage d'un transport attaqué par l'aviation alliée. Désespérée, elle tenta une première fois de se suicider. Elle en réchappa, se mit à boire, tomba malade, échoua à l'hospice. Un matin, les sœurs la retrouvèrent dans le jardin avec les jambes brisées. Elle avait sauté par la fenêtre. Ses malheurs lui avaient dérangé l'esprit et elle passait une grande partie de son temps à raconter à un auditoire imaginaire sa vie heureuse avec l'homme qu'elle aimait. Allongée sur le petit lit de fer, elle regarda s'avancer le docteur et l'infirmière sans les saluer. Ses yeux froids ne cillèrent même pas lorsque Valerio défit les pansements, examina les blessures. Les coupures étaient profondes. On devinait que les coups avaient été portés avec force, avec colère.

C'était une femme de trente à trente-cinq ans, au visage osseux, au teint gris. Ses lèvres étaient sèches et fendillées par la fièvre. Une fine sueur brillait à ses tempes. Elle avait les pupilles dilatées et fixes, et cela lui donnait un regard étrange, fascinant.

Valerio se redressa, donna ses instructions à l'infirmière. Au moment de s'éloigner, il découvrit sur la tablette, au chevet du lit, une petite photo collée sur un carré de carton blanc. On distinguait mal l'image. « Un homme parmi des millions et des millions d'hommes et c'est précisément à cause de celui-là qu'elle finira un jour par se tuer », pensa Valerio. Sans dire un mot il se dirigea vers le lit voisin et continua sa visite. Il eut à examiner une douzaine de malades dont une petite fille que la mère avait abandonnée et qui souffrait de paludisme. Au moment de repartir, Valerio revint dans la première salle et s'approcha de Rosa.

— Vous voulez lui dire quelque chose? demanda la sœur infirmière avec empressement. Et comme Valerio ne répondait pas elle s'adressa à la femme :

— Rosa, voyons! Le docteur veut vous parler!

Mais Rosa tourna la tête vers le mur et ferma les yeux.

***

En sortant de l'hospice, Valerio dut se rendre à l'infirmerie de la Société minière de sorte qu'il ne put se présenter chez Gorzone que vers onze heures. Un joyeux soleil filtrait à travers d'étroites bandes de nuages. Valerio arrêta sa voiture près de la villa de Gorzone qui habitait tout en haut de la colline, à la sortie de Salina. Du jardin planté de figuiers et d'orangers on voyait un coin de la baie vers Cagliari, par dessus les haies de cactus et les amas de rochers. De l'autre côté, vers la plaine, une brume argentée recouvrait les terres arides. Au loin, les lagunes étincelaient et parfois, de courts éclairs couraient à la surface. Gorzone reçut Valerio dans une pièce bourrée de meubles et qui, par

une large fenêtre, ornée de petits pots de plantes grasses, avait vue sur la mer.

— Quel plaisir de vous avoir, docteur ! Je vous attendais. Prenez plutôt ce fauteuil. J'étais en train de parcourir les journaux en guettant votre arrivée. Avez-vous lu le discours de Vichinsky ?

— Je n'ai pas eu le temps de lire les journaux ce matin, dit Valerio.

Il n'avait pas envie d'alimenter une conversation sur la conjoncture internationale. Il était venu exposer à Gorzone un projet d'achat par la Société minière de l'hôtel Palermo. La société voulait transformer le bâtiment en hôpital. Le Palermo était un ancien Casino qu'on avait achevé de construire à la veille de la guerre. Les Allemands l'avaient utilisé comme dépôt de matériel et plus tard les Américains en firent un centre de repos pour leurs aviateurs des bases alliées en Sardaigne. La nuit qui suivit le départ des Allemands un avion inconnu lâcha sur l'hôtel un chapelet de bombes dont l'une écrasa l'aile gauche. Une autre bombe s'enfonça dans le jardin sans exploser. Le jardin était donc interdit et des barbelés en défendaient l'entrée dans l'attente d'une équipe militaire de désamorçage.

Gorzone avait acquis ce qui restait de l'ancien Casino pour une bouchée de pain. Il avait soutiré à l'État, au titre de la Reconstruction et des Dommages de guerre une subvention confortable qui lui avait permis d'aménager le bar du rez-de-chaussée, donnant sur la via Regina Elena à l'endroit où celle-ci tournait et rejoignait l'avenue du port. Il espérait revendre un bon prix l'établissement à peine restauré. L'offre de la Société minière ne lui plaisait pas du tout et la question fut vite expédiée. Restait l'affaire Sandro.

Valerio laissa de nouveau Gorzone pérorer sur les derniers incidents à l'O.N.U. Sur la mer, un cargo avait cessé de faire de la fumée et des flocons se désagrégeaient dans le ciel.

De la pièce voisine la voix aiguë de madame Gorzone leur parvint. Elle donnait des ordres à sa femme de chambre. « Quatre domestiques. Le bougre ne se refuse rien ! » Ce petit homme noiraud, bedonnant, aux cheveux crépus, à l'œil injecté devait sa fortune à un coup d'audace tenté juste après l'entrée à Naples des Alliés. Il dirigeait une agence artistique importante. Lorsque le front se fut stabilisé sur la ligne Gustav, que l'Italie resta coupée en deux zones, la chance voulut que Gorzone possédât en dépôt une somme considérable de droits à répartir entre les acteurs et les musiciens dont il administrait les intérêts. Or presque tous ses clients se trouvaient à cette époque-là dans les villes du nord ou à l'étranger. Naples restait toujours sous la menace des attaques aériennes allemandes et la vie y était difficile.

Gorzone partit pour la Sardaigne avec sa famille. La Sardaigne était alors une île fortunée, dédaignée par les Dornier et les Junker 88. Il acheta à bon prix un magnifique domaine dont le propriétaire, fasciste

important, affolé par les événements, cherchait à se défaire pour fuir en Espagne.

Vint le moment où il fallut rembourser les droits. Mais Gorzone s'était préparé à subir le choc. A la fin de la guerre il avait fait prospérer suffisamment le domaine pour affronter les créanciers les mieux armés. Pour les autres, la tactique varia suivant les cas. Par exemple le ténor Enzo Soldini réfugié à Buenos-Ayres était tombé malade. A bout de ressources il réclama vers la fin de 1945 les 850 000 lires que Gorzone lui devait. Mais Gorzone était décidé à les lui devoir jusqu'à ce que Soldini trouvât l'argent pour faire un procès ou pour revenir de Buenos-Ayres arranger son affaire. La veuve du chef d'orchestre Ricardo Macchi, elle, après maintes lettres restées sans réponse, se décida à faire le voyage de Turin à Salina pour tenter de récupérer 700 000 lires qui restaient dues à son défunt mari. Malheureusement Ricardo Macchi avait toujours négligé de tenir ses papiers en ordre et ce fut un jeu pour Gorzone de la renvoyer les mains vides.

La pièce sentait la cire à encaustiquer. Sur le pupitre du piano un album de Mozart était resté ouvert. Il y avait au mur une nature morte de Céfirini et, sur un guéridon, une photo de Guardini avec une dédicace, à l'encre verte, d'une écriture grasse et appliquée.

— Vous boirez bien quelque chose, docteur? Un peu de vermouth?

— Merci, dit Valerio. J'étais venu vous entretenir aussi du cas de Sandro, votre gardien.

Gorzone fronça les sourcils.

— Bon. Mais cela ne vous empêchera pas de boire un petit verre, n'est-ce pas? Nous ne nous rencontrons pas si souvent! Il faut des circonstances singulières! Je serais ravi et madame Gorzone aussi de vous voir plus souvent. Ah! mais c'est vrai, vous ne buvez pas d'alcool. Et vous ne fumez pas non plus! Est-ce par hygiène? Par principe? La conséquence d'un vœu?

Il rit d'un petit rire vulgaire. Valerio, agacé négligea de répondre et feuilleta nonchalamment un exemplaire d'une revue d'art milanaise. Gorzone frappait déjà dans ses mains.

— Du vermouth! Orangeade, aussi! dit-il à la petite bonne qui se présenta au premier appel.

Valerio se leva, regarda les toits de Salina au-delà des terrains maigres où se dressaient quelques aloès bleuâtres. Dans la lumière blanche qui tombait du ciel voilé, une paix un peu triste s'étendait sur les champs gris et sur les coulées de rochers. « Quinze jours de repos à Trapani avec Clara! Quinze jours loin de tous! » pensa désespérément Valerio. Il se retourna. Gorzone l'observait du fond de son fauteuil et il crut voir dans ses yeux roses un pétillement ironique. Mais la porte s'ouvrit, la petite bonne était déjà de retour avec les boissons. Dès qu'elle eut refermé la porte, Valerio attaqua. Il était décidé à en finir très vite avec cette histoire de Sandro.

— La femme de votre gardien est gravement malade, dit-il.

— Gravement?

— Oui. Elle est réellement en danger.

— C'est regrettable. Une fort jolie fille. Je veux dire, à l'époque où son mari l'a rencontrée. C'était fin 45, je crois. Elle était charmante. Depuis, elle a beaucoup perdu.

Ce Gorzone le dégoûtait. Par un habile système de prêts il avait mis à sa merci la plupart des ouvriers qui travaillaient pour lui sur son vaste domaine. Valerio allait brusquer l'entretien mais le souvenir du Luger de Sandro le retint un peu.

— Buvez ça, docteur! Des oranges de mes plantations. Vous m'en direz des nouvelles!

— Merci.

— Exportation sur l'Angleterre. Je commence à avoir là-bas d'excellents clients. Les Anglais, entre nous...

Valerio l'interrompit sèchement :

— J'étais venu pour Sandro, cher monsieur Gorzone!

Gorzone lui lança un coup d'œil acéré :

— C'est vrai. Vous vous intéressez à ce gaillard... Eh bien? De quoi s'agit-il? Vous permettez que je fume? La fumée ne vous dérange pas?

— Sandro me dit qu'il est menacé d'expulsion d'une heure à l'autre.

Il avait parlé rudement, en regardant Gorzone droit dans les yeux.

— Vous savez, docteur, j'ai un représentant qui s'occupe de ce genre d'affaires. C'est comme pour la vente du « Palermo », au fond, c'est lui que cela regarde aussi.

— Ne pourriez-vous pas l'aviser de surseoir à l'expulsion de Sandro?

— C'est à examiner. Je dois vous dire que depuis pas mal de temps, Sandro ne faisait pas convenablement son travail. Et sa femme n'était pas encore malade. Je n'ai jamais été très satisfait de lui. J'ai donc engagé un autre gardien qui doit arriver sous peu.

— Les circonstances sont exceptionnelles. Où Sandro et sa femme iront-il se réfugier?

— Bien sûr, bien sûr... Écoutez, il n'aura qu'à s'arranger avec son remplaçant! Que diable! La maison est grande. Elle a deux très belles pièces. C'est une chose faisable. Une pièce pour chacun en attendant une autre solution.

D'un coup, Valerio se sentit très fatigué. C'était davantage une fatigue de l'âme que du corps. Comme à travers une épaisse vitre il vit Gorzone qui continuait à parler, une main sur l'estomac :

— Je ne peux tout de même pas accepter que ma propriété reste à l'abandon ni laisser le nouveau gardien dehors?

— Est-ce que vous préviendrez assez tôt votre homme d'affaires? dit Valerio d'un ton maussade. Il avait l'impression — vague encore — que l'autre se moquait de lui, qu'il avait deviné sa lassitude.

— Mon homme d'affaires ? Mais je vais lui téléphoner immédiatement. Là, devant vous !

Valerio esquissa un geste de protestation mais déjà Gorzone s'était précipité sur l'appareil et composait le numéro.

— Sandro s'arrangera bien avec le nouveau. C'est un brave garçon. Je le connais. Ils s'entendront bien.

— Je l'espère, dit Valerio, enfoncé dans son fauteuil. Il s'éloignait déjà de Sandro. Près de Trapani il connaissait une maisonnette près de la plage, dans les pins.

— Allo ? Maître Azzopardi, je vous prie !

Une maisonnette isolée, avec un jardin entouré de hauts murs envahis de lierre. Des géraniums partout. Il pouvait la louer pour quinze jours avant la pleine saison d'été. Quinze jours seulement lui feraient du bien. Quinze jours avec Clara...

— Maître Azzopardi est déjà parti ? Bien. Dès qu'il sera de retour, veuillez lui dire de passer me voir avant d'aller chez Sandro Galli... Oui, cet après-midi... Oui... Il doit installer un nouveau gardien. « Des mains fines. Joue du piano. En or, sa chevalière. » Valerio allongea la main, but une gorgée d'orangeade, distraitement. Pourtant quinze jours avec Clara, sans se cacher, à se promener, se baigner, nager... « L'amour est un don de Dieu. »

— Vous voyez, dit Gorzone d'un air narquois, lorsqu'on fait appel à mes sentiments humanitaires ce n'est jamais en vain !

Le ton enragea Valerio. Il ferma la revue, regarda Gorzone :

— Si vos sentiments humanitaires n'avaient pas répondu, dit-il, j'aurais fait appel à votre instinct de conservation !

Il regretta aussitôt son manque de sang-froid. Gorzone s'était levé, livide, les lèvres tremblantes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Des menaces ! Des menaces de mort ! Ici ! Chez moi !

Il dévisagea le docteur avec une expression de haine sauvage.

— J'imagine que vous faites simplement la commission de ce vaurien ! Je veux le croire ! Tout ceci est odieux ! On fait appel à ma mansuétude et... Mais cela ne se passera pas ainsi ! Est-ce lui qui vous a réellement chargé de ... de cet ultimatum ?

— Il ne s'agit pas d'ultimatum ni de menaces. Je me suis mal exprimé. Sandro ne m'a rien dit ! C'est un conseil personnel ! Il est désespéré par la maladie de sa femme ! Il a les nerfs à bout ! Je crois qu'il est à la fois humain et prudent de ne pas le pousser aux pires extrémités !

Gorzone resta un moment silencieux. « Comment Guardini qui passe pour raffiné a-t-il supporté ce fantoche ? » se dit Valerio.

— Tout ceci est d'autant plus misérable, poursuivit brusquement Gorzone avec hargne, que je n'ai jamais eu l'intention de jeter dehors cet individu avec sa femme dans l'état où elle se trouve. J'avais fait agir la loi il y a déjà pas mal de temps, et la loi est aveugle. Mais il suffisait

de me prévenir pour que j'adoucisse la décision. Peut-être auriez-vous dû penser docteur que je suis incapable d'un pareil acte de barbarie! Votre démarche sous cette forme est blessante pour moi.

— Je m'en excuse, dit Valerio en l'observant froidement.

— On dit beaucoup de mal de moi, dit Gorzone avec véhémence. On envie ma réussite, ma fortune, ma chance! Mais, docteur, vous, au moins, vous savez que je n'aurais jamais fait une chose pareille!

Il parlait très vite, avec une émotion qui ne semblait pas feinte, en marchant nerveusement à travers la pièce. Il s'arrêta soudain.

— Et cependant, ajouta-t-il, tourné vers Valerio, l'index dressé, la loi est pour moi, entièrement pour moi et je pourrais la faire appliquer sans tenir compte de rien, sans rien considérer.

— Non, dit Valerio, en se levant pour prendre congé.

— Comment, non?

— Je peux toujours intervenir et déclarer la malade intransportable.

Il avait parlé calmement, tout en boutonnant son manteau.

— Évidemment, grogna Gorzone. Et il se passa la main sur les yeux, se massa lentement, longuement les paupières du bout des doigts.

Valerio était crispé. Mais il se reprochait d'avoir cédé à ce brusque accès de mauvaise humeur.

— A quoi bon créer des incidents fâcheux! dit-il. Et pourquoi troubler ces pauvres gens. J'ai préféré vous en parler. Je me doutais bien que vous ignoriez l'état de cette malheureuse femme.

Il fut un peu étonné par sa propre aisance. Il écouta à peine la réponse de Gorzone. « Ce type ne doit pas avoir beaucoup d'amis. Doit s'en fiche magnifiquement. Il jouit de la vie à sa manière. »

— Comment voulait-on que je le sache? disait derrière lui Gorzone. Il y a au moins trois mois que je n'ai pas mis les pieds là-bas!

— Bien sûr, dit Valerio en allant vers la porte. Il jeta un regard absent derrière lui.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Il comprit ce qui l'attirait : la mer qu'on voyait par la fenêtre, presque blanche sous les nappes de lumière. Pas une seule chance de s'évader. Le rêve s'effritait, s'évanouissait dans le grand tourbillon solaire. La Sicile en cette saison... Avec Clara. Une impression d'irrémédiable désastre s'empara furtivement de lui et il jeta un coup d'œil méprisant à Gorzone qui le suivait.

— Je vais prévenir Sandro, dit-il, une main sur le bouton de la porte.

Quelque part, dans la maison une voix chantait une mélopée sarde. « Trente-cinq ans, mon vieux. Il faut se dépêcher. » Dans sa hâte de partir, il oublia de serrer la main de Gorzone. Il n'avait pas exactement la volonté claire et décidée d'humilier Gorzone. Cette chanson le trou-

blait. Il avait surtout conscience qu'il devait se hâter, partir tout de suite. Sur le seuil, cependant, il se retourna :

— Je vous remercie et m'excuse de vous avoir importuné, dit-il avec une cérémonieuse gravité.

— Au revoir, docteur, répondit Gorzone d'un ton maussade.

— Au revoir.

Il était déjà dans l'allée, un peu soulagé de se retrouver dehors. « Clara pense à moi », se dit-il. Et il eut une envie soudaine de se trouver auprès d'elle, d'entendre sa voix. « Il faudra qu'elle installe le téléphone. » Il grimpa dans l'auto, mit le moteur en marche et vit que Gorzone l'épiait, debout sur le perron, le visage sombre.

Dix minutes plus tard, après une course à vive allure sur la route de Cagliari, il retrouvait le chemin creux qui le conduisait à la maison de Sandro. A cause des profondes ornières, il dut ralentir et passer en deuxième. Il avait chaud. A droite et à gauche, des terrains gris montaient en pente douce vers le ciel, tout craquelés, avec de maigres oliviers dénudés, les branches levées en des gestes pathétiques. Puis ce fut le bouquet d'eucalyptus. Le domaine de Gorzone commençait là. Valerio eut l'impression que jusqu'à ce jour il n'avait jamais été libre, que d'autres avaient pris des décisions à sa place et que, somme toute, on lui avait volé sa vie. C'était une idée absurde, assez informe dans son esprit mais qui souleva en lui de courtes gerbes de révolte, une sorte d'excitation. Il regarda sa montre. Près de midi. Une autre voix, plus familière, lui disait qu'il avait eu tort de blesser la vanité de Gorzone. Il appuya brutalement sur la pédale du frein. Il était devant la porte de Sandro. Il attendit durant une seconde les aboiements du chien. Le chien n'aboya pas. La maison était silencieuse, les volets tirés. Elle avait dû, quelques mois auparavant, avoir l'aspect du bonheur.

Il entra. Sandro était assis au chevet de Magda endormie et semblait plongé dans un rêve profond. Dans la pénombre son maigre visage faisait une tache claire. Lentement Valerio s'approcha du lit. Alors, Sandro, sans bouger le corps, leva la tête avec une expression d'étonnement. Quand il reconnut le docteur il se mit debout et soupira.

La chambre sentait l'éther. La religieuse avait dû venir faire la piqûre. Valerio se pencha sur la malade. Quand il eut terminé l'examen de Magda il revint dans la première pièce où Sandro le suivit sans quitter son expression lointaine et aussi vaguement hostile.

— Je suis allé chez Gorzone. Le gardien qui te remplace sera là cet après-midi, je crois. Ou demain. Il logera ici. Vous vous partagerez provisoirement la maison. Je n'ai pas pu obtenir davantage. Il paraît que c'est un brave homme. Dans un sens, je préfère que tu ne sois pas seul.

— Je ne veux personne ici, dit Sandro.

— C'était ça ou l'expulsion. J'ai fait ce que j'ai pu. Il faut que tu comprennes...

— Personne ici, répéta durement Sandro en regardant le docteur avec des yeux où les pupilles étaient dilatées comme celles d'un drogué.

— Ne dis pas de bêtises. Pense à Magda. Il n'est pas question...

— Personne! trancha Sandro et il lui tourna le dos, se dirigea vers la chambre de sa femme. Valerio le rattrapa par l'épaule, l'immobilisa, lui parla visage contre visage :

— Tu vas me promettre de ne pas faire l'idiot, tu entends?

Sandro passa sa langue sur ses lèvres sèches. Son regard lentement alla de Valerio à Magda, de Magda à Valerio. Cela, pendant un temps infini. Valerio le tenait par le bras. Il sentait, sous la toile de la chemise, le muscle contracté, frémissant. « Se tirera une balle dans la gueule! » pensa-t-il brusquement.

— Ça va, dit Sandro, d'une voix morne.

***

— Vous avez une lettre de madame, lui annonça Delfina du haut de l'escalier. Je l'ai mise sur la table.

Valerio entra dans la salle à manger, consterné par l'idée qu'il n'avait finalement pas écrit à Angela. Il prit la lettre, attendit un instant avant de l'ouvrir en songeant à tout ce qu'il avait fait au cours de la matinée.

« J'aurais pu lui griffonner un mot avant d'aller à l'hospice. Il se suça nerveusement les lèvres, un peu exaspéré par l'impression qu'une menace se préparait contre lui. Le soleil entrait par la fenêtre grande ouverte et il pouvait voir par dessus les masses de feuillages la maison de Clara, un coin du toit seulement. Mais déjà il déchirait l'enveloppe. Angela se plaignait de rester longtemps sans nouvelles. Elle s'inquiétait aussi un peu :

« Je sais bien que tu as beaucoup de travail, que tu ne t'appartiens pas. Tu es toujours à penser aux autres. Pense un peu aussi à moi. Vite, écris-moi une longue lettre. Pour moi, chaque minute qui passe t'appartient... »

— Je peux servir monsieur? dit près de lui la voix métallique de Delfina.

— S'il vous plaît, dit rapidement Valerio.

Il relut les deux lignes. Vite, écris-moi une longue lettre. Pour moi, chaque minute qui passe t'appartient. « Pauvre gosse », se dit-il.

« Je ne t'ai jamais ennuyé avec le projet de mon père et je suis bien partout où je suis près de toi. Mais mon père a raison, je crois. Tu ne peux plus rester dans ce trou perdu. Tu ne peux toute ta vie rester médecin de campagne. Tu vaux mieux que cela... »

— C'est prêt, monsieur! dit Delfina.

— Je viens.

« Mon père a trouvé ce magnifique appartement de la via Chiaia, en face de l'Aquarium. Il doit donner une réponse dès son retour au proprié-

taire. Ce serait merveilleux, chéri, si tu acceptais. Mon père avancerait la somme nécessaire pour notre installation... »

— Les nouvelles de madame sont bonnes ? demanda Delfina avec une froide politesse.

— Très bonnes.

— Elle sera bientôt ici ?

— Oui, bientôt. Personne n'est venu ?

— Oui, l'inspecteur Fasaro. Pour le papier que vous aviez laissé à son nom.

— Il est venu lui-même ?

— Oui, lui-même.

— Ah ! très bien.

Il se mit à table, obsédé par la phrase d'Angela. « Ce serait merveilleux, chéri, si tu acceptais ! » Il la tourna, la retourna dans son esprit. Mais pourquoi, n'irait-il pas à Naples ? Si Clara consentait de son côté à venir là-bas, tout pouvait s'arranger ! Dans une ville comme Naples il était facile de mener sa vie plus librement !

A l'idée qu'il tenait la véritable solution, une bouffée de confiance lui revint. A Salina, il faudrait se cacher, toujours craindre. Et ce Fasaro ne devait pas être le seul à savoir... Un jour ou l'autre Angela apprendrait tout. Restait à connaître l'avis de Clara. Viendrait-elle à Naples ?

A ce moment, Delfina vint lui dire qu'une femme le demandait :

— Pas moyen de déjeuner tranquillement, gronda-t-il. Mais il se leva, jeta sa serviette sur la chaise.

C'était Camélia Linardi. Il la connaissait. Mariée à un maçon. Vivait avec sa belle-mère qui lui servait de souffre-douleur. Camélia la battait, la faisait travailler comme une bête et l'obligeait à coucher dans le grenier. Toujours saoul, le mari n'intervenait jamais.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Valerio.

— C'est pas pour moi. C'est Roberto, dit Camélia qui avait un visage de louve et une épaisse chevelure noire.

— Alors ?

— Depuis quelques jours, il ne fait que vomir, docteur. Il vomit de plus en plus. Il est faible et ce matin il a pas pu se lever et aller au chantier. Il vomit tout le temps.

— Du sang ?

— Oui.

— Vous habitez toujours à la Pointe-Rouge ?

— Oui. Ce matin, il a pas pu se lever. Il était tout blanc, tout mou.

— S'il avait pu aller ce matin au chantier vous ne seriez pas venue me chercher ?

Elle ne comprit pas l'ironie acerbe de la question et répondit :

— Hé ! Dieu sait.

— Je vais aller le voir dans un moment.

— C'est la dernière maison à droite.

— Bon.

Elle avait encore quelque chose à dire. Valerio lui demanda avec humeur :

— Qu'y-a-t-il ?

— J'ai peur que ce soit ma belle-mère.

— Quoi ?

— Ma belle-mère... J'ai peur que ce soit elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Que cette sale vieille a peut-être voulu l'empoisonner.

— Son fils ? Empoisonner son fils ?

— Oui. Ce soulaud ! Elle a dû l'empoisonner.

— Nous verrons, grogna Valerio. A tout à l'heure.

Il l'accompagna jusqu'à la porte et aperçut Delfina qui avait écouté et se glissait furtivement dans la cuisine.

Il se remit à table. Alors le téléphone appela. En jurant, il alla décrocher l'appareil. C'était un ingénieur de la mine qui le réclamait. Une benne qui ramenait des ouvriers avait versé. Trois blessés. On l'attendait d'urgence.

— Mais vous n'avez pas fini votre repas ! s'écria Delfina, outrée. Sans répondre, Valerio passa dans son cabinet, prit en hâte sa trousse et sortit.

Tout en filant bon train, il pensait à la petite Lydia, à Roberto. Il avait aussi trois autres visites à faire. Une charrette qui tenait le milieu du chemin l'obligea à ralentir, le mit en fureur. Au passage, il injuria le villageois en sarde. Un aigle planait très haut, dans le poudroiement solaire. « Pas encore écrit à Angela », se dit-il. Mais il lui écrirait sans faute après avoir consulté Clara. Si Clara acceptait de le suivre à Naples, tout serait facile, il ne subsisterait aucune difficulté. La montagne s'ouvrait déjà devant lui, couleur de rouille, aride, avec çà et là des éboulis rougeâtres, des buissons maigres. Et ce Sandro qui allait faire une blague. Il finirait par faire une blague. Et puisque l'on doit mourir pourquoi ne pas pouvoir vivre heureux ? Sandro ferait une blague. « J'ai eu tort d'exciter Gorzone ». Ses tempes étaient écrasées par un cercle d'acier.

***

Vers huit heures du soir, la pluie commença à tomber. Elle étincelait dans la lumière crue des phares et Valerio mit en marche les essuie-glace.

Il ralentit pour virer à l'angle du Palermo. Il eut le temps de distinguer l'inspecteur Fasaro qui jouait au billard, sans quitter son élégante gabardine beige et son chapeau de feutre gris. Enfin il atteignit son garage. Lorsqu'il eut rentré l'auto, arrêté le moteur, serré le frein, éteint les veilleuses, il resta un instant les mains sur le volant à regarder autour de lui comme s'il prenait possession d'un nouveau domaine. « Benzina Mobilgas, superiore Socony Vacuum italiana »... Il soupira. Il revenait d'un

long, d'un très long voyage et se sentait fatigué et aussi vaguement satisfait de se trouver enfin chez lui, seul, coupé du monde. Il bâilla, se passa la main sur les yeux. Des visages défilèrent dans son esprit : ceux des mineurs blessés pâles sur le fond des durs et étroits oreillers de l'infirmerie ; celui de la suicidée de l'hospice ; de la petite Lydia. Et puis, il y avait Sandro.

— Sale journée, grogna-t-il en donnant machinalement une tape sur le levier des vitesses.

Et ce n'était pas fini. Rien n'était fini. Jamais. Il devait passer voir Magda. Il sortit de l'auto, se frotta la nuque et entra dans l'appartement.

Comme chaque soir il fallait préparer une petite mise en scène, défaire le lit, chiffonner les draps, émietter du pain dans la cuisine, bref, tout arranger pour que Delfina continuât de croire qu'il passait la nuit dans sa maison. Il lui avait expliqué qu'il supprimait le souper et se contentait d'un sandwich pour éviter l'insomnie. La difficulté la plus grande consistait à donner au lit l'apparence d'un désordre naturel. Clara devait l'attendre déjà. Il lui sembla qu'il ne l'avait pas vue depuis des années. Il descendit dans son cabinet. La pluie crépitait sur les persiennes. Les lettres d'Angela étaient restées sur le bureau, et Valerio les regarda rêveusement, sans les toucher. Il avait pensé à Angela plusieurs fois dans la journée. Impossible de nier : il tenait encore à elle. Il aimait sa tendresse, sa douceur. Elle habitait une région de son cœur d'où elle ne pourrait disparaître sans déchirement. Sans elle, toute sa vie serait déséquilibrée. Et il ressentait une peur qui sonnait en lui comme un lointain coup de mine, chaque fois qu'il pensait au chagrin qu'elle aurait si elle apprenait sa liaison avec Clara. « Si Clara se décide à venir à Naples, ma réponse à Angela sera facile. » La fatigue continuait sournoisement à creuser ses reins, ses épaules. Cette impression de menace qui s'était logée dans son esprit lorsqu'il se trouvait chez Gorzone se réveilla lentement, l'exaspéra. En hâte il remonta dans sa chambre, regarda les draps défaits. Chaque matin il rapportait de chez Clara son pyjama qu'il abandonnait négligemment dans la salle de bain. Delfina ne se doutait-elle de rien ? Ne souriait-elle pas avec mépris de cette misérable comédie ? Et comment le vérifier ?... Il redescendit dans son cabinet. Son bonheur était un puzzle, dont Clara et Angela étaient les figures, les indispensables morceaux. La comparaison lui parut vulgaire et attisa son énervement. « Angela saura tout un jour ». Il lui sembla qu'un cercle se rétrécissait autour de lui. « Il m'a fait mal ! Oh, monsieur, il m'a fait mal ! » Il éteignit la lampe, ferma brutalement la porte et sortit dans le couloir. Alors on appela et il reconnut avec étonnement la voix de Pietro :

— C'est encore toi ?

— C'est encore moi. Excusez !

— Entre vite. Dis donc, tu es trempé !

— Il pleut, c'est pas croyable !

Il s'ébroua, retira sa casquette feldgrau, la secoua, la balança au bout de son bras. Il haletait légèrement et une buée sortait de sa bouche.

— Alors? dit Valerio, impatienté. C'est encore Sandro qui t'envoie, non?

— C'est ça. Exactement ça. Il est chez moi. Avec Magda.

— Qu'est-ce que tu me racontes là?

Il entraîna Pietro dans son cabinet en le tenant durement par l'épaule. Pietro le suivit, sans cesser de renifler. Puis il resta quelques secondes à regarder avec ébahissement le visage crispé de Valerio, ses yeux rétrécis par la colère.

— Vas-tu parler, oui ou non?

— Eh bien, docteur, voilà. A cinq heures je suis passé chez Sandro comme d'habitude, voir s'il avait besoin de quelque chose.

Il y avait une camionnette devant la porte. Je me suis dis : c'est louche. Dedans, je vois Sandro et le nouveau gardien qui s'engueulaient. Le nouveau gardien était arrivé d'Iglesias avec sa femme et ses quatre gosses. Sandro voulait jeter le type dehors. Il était comme fou. Mais l'autre était là, avec sa marmaille, il refusait de partir. Il n'y était pour rien, lui, dans cette histoire. Un malheureux chien, lui aussi, quoi! Bien content d'avoir trouvé ce travail. Il avait tout lâché à Iglesias. Il était mort de fatigue après cette journée à rouler et il ne voulait pas sortir. Il voulait rester, avec ses gosses et ses paquets. Il répétait : « Où tu veux que j'aille! où tu veux que j'aille! » Ils allaient se cogner dessus, ça, j'ai vu le moment. Sandro, vous le connaissez depuis l'Afrique. Il a le coup de poing vache. J'ai proposé mon logement, deux pièces. Ils ont parlé un moment ensemble et il a accepté de venir chez moi.

Pietro se tut, remua comiquement les mâchoires comme s'il cherchait sa salive. Il paraissait très excité et sa capote sentait la laine mouillée.

— Après on a transporté Magda chez moi, dans la camionnette.

— Non!

— Mais oui. Fallait bien se décider. Magda voulait s'en aller de là. Nous l'avons mise dans des couvertures et bien calée sur un matelas. J'ai moi-même conduit la bagnole jusqu'à chez moi, en douceur. J'ai appelé ensuite ma sœur pour qu'elle nous aide à l'installation.

— Ça, alors! gronda Valerio.

— Hé, dit Pietro. C'était ça ou les deux cinglés se mettaient à se cogner dessus.

— Et Magda?

— Elle a été bien. Une gosse courageuse!

— Je vais la voir!

Comme Valerio préparait sa trousse sans quitter son air hargneux, Pietro ajouta :

— Est-ce qu'on pourra la sauver?

— Laisse! dit Valerio en faisant un geste brusque.

— C'est pas croyable de penser qu'à une époque comme la nôtre

où on invente des machines extraordinaires, des tas de choses à épater Dieu le Père lui-même, on n'arrive pas à sauver une belle fille de vingt-cinq ans!

— Sortons, dit Valerio brièvement.

— Et Dieu le Père, puisqu'on en parle! poursuivit Pietro sur le trottoir, tandis que le docteur tripotait la serrure et que la pluie les fouettait, il pourrait supprimer un peu de malheurs, non? Magda et Sandro, hein? Ils n'ont jamais fait de mal à personne?

Valerio le regarda à la dérobée. Il connaissait l'histoire de Pietro. A Naples, en 1944, il était allé un samedi soir danser avec sa fiancée. Des « rangers » avaient envahi la salle, enlevé les filles, assommé les hommes qui résistaient. Pietro s'était battu comme un fauve. Mais on l'avait assommé d'un coup à la tempe qui lui avait laissé cette cicatrice. Plus tard, la fiancée avait refusé de le revoir. Par honte. Et Pietro était revenu en Sardaigne où depuis cinq ans il menait une existence étrange et misérable. Les camions de la mine remontaient de Cagliari, tout luisants de pluie. Pietro habitait du côté de la caserne des carabiniers.

— On n'aura jamais fini d'en baver! dit-il.

***

Lorsqu'une heure plus tard Valerio rejoignit Clara par les jardins, il pleuvait toujours. Il entra dans la maison pesamment, engoncé dans son manteau mouillé. Clara accourut pour l'aider à l'enlever. Elle portait une robe de chambre grise ornée de filets rouges, ouverte sur la poitrine et qui dégageait le cou mince et blanc. Valerio se pencha, l'embrassa longuement à la naissance de la gorge tandis qu'elle lui caressait les cheveux. Mais dès qu'ils furent dans le salon elle remarqua ses yeux secs et ses traits tirés.

— Nous irons vite au lit, mon chéri, dit-elle d'une voix intime. Tu es épuisé.

— Crevé, oui! dit Valerio en allant s'étendre sur le divan. L'aquarium derrière lui était éclairé et projetait au bord du plafond une tache claire où passaient des ombres mouvantes.

— Je vais me dépêcher! dit Clara.

Dès qu'elle fut sortie, Valerio ferma les yeux. Il faisait tiède dans la pièce. Il entendit la pluie battre les volets. De la chambre de Maria Torelli une musique lui parvenait, mélancolique, étouffée. Un terrible secret lui écrasait la poitrine. Magda était condamnée. Il avait l'impression d'avoir couru longtemps pour s'arrêter soudain et face d'un haut mur, compact, sans faille. Un bruit de scie mécanique se mit à lui vriller les oreilles. Et cette crapule de Gorzone s'était moqué de lui. Avait oublié de mentionner que le nouveau gardien avait un bataillon de gosses! Une bonne blague! Il ne chassait pas Sandro. Sentiments humanitaires... « Fripouille! ». Il éprouva brusquement le besoin de sortir, de marcher

sous la pluie. Le visage de Sandro! Cette douleur qu'il cherchait à dissimuler! De l'autre côté de la cloison, Clara fit tomber un ustensile qui tinta sur trois notes. Une brume triste et glacée entrait à présent, lentement, en lui, s'épaississait en une lourde, une insupportable angoisse. Il se leva.

— Tu peux venir! cria Clara d'un ton joyeux.

Mais en le voyant apparaître avec ce visage sombre, elle resta à le regarder avec inquiétude.

— Chéri, tu ne te sens pas bien?

— Sale journée... Je ne tiens pas debout.

Il se laissa tomber sur une chaise.

— Une bonne nuit de sommeil te fera du bien, dit-elle.

Nous allons expédier le souper et tu pourras enfin te reposer.

— Crois pas, dit Valerio. Il faut que je reste chez moi. On viendra sans doute me chercher...

— Magda? dit-elle vivement et avec un peu d'effroi.

Il fit oui d'un signe de tête et lui tapota le bras. Dehors, la pluie redoublait. Des rafales de vent faisaient craquer les branches des eucalyptus. Valerio écouta monter la tempête. Il lui sembla que de lourds oiseaux venaient effleurer les murs de la maison, frapper aux volets en poussant de longs cris funèbres. Il se souvenait qu'il avait quelque chose d'urgent et d'important à demander à Clara mais pour dire cela il aurait fallu d'abord soulever un énorme couvercle de plomb qui lui pesait sur la tête et les épaules. Il y renonça et le repas fut à peu près silencieux. A la fin, cependant, Valerio attira Clara et la tint serrée contre lui. Il voyait tout près du sien son beau visage marqué par une lointaine et mystérieuse extase. Le miracle se renouvelait. Cette créature tendre, charmante et douce pouvait ce miracle. Elle se fondait en lui, l'arrachait à la terre, lui donnait l'absurde et délirant orgueil qu'il ne mourrait jamais.

— Chérie, chérie, murmura-t-il.

— Ainsi, c'est vrai? Tu m'aimes? Tu ne me quitteras jamais? dit-elle.

— Je t'aime! Rien ne pourra nous séparer, répondit-il avec élan.

Elle lui caressa la joue et dit, en hésitant :

— A-t-elle fixé la date de son retour? Dis-moi... Je veux savoir...

— Oui... Prochain voyage du « Portici ».

Elle se leva, se dirigea vers le salon où il la suivit, déjà repris par son autre vie, mécontent, comme si quelque chose d'essentiel, de très précieux, venait d'être détruit.

— J'ai encore reçu une lettre ce matin, dit-il.

Elle s'était assise sur le divan, un peu songeuse. Un instant, le regard de Valerio fut attiré par les cyprins qui évoluaient dans une lumière brillante, irisée.

— Il faut que nous parlions d'une chose importante, dit-il. Elle insiste avec son père pour que j'aille m'installer à Naples.

Clara ne répondit pas.

— Elle dit qu'elle ne comprend pas ce qui me retient ici. Elle voudrait vivre auprès de sa famille. Ici, elle s'ennuie...

— Oui, dit Clara.

Valerio pensa à Magda. Il devait retourner près d'elle. Cela lui parut d'une urgence extrême et il fut pris d'une sorte de fébrilité.

— Elle s'ennuie, dit-il, machinalement.

Un autre argument lui manquait, mais dans son esprit deux cercles tournaient l'un sur l'autre, en sens inverse, à une allure vertigineuse. Il se passa les mains sur les tempes. « Une bonne nuit m'aurait fait du bien. »

— Et puis le climat ne lui convient pas du tout... dit-il.

Clara ne fit pas un mouvement. Sa main droite, seule, vivait, caressait doucement la couverture d'un livre. Son regard était lointain.

— Je vais refuser d'aller à Naples, cette fois encore. J'inventerai d'autres raisons.

Il s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce que je deviendrais sans toi?

Elle sourit faiblement mais il la sentait contractée, inquiète, au bord des larmes.

— Ecoute, j'ai pensé à une autre solution.

— Une autre solution? Quelle solution?

— Ne fais pas ces yeux... Je t'aime, Clara. Est-ce que tu accepterais de venir à Naples?

— Mais bien sûr! s'exclama-t-elle. Bien sûr! Mais pourquoi prends-tu cet air? Tu craignais un refus?

— En cas de refus, je restais ici et tout était en ordre.

Ses yeux brillaient. Une excitation légère avait coloré ses joues. Une promesse chaude, tentante, s'épanouissait sur ses lèvres entr'ouvertes. Valerio l'attira sur sa poitrine. « Qu'ai-je fait pour mériter cela? Qu'ai-je fait? » Il était plein de gratitude pour elle, plein de gratitude pour la vie. Clara venait d'appuyer sa tête sur son épaule. Sandro avait dû connaître cela aussi, avec Magda, cette douceur, cette grâce, ce sentiment tumultueux d'être riche, fort, éternel. Et Magda allait mourir. Et à Sandro, tout lui serait retiré d'un coup. Une vague glacée déferla contre son cœur. Rien n'était donc définitivement gagné. Clara aussi pouvait disparaître... Il la serra plus fort.

— Je te trouverai un petit appartement sur le Pausilippe, dit-il. J'irai te rejoindre tous les jours. Tu auras le téléphone. Je t'appellerai souvent. Nous ferons des promenades ensemble. A Pompeï. A Sorrente.

Il parlait d'une voix sourde et saccadée.

— Je pourrais aussi t'installer via Nazario, près de Santa Lucia...

— Où tu voudras, dit-elle...

Il s'aperçut alors qu'elle pleurait.

***

Entre les maisons basses, jaunies par la clarté des lanternes attachées au bout des piques, le cortège avançait lentement. A cinq heures, il faisait déjà presque nuit. Porté sur l'épaule par des bouviers de la ferme Piamonte, des hommes petits et maigres, hirsutes, avec les cheveux collés sur le front par la sueur, le brancard se balançait au rythme de la marche. Parfois, le vent soulevait le drap noir qui recouvrait le corps de Magda. La poussière montait, fine et grise, sous les pas des porteurs.

Après la via Regina Elena, le cortège prit une rue qui dominait la plage. Deux barques rouges étaient couchées sur le flanc. D'énormes chaudrons suspendus à des potences barbares, fumaient sur des feux crépitants. Le vent rabattait une âcre puanteur qui venait de la sardinerie. Puis il fallut encore tourner. Les porteurs furent relayés et ceux qu'on venait de libérer se frottèrent leur épaule meurtrie. Le drap moulait le corps de la morte et l'on devinait la rondeur des seins, la courbe tendre du ventre. Ce n'était pas exactement le chemin direct pour aller au cimetière où attendait déjà le curé mais par ce détour on passait devant la villa de Gorzone. Personne ne savait qui avait eu cette idée. Pourtant la foule ne manifesta aucune hostilité pendant qu'elle défila sous les volets clos et le long de la grille. Chacun nota simplement que la maison semblait déserte. L'arrivée au cimetière se fit sous une petite pluie qui piquait les visages. Le curé était à l'entrée de la maisonnette des fossoyeurs où devait avoir lieu la mise en bière et la bénédiction. Aucune trace de Sandro. Il avait disparu depuis la veille, quelques heures après que Valerio se fut retourné vers lui, dans la tragique clarté des bougies, avec un visage de marbre. Longtemps il était resté debout, appuyé au mur, dans le coin le plus sombre de la pièce et personne n'avait osé s'approcher de lui. Au moment où la sœur de Pietro et d'autres femmes entrèrent en sanglotant il s'était glissé furtivement dehors et on l'avait attendu en vain toute la nuit. Inquiet, Valerio avait envoyé Pietro à sa recherche. Lui-même le matin s'était rendu en auto jusqu'à la ferme des Piamonte pour prévenir la famille de Magda et avec l'espoir de retrouver Sandro. Il pensait le voir enfin au cimetière. Mais Sandro n'était pas venu au cimetière. Cette douleur d'homme bouleversait Valerio, mais elle ne lui laissait pas non plus l'esprit tranquille. Il retourna chez Pietro après que tout fut terminé et que l'on eut descendu le cercueil dans la fosse.

— J'aimerais bien savoir où il est passé! lui dit Valerio, maussade.

Il était las. Encore une journée à courir à droite et à gauche sans une demi-heure de vrai repos. A peine s'il avait pris le temps de déjeuner d'un sandwich, à midi, au « Palermo ». La sœur de Pietro traversa la pièce. Elle avait le visage bouffi et enflammé d'avoir pleuré.

— Il a de la famille à Rieti, je crois. Un frère...

— J'irai voir.

— Vous êtes inquiet?

Valerio attendit que la femme fût sortie. Il s'approcha de Pietro.

— Est-ce qu'il avait son revolver?

— Je ne sais pas.

— C'est toi qui as déménagé ses affaires?

— Oui. Mais avant de quitter sa baraque, il a pris lui-même certaines choses... On peut toujours jeter un coup d'œil dans le coffre?

— Va voir.

Pietro vérifia que sa sœur s'était bien éloignée et passa dans la pièce voisine.

Resté seul, Valerio consulta sa montre, « six heures dix », et l'idée lui vint que ce même jour Angela avait dû recevoir la lettre, la longue lettre où il lui disait qu'il acceptait d'aller s'installer à Naples. Il essaya d'imaginer la joie de la jeune femme mais sa pensée était sans cesse entraînée sur une pente irrésistible. « Sandro a dû emporter son Luger. Ou il s'est déjà flanqué une balle dans la tête ou il attend le moment propice pour fusiller cet abruti de Gorzone ». Le beau-père aussi avait dû éprouver une belle satisfaction en lisant le fameux passage qui marquait le retour de Valerio à la raison. « Il s'est enfin décidé! Pas trop tôt! »

Il soupira. Pietro s'agitait dans l'autre chambre.

— Rien trouvé? dit Valerio.

— Rien.

— Je vais essayer de le rejoindre, dit Valerio d'un ton désabusé. Quant à Gorzone, il doit être à Cagliari. Il faut souhaiter que lui vienne la bonne idée de rester là-bas cinq ou six jours encore.

— Il n'y avait personne chez lui.

— Nous verrons. Je vais à Rieti.

Dehors la pluie continuait, plus vive, glacée. Valerio releva le col de son pardessus, traversa la cour, monta dans sa voiture et à petite allure s'engagea dans la Regina Elena.

L'avenue était déserte. Cependant il croisa des groupes de gens qui s'était mis à l'abri sous l'auvent du magasin « Alfieri » ou dans le hall du cinéma « Imperiale ».

BIANCANEVE E I 7 NANI.

Déserte aussi, la place. Le vent avait renversé une des légères baraques, à l'endroit où se tenait le marché du matin, et faisait tournoyer les feuillages des palmiers groupés de chaque côté du petit monument aux héros de la Grande guerre. « Au retour de Rieti je prendrai une douche et j'essaierai de dormir une heure », se dit Valerio. Il dut laisser le passage à un autocar rouge et s'arrêta en face du « Palermo ». Au fond, aller à Naples était une excellente solution. Il s'agissait de trouver un remplaçant pour son poste à Salina. Il écrirait à son ami d'Andréani, pour commencer. D'Andréani le conseillerait utilement... L'autocar traversa l'avenue. Il était vide. Le receveur se tenait debout sur le marchepied, dans son ciré mouillé, la casquette sur les yeux. Valerio repartit et dans la seconde

qui suivit il crut apercevoir, à travers la vitre du « Palermo », Gorzone attablé avec deux personnes. Mais l'auto avait déjà pris de la vitesse et la route qui longeait la plage s'ouvrait devant lui, écrasée par une obscurité compacte. Il alluma les phares. « J'aurais dû vérifier », se dit-il. Mais non. Il était sûr qu'il s'était trompé. Au fond du ciel un éclair bleu creva la nuit, révéla les masses confuses des nuages. Un arbre surgit, à un virage, tout blanc. « J'aurais dû m'arrêter et vérifier. » Mais à la reflexion il renonça à revenir en arrière. « Je me suis trompé ». Il appuya sur l'accélérateur. Déjà un panneau indiquait : « Rieti : 18 kilomètres ». Il était sûr à présent qu'il avait été victime d'une illusion. Un autre éclair gicla au-dessus des crêtes.

***

Devant le café, il y avait une pompe à essence peinte en vert et blanc. Sandro regarda l'enfant dévisser le bouchon de réservoir d'un grand camion chargé de caillasse. Le gosse — à peine dix-ans — avait un air sérieux. Il se mit à pomper sous l'œil du chauffeur qui fumait, mains aux poches, la casquette en bataille sur la masse épaisse de ses cheveux frisés. Une grosse femme sortit sur le pas de la porte, vida à la volée, sur la chaussée, une petite bassine d'eau sale et Sandro ne remarquait pas qu'on l'observait avec une curiosité insistante. Il avait passé la nuit à marcher le long de la lagune. Il était crotté jusqu'aux mollets. Il se tenait rêveur près du camion. Finalement il se décida et pénétra dans le café. Il y avait peu de monde à l'intérieur. Le patron lui jeta un coup d'œil tandis qu'il s'installait devant une petite table, tout au fond de la salle, sous une affiche aux couleurs flamboyantes qui vantait une marque d'apéritif.

— Qu'est-ce que ce sera? demanda le patron.

Sandro leva la tête, l'examina longuement comme s'il cherchait à le reconnaître.

— Bien, bien... dit-il, d'une voix sourde. Du blanc.

— Petit verre?

— Une bouteille.

Il retira son béret, le posa devant lui et resta immobile, repris par sa torpeur. Des voix geignaient en lui, sans trêve, achevaient de lui user les nerfs. Il avait soif. Il se sentait tout desséché en dedans. Impression que ses jambes étaient gonflées démesurément, qu'elles étaient devenues lourdes à ne plus pouvoir les remuer. Le patron était déjà de retour. Il posa sur la table un verre et une bouteille et repartit sans avoir dit un mot.

Non loin de Sandro, tout en jouant aux cartes, des chauffeurs parlaient des inondations du Nord, d'un désastre irrémédiable. Lui aussi était victime d'un irrémédiable désastre. Il alluma une cigarette, par petits gestes brusques et s'aperçut que le patron ne le lâchait pas des yeux. Il

faillit se lever, obéir à la soudaine irritation qui venait de lui brûler les reins et aller demander à ce gros imbécile ce qui dans sa tenue le gênait. Mais l'autre dut reconnaître la flamme qui venait d'aviver les prunelles de ce singulier client car il détourna immédiatement le regard et parut s'intéresser au mécanisme de son percolateur. « ...L'eau montait au deuxième étage et après la maison s'est écroulée... » Sur la route, un gros camion passa en grondant et fit trembler les vitres. Sur une autre affiche, une gracieuse jeune femme lui souriait et lui tendait quelque chose. Une bouteille. Il mit la tête entre ses mains. Il savait qu'il avait à se guérir d'une maladie très ancienne et qu'il ne devait pas bouger. Il laissait se consumer sa cigarette au bord de ses lèvres craquelées. A la fin il se servit un verre de vin et l'avala d'un trait. Un des chauffeurs le regardait fixement par dessus son journal déplié. Il faisait semblant de lire mais il observait Sandro et Sandro se redressa. Il empoigna les bords de la table et tenta de s'arracher à sa chaise. Il n'avait aucune pensée dans la tête. Il avait seulement envie de se battre. Il avait été victime d'une injustice et il devait se venger. Il ne savait pas exactement ce qu'il fallait faire mais ce type qui l'examinait comme une bête rare allait payer pour tout le monde. Il lui casserait la gueule. D'ailleurs il y avait le revolver. D'un geste vif, il tâta la poche intérieure de sa veste. Mais déjà le chauffeur avait replié son journal, et, en reniflant, se dirigeait vers la porte.

— Fumier! grogna Sandro. Tous des fumiers!

Et il vida un autre verre. Il se demanda ce qu'il était allé faire du côté des lagunes, à patauger dans les vasières. Il lui sembla qu'il avait quitté sa maison depuis très longtemps. Il but encore. Ses mains tremblaient légèrement et il les regarda comme des mains étrangères, des objets coupés de lui, indépendants de son corps. Il eut vaguement conscience que la salle se vidait, qu'il restait seul dans son coin. Puis des camions pétaradèrent dans la rue et une odeur d'huile brûlée envahit le café. Mais Sandro ne bougea pas. Il venait d'entrer dans un rêve épais et triste qui l'isolait du reste du monde. Rien ne lui importait à présent... « Désastre irrémédiable » sonna dans sa tête comme le son prolongé d'un coup de gong. On l'avait dépouillé de quelque chose de très précieux qui rendait désormais tout effort inutile. Plus de route à choisir. Celles qui s'ouvraient en étoile autour de lui ne menaient à rien « Buvez Coca-Cola », lui disait en souriant la jeune femme accrochée au mur, en le regardant tendrement, avec une vague expression de malice dans ses yeux marrons. Elle flottait au-dessus de lui, en robe claire, sur un fond de verdure aimable. Il acheva de boire la bouteille, éprouva alors une sorte de satisfaction. C'est qu'à présent ces blocs de glace qui lui prenaient les jambes, montaient jusqu'aux reins, pesaient sur ses cuisses, commençaient à se dégeler, à fondre doucement et Sandro appuya sa tête sur ses bras croisés sur la table. Il sentait qu'il avançait à travers une forêt de miroirs. D'autres Sandro s'y reflétaient. C'était cela. C'était bien cela, Magda était morte. Jamais plus. Magda était morte. Pourquoi elle? Bon sang de sort, pour-

quoi elle? Il traversait les miroirs un à un tandis que tout s'obscurcissait autour de lui. Alors une rage bizarre le saisit. Il se redressa.

— Patron, cria-t-il! Une autre bouteille, quoi!

Silencieusement, sur ses espadrilles de corde, le patron s'approcha de lui, une bouteille à la main.

— Qu'est-ce qui ne va pas, vieux? dit-il d'une voix compréhensive.

— Fous-moi la paix, gronda Sandro.

Est-ce qu'il avait besoin de la compassion de ces gens-là? Il était parti de chez lui à cause de ces larmes, de ce bruit odieux des sanglots, de ces murmures affligés qui lui enflammaient les nerfs!

Le patron, sourcils froncés, l'examinait. Il vit le torse sec de ce singulier client, son cou musclé, ses bras forts et nerveux et haussa les épaules. Sandro but encore et reprit sa route sur un champ glacé de souvenirs. « Chéri, disait-elle, nous aurions pu être encore heureux tous les deux! » Quelque chose s'attendrit en lui et il faillit se mettre à pleurer. Mais c'était inutile, il sentit que c'était tout à fait inutile. Un vide absolu l'environnait et il lui était parfaitement indifférent que la terre à l'instant s'entr'ouvrît pour l'engloutir. Parfaitement indifférent. « Chéri, comme c'est bon que tu m'aimes! » Quelqu'un avait parlé. Ce qui était terrible c'était ce vide, ce silence. Donc rien ne pourrait le secourir. « Buvez Coca-Cola ». « Lisez *Il Popolo.* » Mesdames et messieurs, je vais me tirer une balle dans la tête pour ne plus avoir à me lever, à quitter cette table pour continuer à errer à travers cet horrible désert mental, avec ce verre au bout des doigts, mais comment ce verre était-il là? et cette jeune, adorable jeune femme qui lui sourait?... Magda avait ce sourire, ces fossettes, ces seins, ces longues mains magiques... Cette salle étouffante était l'enfer où il marchait sur des choses gémissantes.

— Tu as assez bu, vieux.

Est-ce qu'on lui avait parlé? Quelqu'un lui avait réellement parlé? Les doigts de Magda remuaient sur les draps, lui fouillaient la tête. « Chéri, chéri, tu es mon bonheur! » Elle souriait en tendant la bouteille, mais c'était très loin, de l'autre côté d'un gouffre où voletaient des clartés mélancoliques, tandis qu'il était seul, abandonné. Où était Magda en ce moment? « Qu'est-ce qui ne va pas, vieux? » Quelque chose brûlait, il était au milieu d'un incendie. « M'en fous », dit-il et il vit le patron glisser sur le carrelage blanc-rouge, voleter lentement, avec l'aspect d'un vautour qui retourne à son aire. Le corps de Magda, vous croyez, vous, à la résurrection de la chair? Buvez du vin d'Oghestra, mais il descendait dans un trou profond, horrifié, tout tremblant, où l'attendait Magda morte et tout effrayée, et qui espérait tout de lui, et l'attendait, nue et glacée, comme l'avait attendu longtemps sa mère et ce camarade tué à Derna et dont Magda avait l'exacte blessure à la poitrine, entre ses seins, le rouge signe du cœur arrêté... Il ne pouvait plus rester là alors qu'on l'attendait ailleurs, qu'il était seul à pouvoir sauver ceux qui l'attendaient et qu'il y avait à châtier le responsable de ce monde où des êtres qu'on

aime sont en un instant dévorés, engloutis, dissous, crime affreux et impuni, alors que le patron devait savoir, avec sa sale gueule d'indicateur et le type aussi qui venait d'entrer et prenait dans sa main un verre et qui buvait le sang des innocents! Il cracha devant lui. Ce n'était pas la faute du docteur, celui-là s'était bien conduit, s'était battu jusqu'au bout. Où rejoindre Magda à présent, où était le responsable et où menaient ces hauts escaliers qui tournaient, et qu'importait où ils menaient puisqu'il allait y monter, plonger dans le gouffre, puisqu'il n'y avait plus rien à boire... Il regarda machinalement la bouteille vide. Il fallait sortir, repartir, chercher, chercher sans trêve, chercher sans répit, fouiller sans cesse, partout, jusqu'au jour du réveil, de la Grande Réunion, jusqu'au jour où il crierait « mon amour, te voilà, c'est fini, mon amour chéri, ma jolie Magda, je t'aime, mon amour chéri, ma jolie petite chérie, je t'aime », jusqu'au jour où tout serait fini parce que cela finirait, cela ne pourrait pas durer ou ce serait une injustice sans nom, monstrueuse, impensable, mais s'il sortait, s'il se mettait à chercher tout serait bien, on ne le ferait plus souffrir ainsi, l'essentiel était de sortir, « je viens, chérie, tu as froid, je viens et tout sera fini, et nous serons ensemble, toi et moi, ma jolie petite Magda, mon cœur... »

Le patron prit le billet et Sandro, avec stupéfaction, vit qu'il y avait sur la feuille des gouttes d'eau mais il ne savait pas qu'il pleurait et il attendit sa monnaie, près du client à face de chien noir, qui le regardait en silence et il avait raison de ne pas parler, de ne rien dire, de se taire, de la boucler, parce que Sandro n'aimait pas ce genre de type et il l'aurait fusillé! Il ramassa les pièces sur le comptoir, s'essuya le visage du revers de la manche et sortit. L'air vif l'entoura, lui entra jusqu'au fond des poumons à les brûler. Ce type-là il aurait pu le fusiller si seulement il avait ouvert la bouche. Sa colère s'apaisa lentement tandis qu'il marchait vers Salina. Il savait que des gens le suivaient, des milliers de fantômes le suivaient, à pas feutrés, et il avançait vers Salina, derrière les collines sous un ciel bas. Des camions le croisèrent en mugissant. Une lumière blafarde flottait sur tout le paysage. Il vit la plage, déserte, les rouleaux des vagues qui s'écrasaient en tonnant et, comme fasciné, il quitta la route, descendit vers la mer.

***

Valerio ne s'était pas trompé, c'était bien Gorzone qu'il avait vu attablé au « Palermo ». La veille même, Gorzone avait su, très vite et la mort de Magda et la disparition de Sandro. Un peu alarmé, il transporta toute sa famille, dès l'aube, à la ferme et s'en fut ensuite à Cagliari rejoindre Silvana, une jeune femme, veuve d'un officier d'aviation disparu en 1942 au large de Malte. Comme sa pension ne lui permettait pas de vivre décemment, elle avait accepté Gorzone pour amant moyennant ce qu'elle appelait une « mensualité de complément ». Elle était belle, grande, et à trente-cinq ans possédait un corps parfait qu'elle entre-

tenait d'ailleurs par des massages et des soins compliqués et coûteux. Elle passait une grande partie de son temps à fumer et boire du café tout en lisant d'innombrables romans français, allongée sur un étroit canapé, avec une couverture jetée sur les jambes. Son petit appartement sur le largo Carlo-Felice ne manquait pas d'agrément. Il était très ensoleillé et la fenêtre du salon donnait sur la mer. Gorzone aimait à venir là trois ou quatre fois dans la semaine ; il apportait à Silvana de menus cadeaux et ils passaient l'après-midi à faire l'amour, à parler de musique et de peinture et à se disputer. Car Silvana était nerveuse et Gorzone très jaloux.

Ce jour-là, Gorzone arriva chez Silvana vers dix heures. Ils déjeunèrent ensemble, écoutèrent ensuite dans le salon des disques que Gorzone avait apportés. A trois heures dix Gorzone décida lui-même de son sort lorsque l'idée lui vint de téléphoner à son courtier Aldo Felipe chargé de la vente de l'Hôtel Palermo. A l'autre bout du fil Aldo Felipe se mit à pousser des cris de perroquet : depuis midi il cherchait vainement à le « contacter ». Il l'avait appelé chez lui, à la ferme, au bar du Palermo sans résultat.

— De quoi s'agit-il ? grogna Gorzone en faisant nerveusement tourner dans sa main gauche sa coupe de liqueur.

— Un client. Un Anglais multimillionnaire qui s'intéresse à l'affaire.

— Un Anglais ?

— Grosse fortune en Australie. Il a un yacht. Je l'ai vu. Un vrai paquebot. Il est amarré près de la douane.

— Qu'est-ce qu'il vient fiche ici ?

— C'est un passionné de pêche. Un cinglé, quoi. Il veut s'installer dans les parages et acheter une maison confortable. Les vingt-deux pièces de l'hôtel ne lui font pas peur. Il a beaucoup de copains dans son genre qui viennent lui rendre visite. Il veut voir l'immeuble.

— C'est intéressant, dit maussadement Gorzone. Donnez-lui rendez-vous, voyons, pour demain après-midi.

— Pas d'histoires ! Il a d'autres offres, hein ? On lui propose une villa de dix pièces à Boggeru et ça le tente aussi. Peut-être même davantage.

— C'est embêtant, répliqua Gorzone.

— Qu'est-ce qui est embêtant ? Vous avez votre voiture ? Oui ? Nous prenons le bonhomme au passage et avant la nuit nous serons de retour.

— J'aurais préféré demain.

— Mais pourquoi, bon sang ?

Gorzone hésita un instant puis :

— Ecoutez, je serai libre à cinq heures. Voyez si ça lui convient. S'il est d'accord, inutile de me rappeler, je passerai chez vous...

— Entendu, Monsieur Gorzone...

Gorzone, après avoir raccroché l'appareil, resta songeur, pendant quelques minutes. Il devinait que Silvana l'observait et cela l'agaçait. Bien entendu, le docteur avait exagéré la menace. Mais ce voyou de Sandro pouvait bel et bien le prendre à partie, le provoquer... « Me

colleter avec ce galeux! » pensa-t-il avec dégoût. Il but une gorgée de liqueur. Derrière lui Silvana venait de remettre en marche le tourne-disque. Monodies italiennes du XVIe siècle. Voix du ténor Vittorio Liguri... Il se retourna, écœuré à l'idée que c'était aujourd'hui, juste aujourd'hui que cet Anglais s'était intéressé au « Palermo ». « L'enterrement doit avoir lieu en ce moment même. Peut-être qu'en entrant à Salina vers six heures tout ira bien. Il fera nuit. Nous passerons par derrière l'hôtel... » Il ne pouvait le nier ; Sandro lui faisait peur. Il se pencha, prit la tête de Silvana entre ses mains, l'embrassa longuement sur la bouche.

— Tu es belle, dit-il. J'en connais qui paieraient encore plus cher que moi pour t'avoir...

Silvana répliqua quelque chose, d'une voix acerbe mais il ne l'écouta même pas. Il s'était rapproché de la table à liqueurs et se servait un petit verre de chartreuse. L'Anglais pouvait se décider rapidement. La pensée que cette affaire avait des chances d'être conclue très vite et qu'elle lui rapporterait alors un bénéfice considérable lui mit une chaleur douce et agréable jusque dans les os. L'envie de taquiner Silvana le reprit mais il s'aperçut qu'elle le regardait avec une expression de haine et, un instant, il demeura stupéfait, son verre à la main. « Que les gens sont idiots! se dit-il. Susceptibles comme des cobras! »

— Pourquoi me fusilles-tu comme ça avec des jolis yeux transformés en pistolets? demanda-t-il en souriant.

Elle haussa les épaules.

— Chartreuse aussi? ajouta-t-il, d'un ton désinvolte.

— Non, dit-elle sèchement.

Il soupira. « Si j'habitais près d'une grande ville comme Naples ou Milan, pensa-t-il, je pourrais m'offrir des femmes à la pelle. Et les envoyer se faire fiche quand ça finirait de me plaire. »

Il lui tapota le dos comme on flatte une pouliche. L'alcool le rendait optimiste. Mais dans un coin de son esprit se logea furtivement l'idée que très vite il devrait se débarrasser de Sandro d'une manière ou d'une autre parce que, tout de même, dans la vie, il s'agit en premier lieu d'écarter toutes les causes d'embêtements. Il avait apprécié la petite crise de colère de Silvana. Il n'aimait pas la tendresse chez les femmes. Il aimait surtout leur soumission. Il alluma une cigarette. « Une fille comme Magda si elle avait voulu, au lieu d'épouser ce traîne-savate de Sandro, je l'aurais installée à Cagliari, elle aurait eu une autre vie, elle aurait vécu en sécurité, heureuse, les femmes sont stupides, des cervelles d'oiseaux, n'empêche que ça fait quelque chose de savoir qu'elle est morte... »

A cinq heures, l'Anglais fut exact au rendez-vous. Il était de petite taille, simplement vêtu, et coiffé d'une casquette à visière de cuir. Sur son visage maigre et tanné, les yeux très clairs gênaient par leur éclat et leur

fixité. Gorzone remarqua qu'ils ne cillaient jamais. L'Anglais s'appelait Coolidge, il parlait assez bien l'italien. Il grimpa agilement dans la De Soto de Gorzone tandis que le courtier s'installait sur le siège arrière. La nuit tombait déjà lorsqu'ils prirent la route de Salina. Il pleuvait. Des clartés blêmes s'étiraient sous les nuages à l'horizon ouest. Les phares éclairèrent sur la chaussée un troupeau de moutons. Gorzone ralentit, fit hurler son claxon longuement. L'Anglais, tassé sur lui-même restait silencieux, comme ensommeillé, les bras croisés sur le ventre, dans une attitude frileuse. Le troupeau dépassé, Gorzone reprit de la vitesse. Il se sentait confiant, sûr de sa puissance. La De Soto était souple et agréable à conduire. Le moteur « tournait rond ». « Si je réussis cette affaire je me paie quinze jours à Naples... »

***

A la même heure, Sandro remontait de la plage vers Salina. Sur cette plage, l'été, il venait se baigner avec Magda. Il pleuvait à présent... Dans l'obscurité, les vagues sautaient et s'écrasaient en bouillonnant. L'univers entier se décomposait. Il était au milieu d'un immense troupeau de bœufs qui le poussaient à coups de tête mais il savait que les vrais ennemis étaient ailleurs. Il fallait s'arracher à ce piège, chercher encore, surmonter cette fatigue qui nouait ses muscles. Il grelottait. Une vague vint s'écrouler à ses pieds, lui fouetta les jambes, lui fit monter jusqu'au cœur des lances de glace. A gauche, sur la route, une auto bondit, creva la nuit avec le faisceau éblouissant de ses phares, puis se perdit dans les ténèbres. Mais comment Sandro aurait-il deviné que c'était la voiture du docteur? Du côté de la mer des tambours battaient sans arrêt. L'important était de sortir enfin de ce sable qui collait à ses pieds, entravait sa marche. Il savait qu'on l'attendait quelque part et qu'il était déjà en retard. « J'aurais dû rejoindre la route ». Il avançait difficilement et il fut soudain pris de panique à l'idée de tomber, épuisé, si près du but, si près! Des voix criaient follement au-dessus de lui, dans l'espace. Mais il y avait une voix qu'il voulait entendre, qu'il souhaitait entendre, avec une sauvage volonté, une voix qui s'était tue et qui pourtant retentissait encore dans une région brûlée de son âme.

Alors il comprit qu'il avait atteint la route. C'était la Route et il était délivré. Ainsi ce n'était qu'une affaire de courage, d'énergie, de ténacité. Il avait failli sombrer, mais il était vivant, toujours vivant, et fort et il la sauverait. « Magda! » gémit-il, et le vent emporta le mot, lui frotta les lèvres comme une râpe. Que s'était-il passé? Que s'était-il passé? S'il retournait chez lui, est-ce que tout ne serait pas comme avant? Il dut s'arrêter, s'appuyer au parapet. Des crocs d'acier lui déchiraient les poumons. Il reprit sa marche en titubant. Il n'avait pas mérité cette ruine, cette défaite. Il ne l'avait pas méritée. Il n'avait rien fait. Il se battrait.

***

Accoudé à son comptoir, Raimundo Fonseca, le gérant du « Palermo » lisait la page de l'*Europeo* consacrée aux événements d'Egypte. Il était satisfait d'apprendre que les Anglais étaient en difficulté là-bas. Il trouvait cela juste. Il détestait les Anglais. Les Anglais en général. Parce que celui à qui Gorzone avait fait visiter l'hôtel paraissait plutôt sympathique. La salle du café était presque vide. La tempête avait retenu les gens chez eux. Cependant, sur l'ordre de Gorzone il avait fallu allumer toutes les lampes comme pour un samedi ou un dimanche soir. Après la visite, Gorzone et son Anglais s'étaient installés avec Aldo Felipe à une table près du poêle. Aldo Felipe buvait du jus d'ananas, les autres du vermouth. A une autre table des marins du chalutier « Santa-Rosa » jouaient aux cartes. Deux jeunes gens commençaient une partie de billard, sous l'œil morne du garçon. La pluie s'écrasait sur les vitres par paquets, furieusement. Gorzone et l'Anglais discutaient à voix basse et Felipe de temps en temps intervenait avec son habituelle volubilité. Le gérant se dit qu'avec ce mauvais temps le courrier aérien n'arriverait peut-être pas. Il attendait les journaux de Naples. Il était impatient de connaître le résultat du tirage au sort pour le tournoi de football qui devait avoir lieu à Pâques en Sicile. Il bâilla, lissa d'une main paresseuse ses longs cheveux et se tourna vers la porte. Un homme venait d'entrer. Il était mouillé de la tête au pied, avec du sable collé à son pantalon et à ses espadrilles. Une lueur un peu inquiétante brillait dans ses yeux profonds, aux paupières rouges et fripées. Une barbe courte et sale couvrait ses joues par plaques. « Qu'est-ce que c'est que ce citoyen? pensa le gérant. Juste le soir où le propriétaire a un client de marque à qui il risque de refiler sa baraque pour un bon prix! » Il allait faire signe au garçon de jeter dehors ce clochard qui avait l'air saoul et semblait à peine tenir sur ses jambes. « Il est capable de se mettre à vomir partout ou de faire l'idiot! »... Brusquement, il reconnut Sandro et resta sidéré. Mais personne dans la salle n'avait encore prêté d'attention au nouvel arrivant. Gorzone tournait légèrement le dos à l'entrée, les marins étaient absorbés par leur jeu. Le regard de Sandro, dur et soupçonneux fit le tour de l'assistance mais sans s'attarder particulièrement sur un visage. Il glissa sur celui de Gorzone comme sur tous les autres. Son immobilité intriga Aldo Felipe le premier et peu après la salle entière examinait Sandro avec curiosité. Le gérant, dans le silence général, se décida à intervenir et contourna le comptoir. Au mouvement qu'il fit, Sandro se redressa, menaçant, les narines gonflées, mâchoires crispées. Le gérant hésita. D'un geste vif, Sandro se tourna vers les marins du « Santa-Rosa » comme si véritablement il craignait d'être assailli par derrière.

— Fais donc pas le méchant, dit le gérant, avec le ton apaisant qu'il prenait d'habitude pour calmer un client un peu excité. Mais dans le même instant, Gorzone qui jusque-là était resté agrippé à sa table, pétrifié,

tout pâle, se leva d'un bond, comme pour fuir, en poussant une sorte de gémissement. Le regard de Sandro sauta du gérant à Gorzone. D'une manière absolument incompréhensible, un revolver jaillit dans le poing de Sandro. La foudre creva la salle qui parut vaciller, mais c'était Gorzone qui s'affaissait lentement, soutenu par l'Anglais. Déjà Aldo Felipe poussait des cris hystériques en se serrant les tempes entre les mains. Dans le désordre qui suivit personne ne songea à maîtriser le meurtrier.

***

— Nous nous rencontrons, souvent, docteur, dans de bien tristes circonstances! dit Fasaro à mi-voix, en accueillant Valerio sur le seuil du Palermo.

Valerio serra la main de l'inspecteur sans lui répondre. Deux carabiniers, abrités sous l'auvent du café, gardaient l'entrée mais il n'y avait pas de curieux, l'affaire ne s'était pas encore ébruitée et de toutes façons il pleuvait fort et la rue était transformée en torrent. Le policier qui était allé chercher Valerio salua et tourna les talons.

— Je vais vous conduire, docteur, dit Fasaro du même ton aimable.

— Oui, dit Valerio faiblement. Il ne parvenait pas à dissimuler son émotion. A peine revenu de Rieti où il avait questionné en vain tous les gens de la ferme, l'envoyé de Fasaro lui avait appris le meurtre de Gorzone. Il se trouvait encore dans le garage, la porte ouverte, et l'homme n'avait pas eu besoin de lui donner le nom de l'assassin. Valerio avait simplement murmuré : « Allons ». Dans la grande salle du « Palermo » plusieurs personnes étaient réunies, que des inspecteurs interrogeaient. Au passage, il reconnut le policier à tête de requin qui avait emmené le vieux Fuosco. Il y avait aussi Aldo Felipe, le courtier de Cagliari. Il pleurait à chaudes larmes, debout, l'épaule appuyée à un pilier. De gros robinets, quelque part, laissaient couler des jets d'eau noire et grondante et l'air parut plus épais, lourd, il pesait sur le front, la poitrine et pressait les tympans de façon douloureuse. Valerio à travers une sorte de brume vit le visage triste de Fasaro. « Est-ce possible? Sandro? Est-ce possible? »

Il suivit un couloir. Quelqu'un dit :

— J'ai eu madame Gorzone au bout du fil. Elle sera ici dans vingt minutes.

Dans la demi-obscurité Valerio ne pouvait deviner qui parlait et les mots semblaient voler au-dessus de sa tête, rapides et inquiétants. Il atteignit la partie de l'hôtel qui avait été bombardée. Il se trouva soudain devant une porte ouverte. Dans la clarté jaune d'une bougie (l'électricité n'avait pas encore été rétablie dans l'aile reconstruite), il vit Gorzone allongé sur un lit étroit. La bougie était posée sur un tabouret et projetait sur le mur le profil du blessé, le front bombé, le nez droit, le menton épais. La femme du gérant se tenait près du chevet et se frot-

tait les yeux de temps à autre avec le mouchoir roulé en boule dans sa main. Valerio traversa la pièce si vite qu'il ne put prendre conscience du décor qui l'entourait ni des gens qui se trouvaient derrière lui. Il devinait simplement des présences qui le gênaient vaguement, tandis qu'il se penchait sur Gorzone. Sur l'oreiller de toile rouge, la tête se détachait, cireuse, luisante de sueur. Gorzone regarda le docteur avec une lassitude infinie. Valerio lui prit le pouls.

— Quel malheur! gémit la femme, quel malheur! et elle se balança légèrement d'avant en arrière comme si elle berçait une très vieille douleur.

En quelques gestes précis Valerio défit la chemise et le pantalon de Gorzone. Près du nombril, à droite, il vit la petite blessure aux lèvres bleuâtres. Elle ne saignait pas. Le ventre était très blanc, rond et gras, avec une ligne de poils qui descendaient vers le pubis. Des veines couraient sous la peau. Valerio sentit qu'on l'épiait. Il avait l'impression que des mains s'étaient posées sur son dos, chaudes, tremblantes. Combien de personnes se tenaient derrière lui? Fasaro aurait dû les faire sortir. Son regard remonta vers le visage de Gorzone et il vit ses yeux, des yeux déjà étrangers à ce corps, qui semblaient vivre d'une vie autonome, comme deux bêtes brunâtres, hérissées de fines pattes noires, très mobiles, qui s'agitaient sur ce masque en sueur, ce masque de terre d'où suintait ces gouttes fétides. « Perdu », se dit Valerio, et saisi de pitié, il passa légèrement sa main sur le front de Gorzone.

— Est-ce que?...

Les lèvres de Gorzone remuèrent, ses lèvres crayeuses qui battaient faiblement comme pour des mots qui n'avaient plus la force de remonter du fond de son être. Valerio se pencha...

— Est-ce que... je vais... mourir?...

La dernière syllabe fut à peine perceptible. Valerio dit à voix basse, la bouche près de l'oreille de Gorzone :

— Ayez confiance... Je reste près de vous... Je ne vous quitte pas...

Des bruits étouffés venaient de la salle du café. Valerio répéta :

— Ayez confiance.

Il se tourna vers Fasaro. Il vit l'inspecteur silencieux, grave, et, près de lui, d'autres hommes l'air étonné. Tous étaient bizarrement éclairés par la lumière tremblante de la bougie qui leur mettait des plaques jaunes sur le front, les joues, faisait scintiller leurs blousons mouillés.

Les yeux de Gorzone devenaient lisses et brillants comme deux morceaux de cristal.

Dans la rue le vent courait en mugissant. Le marchand de journaux se mit à pousser son long cri mélancolique. Il se rapprochait de la fenêtre. Sa voix perçait le roulement puissant des vagues contre la petite jetée.

Altro discurso de Viscinsky!
La pace o la guerra!

Mais Gorzone n'entendait plus cette clameur des vivants. Sa tête semblait peser davantage sur l'oreiller et sur son visage de pierre était fixée une expression d'intense stupéfaction.

« La Pace o la guerra! » criait avec une soudaine véhémence le vendeur, comme un ange noir porteur d'un terrible défi et qui parcourait la ville en tous sens, sans répit, jetant partout la haine, l'inquiétude et la peur. Sa voix se perdait déjà dans le dédale des rues. Comment les âmes ne se perdaient-elles pas dans ce vide épouvantable? Valerio se tourna ensuite les hommes, vers Fasaro et murmura :

— C'est fini...

Mais personne ne bougea. Tout le monde semblait mort aussi, et seules restaient vivantes cette femme qui pleurait et la flamme bleue et jaune de la bougie, la flamme qui projetait sur le mur l'ombre de Gorzone, son profil lourd et figé.

— C'est fini, dit encore Valerio et ses mots semblèrent ouvrir dans sa gorge un gros trou, un trou par où son sang se mettait à jaillir, chaud et épais. En pleurant, la femme s'approcha de Gorzone, se pencha, lui ferma les yeux d'un geste doux, délicat, presque maternel, puis fit sur le front un signe de croix et se mit à genoux pour prier.

— Brave fille, brave fille, pensa machinalement le docteur et il sortit.

Dans le couloir Fasaro qui l'avait suivi lui demanda à voix basse :

— Vous n'attendez pas madame Gorzone?

— Non, dit Valerio.

— Je comprends. Je vous verrai demain?

— Pour le rapport?

— Oui.

— Demain, entendu.

Ils se serrèrent la main. Valerio traversa la grande salle. Il marchait comme dans un rêve. « Attendre madame Gorzone? Il n'y pense pas. » Et il eut un court frisson. Des hommes le regardaient, Aldo Felipe avait l'air épouvanté.

— Please, questionna un curieux personnage coiffé d'une casquette de marin. Est-ce qu'il est défunt?... Mort, pardon?

— Il est mort, dit sèchement Valerio.

Les carabiniers le saluèrent. Un policier lui demanda s'il voulait être ramené chez lui en voiture.

— Non, dit Valerio, agacé.

— Il pleut dur, vous savez, docteur!

— Tant pis. Et merci.

Dès qu'il fut sur le trottoir la pluie l'enveloppa, lui cingla le visage. Le vent rabattait vers lui le fracas des lames contre la jetée, ce roulement bas et lugubre comme un tir d'artillerie. Valerio remonta la Regina Elena. Il était plein d'une rancune amère contre Sandro. « Peut-être est-ce de ma faute? J'aurais dû le désarmer, le surveiller de près. » Il était dévoré par une effroyable tristesse. Au loin, les lumières de Cagliari sur l'horizon,

étiraient une clarté blême, dans la nuit ravagée. Le vent chargeait furieusement à travers le ciel chaotique. Le décor des rues, en blanc et noir, était comme un négatif photographique, mais dans l'air crépitant de pluie passaient parfois des lueurs bleuâtres, confuses. Las et désespéré il se hâta vers la maison de Clara, vers Clara, ce refuge.

***

Clara dormait à ses côtés et il prit un vague plaisir à écouter sa respiration, régulière, légère, une respiration de tout jeune enfant. Des cloches se mirent à sonner. Le vent bourdonnait. Maria Torelli était déjà debout. Du fond de l'appartement lui arrivaient des bruits familiers. « Il est plus de six heures. » Mais Valerio ne parvenait pas à s'arracher à la douceur du lit et, comme d'habitude, il guettait le réveil de Clara. Sale nuit, pensa Valerio. Il avait mal dormi, hanté par le regard de Gorzone, par son mystérieux regard de mort. Il revoyait la scène du « Palermo », la petite pièce mal éclairée par la bougie, la femme du gérant à genoux, Fasaro et ces inconnus immobiles dans la pénombre, silencieux, attentifs, avec ces morceaux de papier argenté qui semblaient luire entre leurs paupières.

Près de lui Clara soupira légèrement. A cette heure, Sandro était peut-être capturé. « Et s'il s'est défendu, s'il a tiré sur ses poursuivants ? » mais non, il savait que Sandro avait jeté son Luger près de la porte, le policier le lui avait dit. « Il s'est peut-être suicidé. » La clarté de la fenêtre jaunissait à présent, allumait un chaud reflet dans le miroir, en face du lit. « Il faut que j'aille chez Fasaro. » Mais d'avance il était découragé à l'idée de rencontrer l'inspecteur, de s'entretenir avec lui de cette affaire. « S'ils ont vraiment capturé Sandro je demanderai à le voir. » Un instant il essaya d'imaginer ce qu'avait pu être dans la nuit cette dramatique poursuite, par les landes sinistres, en pleine bourrasque. Les policiers avaient des chiens dressés pour cette chasse mais avec ce déluge il était sûr qu'on n'avait pas dû pouvoir utiliser ces bêtes. Clara soupira encore, elle se réveillait. Rien ne comptait plus pour lui. Il la prit dans ses bras. « Chéri », murmura-t-elle.

EMMANUEL ROBLÈS

(A suivre.)

GŒBBELS a-t-il fabriqué HITLER ?

par JACQUES DE RICAUMONT

PARMI tous les mystères du Troisième Reich, l'un des plus intéressants pour le psychologue, sinon pour l'historien, est celui des relations entre les deux principaux personnages du régime, qui en furent aussi les deux personnalités les plus extraordinaires : Hitler et Gœbbels. Convaincus que ces rapports étaient à peine moins diaboliques que ceux des deux héros du *Faust*, ses collègues avaient appelé le ministre de la Propagande le « Méphisto du N.S.D.A.P. » (parti national-socialiste). Gœbbels, que ce surnom avait diverti et sans doute flatté secrètement, se proclamait, de son côté, l'intercesseur du peuple allemand auprès de son Führer, lequel, selon la théologie qu'il avait conçue, n'était rien de moins que le médiateur entre le Reich et le Très-Haut.

Des divers témoignages qui éclairent son rôle d'une lumière souvent contradictoire, il n'en est pas de plus curieux que celui de son ancien aide de camp en second, Hans-Georg Kemnitzer. Ce dernier, qui pendant quinze ans tint presque quotidiennement son journal (et qui disposa, en outre, de celui de Gœbbels dont seuls des fragments, en partie apocryphes, ont été publiés en Allemagne et en France), a tiré de ces milliers de pages d'abord la matière d'une biographie parue sous le titre *Docteur Gœbbels* puis celle d'un ouvrage encore inédit et intitulé : *les Coulisses de la Wilhelmstrasse*. Mais avant d'exposer la thèse qu'il a esquissée dans le premier volume et développée dans le second, il importe d'établir quel crédit on peut — et même on doit — lui accorder.

C'est une personnalité peu commune que la sienne. Né en Saxe, près de la frontière tchèque, dans une région très pauvre et en majorité communiste où eut lieu en 1922, avec Max Höltz, la première expérience de dictature rouge, il appartenait à l'une des quatre ou cinq familles patriciennes du pays. Très jeune, il fut attiré par la politique : honteux d'être un fils de riches quand il voyait les ouvriers si misérables, il rêvait d'un socialisme qui ne fût pas, comme celui de la Social-Démocratie, inter-

national. Le nouveau parti fondé par Hitler lui parut combler ses vœux ; aussi, malgré l'opposition de ses parents, y adhéra-t-il dès 1924, en falsifiant la date de sa naissance, car il n'avait que dix-sept ans — un an de moins que l'âge requis. L'année suivante, désemparé par ses conflits incessants avec sa famille, il écrivit à Gœbbels pour lui demander conseil. Celui-ci lui répondit qu'il viendrait parler quelques mois plus tard à Plauen et qu'il s'y entretiendrait volontiers avec lui. Le jeune garçon fut fasciné par cet homme infirme, chétif et mal vêtu, qui de son côté reconnut aussitôt en lui l'une de ces natures généreuses et fanatiques si nécessaires à un parti naissant. Cette première rencontre fut suivie de plusieurs autres, à Iéna puis à Leipzig où Kemnitzer achevait ses études de droit. Entre temps ils continuaient de correspondre. Gœbbels, devenu Gauleiter de Berlin, le pressait de l'y rejoindre. Mais Kemnitzer répugnait à devenir un fonctionnaire et, selon son expression, à « se laisser payer pour ses idées ». Ce n'est qu'en mai 1933 qu'il se décida enfin de répondre à l'appel du nouveau ministre de la Propagande ; mais pour pouvoir garder son indépendance (et sa fortune personnelle lui permettant de vivre), il refusa tout traitement. Ses fonctions consistaient à accompagner son chef dans les cérémonies ou les réceptions officielles et à s'occuper avec madame Gœbbels de ses affaires privées. En fin de matinée, il lui présentait un résumé des quelque trois mille lettres que celui-ci recevait chaque jour et que les services de dépouillement avaient sommairement classées en deux catégories « pour » et « contre ». Bientôt il lui proposa d'y ajouter un rapport bimensuel sur les scandales survenus dans les multiples domaines de son ressort et sur les erreurs ou les injustices commises par ses services. Gœbbels le félicita d'abord de son idée puis, au bout de quelques mois, se lassa d'entendre des vérités que ses collaborateurs avaient toujours eu soin de lui taire. Kemnitzer se rendit compte qu'il ne supportait pas la critique : ce fut sa première déception.

D'autres n'allaient pas tarder à suivre, celle, en particulier, de voir l'ennemi des princes prendre le prince Friedrich-Christian de Schaumburg-Lippe comme aide de camp et le socialiste à la devise puritaine (« rester ce que nous étions ») acheter un château de 18 millions de marks.

A la fin de 1935, il passa à la section culturelle du Ministère, section dont l'activité déclinait déjà, faute de crédits. En 1938, il fut chargé, à la direction des S.A. à Munich, du contrôle de la « production littéraire » des deux millions d'hommes que la S.A. comptait à cette époque. Ayant eu le courage de déclarer en public le 1er septembre 1939 : « *Cette guerre est un non-sens et l'Allemagne la perdra* », il fut immédiatement destitué. Il se retira alors chez lui et commença la rédaction de ses souvenirs. En août 1940, il reçut un télégramme de Gœbbels le priant de venir le voir à Berlin. Au cours de l'entrevue qu'il eut avec son ancien patron, il lui exposa ses désillusions et ses griefs. Gœbbels les écouta sans mot dire, puis lui proposa de collaborer de nouveau avec lui. Le patriotisme de

Kemnitzer l'emporta sur ses ressentiments personnels. Il accepta un poste, non pas au Ministère même, mais à l'agence D.N.B. (*Deutsches Nachrichtenbüro*), à la direction du département étranger. Bien qu'il se sût particulièrement surveillé par la Gestapo, il garda jusqu'à la fin cette liberté de parole où il se plaisait à voir, non sans quelque témérité, le privilège des vieux Nazis.

Arrêté par les Américains après la capitulation, il passa dix-sept mois dans le camp de Kornwestheim, près de Stuttgart. Libéré à la fin d'octobre 1946, il fut « dénazifié » à Berlin en août 1949.

***

Peu d'historiographes sont en mesure d'apporter sur l'époque un témoignage aussi pertinent que cet homme intimement mêlé au régime pendant douze ans qui, après l'avoir servi avec tant d'ardeur, l'a observé avec tant de lucidité et le juge maintenant avec tant de franchise.

Aussi quelque incroyable qu'au premier abord elle paraisse, sa thèse, qu'il résume dans cette formule : *Hitler a été le produit de l'imagination de Gœbbels*, si elle ne saurait être admise sans quelques réserves, mérite d'être retenue.

Selon lui, le lien qui unissait Gœbbels à Hitler était essentiellement l'amour du créateur pour sa création. Car c'est Gœbbels qui, après s'être convaincu que Hitler seul était capable de l'incarner, a *inventé* le mythe du Führer invincible, infaillible et providentiel ; c'est lui qui, par un phénomène de suggestion proche de l'hallucination collective, a imposé ce mythe à la foule, c'est lui enfin qui, au prix d'un combat incessant, a réussi à persuader de sa mission divine le titulaire même du rôle.

***

Il est assez remarquable que le collaborateur le plus dévoué de Hitler, le seul qui ait choisi (et à qui celui-ci ait accordé) de partager son suicide, n'a pas été l'un de ses plus anciens compagnons, de ceux qu'on appelait « les hommes de la première heure ». Il n'a été inscrit au parti que sous le numéro 8762, en 1925. C'est dans un autre camp qu'il a commencé sa carrière.

Secrétaire particulier d'un représentant au Reichstag du *Deutschvölkische Freiheitspartei* (parti populaire allemand de la liberté), et orateur de ce petit parti d'extrême-droite, il a eu souvent l'occasion dans ses nombreux discours de s'attaquer, avec la fougue et même la hargne qui lui sont naturelles, à ces Nazis dont l'idéologie est alors opposée à la sienne. Mais un soir de février 1925 — le mois précisement où Hitler, qui vient d'être relâché, reprend la direction du Mouvement, interdit après le putsch manqué de Munich, deux ans plus tôt — il compte parmi ses auditeurs un des chefs les plus influents de ce parti, Gregor Strasser.

Celui-ci, après l'avoir entendu, ne doute plus du profit qu'il y aurait à rallier ce dialecticien démagogue. Il lui offre un poste à ses côtés et le double de ses appointements. Gœbbels, sans être apparemment gêné par un revirement aussi total, accepte : il reçoit 200 marks par mois et devient rédacteur en chef de la revue bimensuelle *Lettres national-socialistes*, publiée par les frères Strasser à Elberfeld et dont le premier numéro paraît le 1er octobre.

Égocentriste et vaniteux, il n'est que trop enclin à se persuader de son importance : ces avances le confirment dans la conviction qu'il possède une valeur politique négociable. Dès lors son ambition est de contraindre le « premier président » du parti à la reconnaître à son tour. Au lieu d'aller, comme les autres, lui proposer ses services, il continue, par une ruse caractéristique de sa stratégie, à se conduire en adversaire de celui qu'il veut conquérir afin de l'amener à lui offrir lui-même cette alliance dont il rêve.

La conjoncture sert au mieux ses desseins. A l'automne de cette année, le K.P.D. (parti communiste) et le S.P.D. (parti socialiste) organisent une grande consultation populaire sur un problème de politique intérieure qui n'a reçu jusqu'alors qu'une solution provisoire : l'expropriation des princes dépossédés par la Révolution de novembre 1918. Cette initiative inopportune oblige les autres mouvements à définir eux aussi leur position. Si divisé sur ce point (comme sur beaucoup d'autres) et, de ce fait, si embarrassé qu'il soit, le parti nazi ne peut s'y dérober. L'affaire passionne les esprits ; presque tous, d'ailleurs, à l'exception d'un petit nombre de conservateurs, sont hostiles à une restitution, même partielle, des biens confisqués. Seul Hitler, poussé à la fois par la haine du marxisme qui a dépouillé les princes et par l'espoir de se concilier les nationalistes que la partie socialiste de son programme a jusqu'à présent rebutés, s'y déclare favorable. Il devient de ce fait suspect à Gœbbels qui, après avoir longtemps balancé entre l'extrême-droite et l'extrême-gauche et avoir approfondi la doctrine de Marx et de Engels, a choisi de paraître le plus intransigeant des socialistes.

***

En novembre a lieu à Hanovre le Congrès des « sociaux-populaires » du Nord (nom qu'ont pris les compagnons de Strasser, après l'interdiction du N.S.D.A.P.) qui rassemble vingt-quatre gauleiters et de nombreuses autres personnalités du parti. C'est la première réunion de cette envergure à laquelle Gœbbels participe officiellement. La question des biens des maisons princières est discutée à la séance de clôture du 22. Sauf Ley, le futur ministre de la Main-d'Œuvre, à qui d'ailleurs nul n'accorde d'intérêt, tous les participants votent pour l'expropriation. Gottfried Feder se lève alors pour protester au nom de Hitler dont, avec son calme et sa froideur habituels, il tente d'imposer les vues. Mais la patience

échappe au bouillant Gœbbels ; il interrompt brutalement l'orateur, grimpe sur sa chaise et se lance dans une fougueuse riposte qu'il conclut par ces mots, jetés d'une voix retentissante : « *Je propose d'expulser du parti national-socialiste, en raison de ses sympathies pour les maisons princières, le petit-bourgeois Adolf Hitler.* »

Que cette apostrophe n'ait valu à son auteur ni l'exclusion ni même une sanction moins grave ; que Hitler, bien qu'ulcéré d'un tel affront, l'ait souffert sans réagir prouvent combien sa position à la direction du parti était, à cette époque, encore mal assurée. Pendant son emprisonnement, en effet, ses camarades bavarois qui avaient pris part au Putsch n'avaient pas réussi à empêcher la scission du parti en deux groupes de tendances divergentes, sinon opposées : celui de l'Allemagne du Nord, dirigé par Gregor et Otto Strasser, et celui de l'Allemagne du Sud, représenté entre autres par Hermann Esser, Julius Streicher et le docteur Arthur Dinter. Hitler, qui n'en était que le membre numéro 7, se bornait alors à manœuvrer avec prudence entre ces deux fractions qu'il n'était capable ni de réunir ni de dominer. Ses prétentions d'ailleurs, étaient encore limitées : comme il l'avait affirmé en avril 1924 à Munich devant le Tribunal du peuple, il se flattait de n'être, selon sa propre expression, qu'un « Tambourineur » — c'est-à-dire qu'à l'exemple de beaucoup d'autres orateurs de ce temps-là, il ne visait qu'à réveiller par ses discours la conscience nationale du peuple allemand.

***

Gœbbels, cependant, est satisfait du résultat de son intervention : il a attiré sur lui la colère, c'est-à-dire l'attention, de Hitler. Comme il s'est dressé contre lui pour des raisons moins doctrinales que stratégiques, il ne lui est pas difficile, par une volte-face qui n'est inconséquente qu'en apparence, de s'acquérir maintenant sa gratitude. Le 25 février 1926, trois mois après le Congrès de Hanovre, il prononce à Kœnigsberg, en Prusse Orientale, son premier grand discours, sur le thème : *Lénine ou Hitler ?* et non *Communisme ou national-socialisme ?* car il veut imiter les marxistes, lesquels, dit-il, « ne traitent jamais du système adverse mais parlent de l'homme qui l'incarne afin que le peuple prenne à travers lui conscience du système » — procédé qu'il estime « le mieux adapté à la psychologie des masses ».

Ce discours, travaillé avec des soins particuliers, obtient un succès considérable. Gœbbels en attend avec assurance les effets sur Hitler que son parallèle n'a pu que flatter. A la fin de mars, il note dans son journal : « *Ce matin, lettre de Hitler. Je dois parler à Munich le 8 avril.* » Hitler l'invite à y répéter son discours de Kœnigsberg. La seconde partie de son plan est à la veille de s'accomplir. Il va approcher celui dont il s'est jusque-là montré l'adversaire pour pouvoir se présenter à lui en égal.

Pendant deux heures et demie, il parle dans cette même brasserie de la Burgerbraü où Hitler, le 8 novembre 1923, avait proclamé la déchéance

du président Ebert et d'où il était parti le lendemain à la conquête de la ville et du pouvoir. « *Je me donne tout entier*, écrit-il dans son journal. *On trépigne, on hurle. A la fin, Hitler me serre dans ses bras.* » Après la réunion, celui-ci le ramène dans son appartement de la Prinzregentenstrasse où ils restent en tête à tête jusqu'à l'aube.

Nul, parmi leurs intimes, ne connaîtra jamais les détails de ce que Kemnitzer appelle « le pacte nocturne », peu en soupçonneront l'existence et le journal de Gœbbels ne le mentionnera même pas. Pourtant cette rencontre, d'où allait naître une collaboration de dix-neuf ans, interrompue seulement par la mort, sera décisive pour le national-socialisme. Car s'il y a quelque apparence qu'il n'eût pas existé sans Hitler, il y en a davantage encore que, sans Gœbbels, Hitler n'eût pas été celui qu'il fut. Le Führer, que les foules obsédées par sa propagande ne verront qu'à travers lui, est sa création continue. A partir de ce jour, en effet, il va employer toutes les ressources de son imagination et de sa dialectique à métamorphoser un agitateur de brasseries et un chef de parti politique, comme il en pullulait à l'époque, en un Sauveur du peuple et en un Envoyé de Dieu. Chacun de ses discours, chacun de ses articles apportera à la légende un trait qui la précise ou la complète. Il va lancer la marque « Hitler » à peu près comme les agents de publicité américains lancent un nouveau produit. Tel est le résultat de l'entente qui fut scellée cette nuit-là.

Chacun des deux partenaires y avait un intérêt égal. L'un brûlait de prouver à son pays et au monde, qu'avait divertis son malheureux « Putsch de la bière », qu'il n'était pas le raté que prétendaient ses ennemis, mais il se savait incapable de mener seul le National-socialisme à la victoire et il accueillait avec joie tous ceux, à quelque tendance qu'ils appartinssent, qui lui apportaient leur concours. Or peu lui avaient démontré en moins de temps que Gœbbels qu'ils pouvaient le bien servir. Cet orateur-né, qui avait sur ses pairs le double avantage d'être un fils de la Rhénanie romaine et un élève des Jésuites, qui était en outre l'un des rares dans le parti à pouvoir se parer de ce titre de Docteur dont le prestige sur les Allemands est irrésistible, réunissait les deux qualités, l'une et l'autre essentiellement latines, les plus utiles au triomphe d'un mouvement : le don de comprendre les masses et celui de les persuader. Gœbbels, de son côté, s'attache à Hitler non seulement parce que celui-ci, à défaut d'intelligence, possède plus qu'aucun autre des dirigeants nazis le magnétisme indispensable au chef, parce que c'est lui — et non pas Anton Drechsler, son fondateur — qui a rendu populaire un petit groupement inconnu, parce que c'est lui qui déjà distribue les places, mais davantage encore parce qu'il a deviné de quelle extraordinaire utilité poura être cet homme si l'on réussit à susciter autour de son nom cette « croyance en un seul individu » qu'a annoncée Spengler dans son « Déclin de l'Occident ».

Il lui représente donc en premier lieu qu'il est indigne de lui de rester

l'un des cinq ou six chefs du Mouvement et lui garantit que, s'il reçoit la charge de diriger sa propagande, il saura en peu de temps le placer au-dessus de ses rivaux. Hitler, en échange, non seulement lui pardonne son opposition des derniers mois mais l'associe à sa fortune et lui promet tous les avantages matériels du pouvoir auxquels il le soupçonne d'être particulièrement sensible (il commencera, quelques mois plus tard, par le nommer Gauleiter de Berlin). Sans doute Gœbbels est-il, en effet, bien qu'à un degré moindre que Gœring par exemple, un vaniteux et un jouisseur. Son journal montre le fils du modeste contremaître plus impressionné qu'il ne voudrait le laisser voir par le faste ou, comme il dit, la « noblesse », de la réception que lui a préparée Hitler, ainsi que par les égards publics dont celui-ci l'a comblé. Mais — tous ses familiers sont d'accord sur ce point — il est surtout un artiste ; et ce qui le séduit dans le pacte qu'il conclut avec Hitler, c'est la perspective de jouer un rôle de démiurge en fabriquant lui-même le surhomme auquel il obligera les autres de croire.

A l'instant des adieux, au lendemain de cette nuit du 8 au 9 avril 1926 qui devait avoir des conséquences historiques, Hitler serre son hôte dans ses bras et lui déclare (parole que celui-ci, qui ne néglige pas sa propre publicité, communique aussitôt à la presse) : « Docteur Gœbbels, vous êtes de tous mes collaborateurs celui qui, comme homme, est le plus proche de moi ».

***

Gœbbels se met au travail sans tarder. Sa première tâche est de donner à Hitler, à l'intérieur même du parti, une autorité qu'un Mussolini possède depuis des années déjà. Dès l'automne, il publie, aux éditions Streiter à Zwickau, une brochure de quatre-vingts pages, intitulée *la Seconde Révolution* et composée de lettres ouvertes à divers hommes politiques. La plus importante, celle qui sert de préface au recueil et porte le titre *la Question du Chef*, c'est au « très honoré Monsieur Hitler » qu'il l'adresse, parce que, dit-il, « *je vois en vous l'homme qui nous dirige dans notre fanatique volonté d'être libres* ». Elle contient en quelques phrases tous les thèmes qu'il répétera sans se lasser pendant vingt ans et inaugure la terminologie mystique qui déjà lui paraît seule convenable : avec cette lettre commence l'entreprise de déification à laquelle, stimulé par l'exemple des Evangélistes qui deviennent à partir de cette année-là l'une de ses lectures familières, il a juré de consacrer tous ses dons. La brochure, d'autre part, est dédiée au *Führer* — terme qui apparaît pour la première fois avec cette acception dans la littérature national-socialiste. Cette expression, seul Gregor Strasser se refusera jusqu'au bout à l'employer, provoquant ainsi la colère et le dépit de son ancien collaborateur qui, dans les journées de novembre 1932, s'acharnera à obtenir son expulsion.

Dès lors les grandes affiches rouge foncé qui convoquent aux réunions du parti n'annoncent plus : « Le premier président, Monsieur Adolf

Hitler, prendra la parole », mais : « Le Führer parle! » En même temps Gœbbels remplace par « *Heil Hitler* » la formule de salut : « *Auf den Tag* » (« Vive le jour », sous-entendu « de la prise du pouvoir ») choisie par lui à l'époque où il n'avait pas encore inventé un Führer.

Pour réussir à persuader les masses que Hitler est l'envoyé du Destin, il multiplie les appels aux forces irrationnelles qui continuent de diriger, sans qu'ils en aient toujours conscience, la vie privée et même la vie politique des Allemands. Ainsi saisit-il chaque occasion de placer le mot « miracle » dans ses discours. Déjà, dans sa lettre-préface à Hitler, il avait écrit : « *Vous avez surgi comme un météore devant nos yeux stupéfaits et vous avez apporté à un monde de scepticisme et de désespoir le miracle de la clarté et de la foi. Vous êtes devenu un miracle tandis que (votre rôle) devenait un miracle politique.* » Tantôt il voit en Hitler « le miracle d'un être pour qui le Petit et l'Insignifiant en apparence deviennent un monde nouveau » et, reprenant plus tard cette idée, il proclame pour son anniversaire : « *Nous vivons le plus grand miracle qui ait jamais eu lieu dans l'histoire : un génie construit un monde nouveau* », tantôt il définit cette foi que Hitler (grâce à lui) a suscitée : « *Nous avons appris que la politique n'est plus l'art du possible. Ce que nous voulons est, d'après les lois de la mécanique, inaccessible et irréalisable. Nous le savons. Et cependant nous agissons selon cet autre principe, car nous croyons au miraculeux, à l'impossible et à l'inatteignable. Pour nous la politique est le miracle de l'impossible.* » Commentant, dans son allocution à la radio du 19 avril 1935, un discours récent du Führer, il ira jusqu'à prononcer ces phrases qu'un esprit réaliste a peine à concevoir : « *On avait le sentiment en l'écoutant que l'Allemagne s'était transformée en un seul grand temple divin, rassemblant toutes les classes, tous les métiers et toutes les confessions, et que son intercesseur s'approchait seul du trône du Tout-Puissant pour témoigner du travail et de la volonté du peuple et pour implorer Sa protection et Sa grâce. C'était un appel au Destin, comme jamais encore sous une forme aussi monumentale et lapidaire à la fois il n'en avait été entendu dans la langue allemande. C'était de la religion, au sens le plus profond et le plus secret du terme.* »

Sous l'action de cette propagande incessante, presque tous les Allemands finissent par se laisser convaincre de la mission, sinon même de l'essence surnaturelle du Führer. Le plus difficile à abuser est l'apprenti-demi-dieu qui n'accepte que par intermittences de croire à sa divinité. Un historien qui a appuyé la thèse de Kemnitzer, Ernst Lewalter, a qualifié Gœbbels, dans ses rapports avec Hitler, de « souffleur » — au double sens de celui qui gonfle un ballon et de celui qui rappelle son texte à un acteur. L'acteur parfois, pris de vertige devant la démesure d'un rôle qui le dépasse, se dérobe ou, si quelque obstacle contrarie ses desseins, il cède à un découragement auquel sa nature cyclothymique le prédispose, et c'est la tâche de Gœbbels de lui redonner confiance en soi. « *Ce que vous avez dit ce jour-là* — lui écrit-il, parlant de ses décla-

rations devant le Tribunal du peuple à Munich, — *est ce qui a été dit de plus important en Allemagne depuis Bismarck. Un Dieu vous a accordé d'exprimer ce que nous souffrons. Vous deveniez notre conscience réveillée, le symbole d'une mission à remplir.* » Et dans une autre lettre : « *Puisse arriver l'heure où la populace écumant de haine hurlera autour de vous : « Crucifiez-le ! » Et alors nous demeurerons d'airain et nous chanterons : Hosannah !* »

Voilà ce qu'il doit répéter sans relâche à Hitler pour que celui-ci se pénètre de la mission surhumaine à laquelle il est prédestiné. Mais il ne cesse de craindre que l'« élève », indocile ou maladroit, ne s'écarte subitement de son texte ou n'ôte son masque, risquant ainsi de ruiner tout le travail du plus prodigieux mythographe des temps modernes.

***

L'une des circonstances les plus caractéristiques où il doit vaincre les hésitations du futur dictateur est l'élection du président du Reich.

En cette année 1932, en effet, va se jouer le destin de Hitler et, par contre-coup, celui de l'Allemagne et du monde : l'Allemagne et le monde sauront si le chef du parti national-socialiste a pour ambition d'être un Cromwell — ou un Bismarck. Or, à la veille du jour où ses efforts vont recevoir leur prix, Gœbbels voit toute son œuvre menacée par une crise de modestie ou de timidité de Hitler. Le mandat du président Hindenburg s'achève et de nouvelles élections doivent avoir lieu, sur lesquelles le parti nazi, déjà très puissant, exercera une influence décisive. Hitler prend position contre le Generalfeldmarschall mais, impressionné par la majesté du poste qui est l'enjeu de la compétition, il ne peut se résoudre à poser sa candidature. A la vérité il est encore loin de se sentir le Führer inspiré de Dieu que Gœbbels prétend qu'il est. Il n'a guère changé depuis l'époque où ses « sympathies pour les maisons princières » le rendaient suspect à Gœbbels. Imbu des traditions dynastiques et respectueux des hiérarchies, il n'aspire qu'à devenir le chancelier d'un nouvel empereur. Aussi désigne-t-il comme candidat du parti national-socialiste Auguste-Wilhelm de Prusse, quatrième fils de Guillaume II (avec lequel, par l'intermédiaire des archives Nietzsche de Weimar, il entretient d'ailleurs une correspondance assez suivie).

Gœbbels est atterré. C'est lui pourtant qui en 1929, quatre ans après avoir milité contre les intérêts des princes, avait obtenu malgré l'opposition de la plupart et les réticences de Hitler lui-même, retenu par la crainte d'irriter les éléments extrémistes du Mouvement, l'admission de ce prince dans le parti. Car non seulement il était devenu sensible alors au prestige des grands noms mais il avait compris que, dans la lutte pour le pouvoir, le but importait plus que les moyens et que le ralliement d'un membre de la famille impériale était précieux s'il avait des chances de gagner au parti de nouvelles voix conservatrices.

Mais que maintenant le prince et non Hitler devienne candidat à la présidence du Reich, Gœbbels ne peut l'admettre. Ce serait en vain qu'il aurait poursuivi avec tant de persévérance cette double création encore inachevée que sont la légende et l'éducation de Hitler, en vain qu'après avoir transformé le dévoyé Horst Wessel, tué pour l'amour d'une prostituée, en un martyr du Mouvement, il aurait réussi (non sans mal) à imposer comme hymne nazi le *Horst-Wessel Lied* lequel affirme : « Aujourd'hui déjà des millions mettent leur espoir en Hitler », si celui-ci, au moment décisif, s'effaçait devant un prince qu'il estime lui être, par droit de naissance, supérieur. « *Il est donc toujours un petit-bourgeois !* » soupire Gœbbels avec mépris.

Cependant la partie n'est pas encore perdue. Toutes affaires cessantes, il prend l'avion pour Berchtesgaden et, pendant deux jours, au long d'interminables promenades avec le Führer dans la montagne, il discourt inlassablement. Il est trop habile pour l'attaquer de front. Comme il sait que l'idole de Hitler, le personnage historique que celui-ci vénère le plus avec Bismarck, est Cromwell (« Le peuple allemand », avait-il écrit sous une reproduction de son masque mortuaire, « a besoin aujourd'hui d'un Cromwell »), il lui rappelle que le dictateur anglais a défendu contre le Roi les intérêts de la Révolution puritaine et s'efforce de lui démontrer que le Mouvement se trouve dans le même cas. En conclusion, il cite le mot de Shakespeare : « *Tout ou rien était sa devise.* » Mais son éloquence demeure sans effet. Hitler lui réplique que précisément l'exemple de Cromwell prouve combien il est vital pour l'État de ne pas lier son existence à la fortune d'un individu. Il envisage, d'ailleurs, de se retirer de la vie publique à soixante ans et de se contenter alors du rôle de conseiller. Gœbbels est consterné par la médiocrité de ces ambitions mais, dissimulant son amertume et son anxiété, il revient à la charge et, après une longue discussion, finit par décider Hitler à poser sa candidature.

Cet épisode, parmi beaucoup d'autres, montre à la fois que l'ascension de Hitler a été, en partie, son œuvre et que cette œuvre, il a dû à maintes reprises empêcher Hitler lui-même de la détruire ou du moins de la compromettre. Mais ce point établi, une question subsiste, plus malaisée à éclaircir : celle des sentiments réels de Gœbbels envers son Führer. Il y a des chances pour qu'il reste dans la mémoire des hommes le modèle du serviteur fidèle à son maître — plus fidèle qu'aucun des autres compagnons de Hitler, y compris Himmler et Gœring qui furent à quelque moment tentés de le trahir. Mais, selon toute vraisemblance, ce n'est pas cette vieille fidélité germanique qu'il a manifestée jusqu'au bout, c'est une vertu beaucoup plus latine qu'allemande et, de ce fait, beaucoup plus difficile à pratiquer pour un Allemand : la fidélité à soi-même, qui s'appelle aussi la conséquence. Renier son Führer, c'était renier son œuvre. Or il n'est pas douteux qu'il n'ait tiré de cette œuvre une immense fierté, celle d'avoir réussi, lui l'infirme à l'enfance humiliée, un miracle

dont aucun des autres chefs nazis, qu'il traitait si volontiers de « crânes bavarois gonflés de bière » et de « demi-analphabètes », n'aurait été capable : concevoir et imposer le mythe du Führer tel que l'acceptaient non seulement des millions d'Allemands mais des millions d'êtres dans tous les pays du monde. C'est à ce miracle qu'il croit et non à l'individu Hitler. Dans ce couple étrange, c'est le fanatique qui doute et c'est l'incrédule qui insuffle la foi.

Cette foi, qu'il a donnée à tout un peuple, il ne la partage pas. Il ne l'avait pas même dans les débuts. Lui qui a toujours décrit en termes religieux l'impression que l'Homme du Destin produisait sur les profanes, note dans son journal, après leur première entrevue : « Je le trouve sympathique », comme s'il se fût agi d'un individu ordinaire. Car jamais, même lorsqu'il paraissait emporté par la passion, il n'a été dupe de ses propres paroles. Un mot assez cynique, rapporté par Kemnitzer, le prouve. Après son fameux discours sur la guerre totale au « Sportpalast », qui avait électrisé ses auditeurs, il s'exclama devant quelques intimes : « Quelle heure idiote! Si j'avais dit à ces gens de sauter du dernier étage du Colombushaus (l'un des immeubles les plus hauts de Berlin), ils l'auraient fait avec le même enthousiasme! »

Certaines confidences à son entourage ou à son journal témoignent de son scepticisme et de son irrévérence à l'égard du Führer. « *Je ne crois plus sans réserves en Hitler,* » écrit-il le 22 février 1926, six semaines avant de conclure avec lui le « pacte nocturne ». Et le 21 juillet 1944, au retour de la visite qu'il lui rendit après l'attentat, il se permit cette boutade sacrilège : « Il faut que Hitler sente une bombe sous son derrière pour retrouver la raison. » Longtemps il avait été découragé par la modestie de son héros : un jour vint où il fut effrayé par sa mégalomanie. Ce fut lorsque Hitler ne supporta plus nul conseil, même de lui. Pourtant, lorsque la catastrophe lui apparut inévitable, pas une seconde l'idée n'effleura Gœbbels qu'il pût y survivre. Tandis que Gœring, Ribbentrop, Himmler, Keitel, suppliaient Hitler de quitter Berlin avant les derniers jours, Gœbbels, sachant qu'en cette occurrence il n'y aurait, pour l'un comme pour l'autre, d'autre dénouement que le suicide, lutta seul pour qu'il restât. En cet instant suprême, son influence, déclinante depuis plusieurs années, l'emporta une fois encore. Il convenait que Pygmalion et sa statue retournassent ensemble au néant.

JACQUES DE RICAUMONT

PETITE CHRISTINE, UN DIMANCHE...

par Michel Rousseau-Bellier

Journées mornes que l'on traînait lamentablement vers la nuit. L'hiver avait été froid. J'ai attendu le printemps et le printemps est venu. Il y a eu de la pluie et du vent. J'attendais les premières chaleurs. Maintenant, il fait beau et, la nuit, on peut laisser la fenêtre ouverte. J'ai toujours l'air d'attendre. Hier encore, quelqu'un m'a dit :

— Vous, au moins, vous avez de la chance... vous êtes disponible!

Christine est jolie, mais trop mince. Elle est très pâle et souvent je m'en excuse : « Elle vient d'être malade, elle tousse beaucoup, mais ce n'est rien, vraiment rien ; cet été nous irons au bord de la mer... » Christine a, comme sa mère, de longs cheveux blonds et de trop grands yeux noirs. Les gens de la maison la regardent, mais ne lui parlent pas. Elle a douze ans.

Quand je rentre le soir, je la trouve assise sur les dernières marches du cinquième. Je voudrais la caresser, l'embrasser, mais je suis comme les autres ; il m'est impossible de lui sourire. Dans trois ans, peut-être davantage, je l'aimerai. Cela se fera très vite, je crois que je pourrai oublier sa mère et aussitôt Christine sera en moi. Je me blottirai contre elle et longtemps je lui parlerai, et puis, il n'y aura plus rien à attendre. Je ne sais même pas s'il me sera possible d'avoir chaud ou d'avoir froid, je ne sais pas si j'attendrai que reviennent les saisons. Je ne lèverai plus la tête pour regarder le ciel, je ne dirai plus :

— Viens Christine, on va traverser la rue, il y a du soleil sur l'autre trottoir.

Il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré un ami d'avant la guerre. Il a trois filles et deux garçons. Longuement, il m'a parlé de ses enfants. Je m'ennuyais. Puis, je ne sais plus pour quelle raison, il m'a raconté que la même robe de communiante avait déjà servi aux deux aînées et qu'enfin la dernière allait la porter dans quelques jours. J'ai pensé à Christine.

Le lendemain, j'ai revu cet ami. Il m'a appris que son vieux père était en train de mourir. J'ai dit : « Ah bon » et il m'a emmené chez son père. Nous avons déménagé la salle à manger. Il a crié à son père : « Tu m'entends ? Je prends la salle à manger, c'est mieux comme ça. » En deux voyages, nous avons emporté, sur une charrette à bras, la table le buffet et les six chaises.

Pendant une semaine, je n'ai guère quitté cet ami. Nous allions prendre chez son père les meubles et les bibelots. Le vieil homme n'allait jamais ni mieux ni plus mal. A chaque fois, je lui donnais un verre d'eau et un biscuit écrasé.

Le dernier jour, il ne restait dans l'appartement que le lit et une table de nuit. Le père s'est redressé et il a regardé sa chambre. La pièce était vide, alors il s'est recouché et il est mort. C'était sage. Son fils a dit : « C'est bien triste, mais faut quand même dire que c'est mieux comme ça. »

Mon ami avait été très gentil avec moi. Pendant le déménagement, nous nous arrêtions souvent pour boire une bouteille de vin blanc. Je fumais toujours ses cigarettes.

Quand le soir du dernier jour il m'a remis la robe de communiante, j'ai soupiré de contentement ; je ne pouvais plus le supporter. Si je tuais, je tuerais par énervement.

— Tu seras gentil de me rapporter le carton...

— Ne t'inquiète pas...

— Si ce n'était que moi, hein !... mais ma femme tient à ses cartons.

— Oui, oui, je rapporterai la robe dans le même carton, je n'oublierai pas.

— Si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas... Tu as été vraiment très bon pour mon père. Moi, je n'avais pas pensé à le nourrir. Les biscuits, ça l'a prolongé...

— Tu crois ?

— Peut-être un peu... en tout cas, c'est mieux comme ça.

Premier dimanche de juin. Christine et moi, nous mettons toute la matinée à nous préparer. J'ai peur qu'elle ne me demande des explications.

De temps à autre, on ferme la fenêtre ou bien on l'ouvre. Parfois le ciel est bleu puis, tout d'un coup, très noir. Il fait lourd, et le vent ne se lève pas, et la pluie ne se décide pas à tomber.

On ferme les persiennes. Christine prend un livre. Elle hésite, puis reste debout pour ne pas abîmer la robe de communiante.

— Christine.

— Oui.

— Je voudrais te dire... t'expliquer pour cet après-midi...

— Non, ce n'est pas la peine.

— Il faut que tu comprennes... j'ai pensé...

— Je comprends.

— Oh! non! tu ne peux pas savoir.

— Ce n'est pas tellement important.

— Pour moi, Christine, c'est important. Je me sers de toi et pourtant... et pourtant, ce n'est pas pour moi que je le fais, c'est pour nous deux, pour toi!

Elle n'a pas même levé la tête. Midi. Il est trop tôt pour partir. Encore attendre. Attendre deux heures, seul devant Christine.

Je crois qu'elle me méprise. Que lit-elle? Je tire une fois de plus le rideau qui cache le renfoncement. Il y a un lavabo, des étagères, un tabouret et un réchaud électrique. Je le pousse et prends la caisse qui est tout au fond, sous le lavabo : elle est vide. Il n'y a plus de sucre ni de café. Quand j'ai de l'argent, j'achète du sucre, du café et un peu de beurre. Christine va chercher le pain et le lait, et nous dînons avec ça, le plus tard possible. Quelquefois elle se couche et je la sers au lit. Quand je m'avance, elle remonte les draps très haut. On ne s'habitue pas l'un à l'autre. C'est préférable. Quand cela ne me gênera plus de la servir dans son lit, quand je me plaindrai en criant, quand, machinalement, je lui prendrai les cheveux et les froisserai dans mes mains, quand, en voyant la caisse vide, je serai capable de dire : « Christine, la caisse est vide », eh bien! je ne l'aimerai plus comme je veux l'aimer.

On ne voit presque plus. Christine pose son livre. J'ouvre la fenêtre et les persiennes. Les nuages semblent rouler les uns sur les autres. Très loin, il pleut. Elle vient à côté de moi. La rue est étroite et déserte. Dans la maison d'en face, un rideau s'écarte. Une femme nous montre du doigt à deux enfants. Elle doit dire : « Oh! regardez comme elle est jolie la petite communiante. »

Christine va au fond de la pièce, et reprend son livre.

Je voudrais fumer. Ce soir, peut-être, j'aurai des cigarettes. Vont-ils nous recevoir?

***

Il n'est pas deux heures quand nous descendons. Nous parcourons très vite notre rue, puis au coin, je m'arrête.

— Il faut continuer la rue Myrha, me dit Christine.

On traverse le boulevard Barbès et, ensuite, on tourne à gauche, rue de Clignancourt. Si je leur avais téléphoné, sans doute nous auraient-ils invités à déjeuner. Que vais-je leur raconter?

Nous allons bavarder et ils me demanderont ce que je fais. Christine

parlera. Elle leur expliquera quelle vie agréable nous avons, et comme nous sommes heureux et tranquilles tous les deux...

Boulevard Rochechouart, il y a moins de monde qu'en semaine. Les gens ne se promènent pas. Ils somnolent à la terrasse des cafés. A Pigalle, à Blanche, des hommes se tiennent immobiles au bord du trottoir. Ils sont toujours là, même la nuit.

— Christine, tu n'es pas trop fatiguée?

— Non.

— Si tu veux... si tu veux, nous pouvons rentrer?

— Non, je n'ai pas peur...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... franchement, je n'ai pas voulu dire ça.

Elle marche plus vite. Nous arrivons place Clichy. On prend le boulevard des Batignolles. Ce n'est plus très loin. Et s'ils refusent de nous voir? Non, ils ne peuvent pas. Et puis, ils voudront voir Christine. Ils nous recevront, ils voudront la voir. Comment va-t-elle les appeler?

— Christine, comment vas-tu les appeler?

— Je ne sais pas, je verrai. Si elle pleure...

— Mais elle n'a jamais pleuré.

— Elle doit pleurer en dedans. Si elle pleure en dedans...

Jusqu'à Villiers nous ne parlons pas. On contourne la place et, en coupant par une rue en biais, on débouche boulevard Malesherbes. Ils habitent là. J'arrange mon nœud de cravate, puis nous nous examinons dans le reflet d'une vitrine. Leur immeuble est très beau. Je n'ose pas regarder leur balcon.

Sur le palier, je ne me décide pas. Je suis prêt à renoncer. Il y a longtemps je venais presque chaque jour dans cette maison. Je courais dans l'entrée, je claquais les portes et, dans le long couloir, je criais : « Christine... Christine! » et déjà j'étais dans sa chambre...

Puis, il y a eu le mariage. On m'avait demandé, je m'en souviens, la liste de mes invités. Je ne connaissais personne. J'ai invité trois jeunes gens que je rencontrais parfois sur les champs de courses. Ils se sont tenus convenablement. Quatre cents personnes au moins sont venues au lunch. C'était vraiment un très grand mariage. La mère de ma femme ne m'a pas caché qu'elle ne m'appréciait guère : « Il est six heures, Monsieur, il est donc temps que vous disparaissiez avec ma fille. Vous l'ignorez, sans doute, mais il est inutile que vous alliez remercier nos invités, d'ailleurs, mon cher, vous n'avez jamais su dire bonjour ni au revoir... il est vrai que ces choses-là ne s'apprennent pas... embrassez-moi tout de même et souvenez-vous toujours que votre femme a été élevée confortablement! Aucune question? »

— Non.

— Si elle toussait, vous iriez immédiatement chez un docteur, n'est-ce pas?

— Si elle tousse?... Bon, au moindre rhume...

— Je vois que vous confondez la toux et le rhume, nous voilà bien!

Je surprenais des bribes de conversation : « La pauvre enfant serait très malheureuse... cette union était bien la plus sotte affaire qui soit!... Peut-être était-ce la réparation d'une maladresse...? »

Et il y a eu notre bref voyage en Hollande et le retour à Paris. Christine est morte un an après. Ce fut vraiment un tout petit enterrement. Je pense que ses parents ont eu honte qu'elle meure si jeune. Dans ces familles de tels incidents ne doivent pas arriver.

J'ai gardé notre fille et je suis toujours resté seul avec elle. J'allais, de temps en temps, la montrer à ses grands-parents.

Au début, tout était facile car j'avais de l'argent. J'achetais et je revendais des tableaux. Trois ans plus tard, j'ai pris un appartement plus petit. Nous n'y avons habité que six mois. J'ai changé plusieurs fois de quartier et, à chaque fois, la rue était plus étroite et l'escalier plus raide, mais jamais cela ne m'a ennuyé. C'était normal. Pour qui s'acharner?

Christine sonne et demande si ses grands-parents sont là. Elle doit donner notre nom; c'est ridicule. Ils viennent vers nous, ils viennent tous deux, elle très vite, lui s'appuyant sur une canne. Ils sont vieux, trop vieux, ils ont trop changé. Que vais-je leur dire? Je ne les connais plus. Christine s'avance; elle trouve des mots, elle peut sourire. Ils vont se laisser avoir. C'est évident, ils ne vont pas tenir le coup. Cette Christine est trop semblable à la leur. Eux aussi vont se souvenir. Ils le disent enfin : « Elle lui ressemble tellement! » Lui se laisse tomber dans un fauteuil. Christine reste près de sa grand-mère, elle ne la quitte pas, ne la lâche plus.

Ils pleurent en dedans... il y a les longs cheveux blonds, les trop grands yeux noirs, le corps frêle. L'autre, sa mère, était ainsi, les mêmes gestes, la même voix...

Nous goûtons avec eux. Ils m'offrent une cigarette et je peux enfin fumer. Beaucoup de projets! Tous les dimanches nous viendrons déjeuner ici et l'après-midi nous irons nous promener en voiture. Nous organisons les vacances, les fêtes de Noël, Pâques, l'avenir.

— Nous aurions aimé assister à sa première communion, c'est dommage.

— C'était jeudi dernier.

— Oui, c'est bien dommage!

— Je n'ai pas osé...

— Nous comprenons très bien.

— Christine me suppliait de vous prévenir... Elle vous aime beaucoup. Très souvent nous parlons de vous... Je regrette, mais je n'ai pas osé vous prévenir.

— Elle était dans les plus grandes?

— Oui, dans les plus grandes... Elle était au premier rang.

— C'est tout de même dommage, nous aurions aimé... mais que voulez-vous, c'est un peu notre faute à tous... n'est-ce pas?

— Oui, oui, à tous... Sincèrement, je regrette, il y a si longtemps...
— Vous l'avez photographiée en communiante ?
— Non, pas encore.
— Il faudra le faire... Nous nous en occuperons, si vous voulez ?
— Ce n'est pas la peine, j'ai un ami qui... je vous enverrai les photos.
— Oui, il faudra le faire.

Nous les quittons à six heures. J'ai deux mille francs et Christine a un collier de perles fines et une chaîne en or avec des médailles.

Dans la rue, Christine me dit : « Ils sont certainement sur le balcon, il faut se retourner et leur dire au revoir. » Ils agitent la main et nous leur répondons.

Christine regarde sa chaîne en or et me prend la main : « Dis, papa, tu ne me la vendras pas, ma chaîne en or ?... Il y a des médailles dessus, ce serait mal. »

— Comment peux-tu penser une chose pareille, tu me fais beaucoup de peine, tu sais.
— Dis-moi que tu ne la vendras pas, dis-moi seulement ça.
— Je ne la vendrai pas.
— Bon... si tu veux vendre le collier, tu peux...
— Nous verrons ça plus tard... Je voudrais savoir, Christine...
— Oui ?
— Si cela ne t'ennuie pas, on pourrait peut-être aller... à Passy ?
— Je veux bien.
— Autant continuer... autant aller jusqu'au bout.
— J'ai dit que je voulais bien.

Il y en a encore deux à voir. Ceux-là non plus ne sont pas de ma famille. Christine est le lien. En la voyant, ils penseront à l'autre. Le passé reviendra et tout reviendra, les dix-huit ans de Christine, la grande soirée boulevard Malesherbes, les fiançailles... Ils perdaient Christine et on ne pouvait supporter de perdre Christine, on ne pouvait pas l'oublier ; elle vivait en vous et quand on songeait à elle ce n'était pas un visage qui venait vous émouvoir, mais une Christine vous souriant un certain soir, une Christine dansant seule, très loin, si loin de vous, mais ne dansant que pour vous un certain soir, vous murmurant une phrase, une phrase que l'on pouvait, jusqu'à la fin de sa vie, remuer dans sa tête et dans son cœur, une phrase dite rien que pour vous, pour vous seul un certain soir... Et il y avait tant de certains soirs.

L'oncle de Passy nous reçoit dans son bureau. Il accepte par politesse une très brève visite qui ne le dérangera pas trop. Nous entrons dans la pièce obscure et tiède.

— C'est très aimable de votre part, commence-t-il, elle est très... oui, c'est curieux, on dirait que c'est Christine. Un instant, j'ai pensé que c'était elle, j'avais oublié...
— Elle aussi s'appelle Christine.
— Oui, c'est vrai, elle aussi... maintenant je m'en souviens. Votre

visite me touche beaucoup, je ne pensais pas que votre fille fût déjà si grande. Elle vient donc de faire sa première communion? Les grands-parents ne m'en avaient rien dit. Nous nous voyons si peu... Approche-toi, Christine, viens près de moi.

Je m'assieds dans un coin. Il m'offre une cigarette et du whisky. Je déteste le whisky mais pourtant j'accepte. Je veux les laisser s'isoler pour qu'elle puisse l'abattre. Je bois et m'efforce de ne pas bouger. Il ne faut pas rompre son rêve. Comme les deux autres, il a beaucoup vieilli. Sans doute ne peut-il s'endormir qu'à l'alcool? Je remarque sur son bureau une photo de notre Christine, « l'année du séjour en Italie ». Nous ne nous connaissions pas encore. Tant de fois l'on m'a raconté ce voyage! Il était étrange de partir pour l'Italie ou ailleurs et de ne revenir qu'avec des histoires où toujours il n'y avait que Christine. Vous alliez à Vérone ou à Malaga, à Bruges ou à Marlow et vous n'étiez ni en Italie ni en Espagne, vous aviez pourtant laissé Paris très loin derrière vous, mais vous n'étiez ni dans les Flandres ni en Angleterre, vous étiez simplement avec Christine...

L'oncle lui prend la main. Va-t-il pleurer? Je me lève et lui dis que nous devons partir car nous habitons très loin.

— Il y a longtemps, j'avais un atelier à Montmartre.

— Nous, nous sommes à la limite de Montmartre, rue Myrha, vous voyez? C'est une petite rue bien banale, assez calme. Oh! ce n'est pas le coin pittoresque.

— Puis-je aller vous voir un jeudi? Christine doit être là le jeudi?...

— Oui, presque toujours.

— J'irai un jeudi... Vous n'avez pas le téléphone?

— Non.

— Ah! mon cher ami, quelle chance est la vôtre!

— Venez quand vous voulez, il est rare que nous sortions.

Il se lève difficilement et nous reconduit. « J'irai un jeudi... jeudi prochain, est-ce possible? » Mais oui, qu'il vienne donc jeudi prochain.

— Quand sa mère était petite, reprend-il, elle faisait du cheval le jeudi, vous vous en souvenez?

— Je l'ai connue beaucoup plus tard.

— C'est vrai... et votre petite Christine, elle n'en fait pas?

— Non, pas elle.

— Elle n'aimerait pas cela?

— Je ne sais pas, dans notre quartier on ne pense pas à ces choses-là.

— Oui, évidemment.

Christine embrasse son oncle. Il lui donne mille francs : « Dis-moi, mon enfant, qu'est-ce qui te ferait plaisir? » Il ajoute un autre billet de mille francs, puis, après une courte hésitation, un troisième billet.

Quand nous sortons de l'immeuble, nous ne nous retournons même pas. Celui-ci n'aura pas la force de nous saluer de son balcon. Nous prenons le métro et Christine veut que nous allions en première. Une

première communiante en seconde, c'est trop pauvre et trop triste. Il n'y a que quatre stations. Ceux que nous allons voir maintenant demeurent à Auteuil. C'est encore Christine qui sonne et dit notre nom.

« Monsieur n'est pas là ». Il y a Madame, et Madame veut bien nous recevoir. Du doigt, elle nous indique dans quels fauteuils nous devons nous asseoir. Elle reste dans l'ombre, le dos à la fenêtre. Christine est en face d'elle, une Christine blême, les yeux baissés et qui ne peut sourire. Je suis près du piano. Il est noir et on l'a enlaidi d'un châle espagnol et d'une potiche. Ma main joue avec les franges du châle.

— C'est le portrait de sa mère! crie-t-elle, quel dommage qu'Émile se soit absenté. Cette ressemblance l'aurait amusé. Je doute qu'elle ait sa classe... Sa mère avait une certaine allure... étrange, dirai-je, étrange. Et comment s'appelle notre petite communiante?

— Christine.

— Tiens! comme ta pauvre mère. J'avais oublié ce détail... émouvant, très émouvant. Quel dommage qu'Émile ne rentre pas, il aurait été si content. Et vous, cher... cher Monsieur, que devenez-vous? Figurez-vous que pendant des années nous nous sommes demandé ce que vous pouviez bien faire... c'est amusant, n'est-ce pas?

— Nous menons une existence calme et...

— Calme! Comme je vous envie. Mon pauvre Émile est débordé, quatre affaires, les usines... Je lui dis de s'arrêter, de tout liquider, en vain... en vain! Aujourd'hui, il est au golf, vous ne...?

— Non.

— Vous savez que c'est une excellente chose. Le golf n'est en quelque sorte qu'une petite partie de campagne. C'est sain... l'air pur...

Cette fois, nous n'avons eu que cinq cents francs. Retour en première. Nous étions assis l'un contre l'autre et je lui donnais le bras. Elle se penchait un peu contre moi.

— Nous les reverrons tous ces gens?

— Comme tu voudras, Christine, c'est pour toi...

— Moi, je ne veux pas les revoir.

— Eh bien! on ne les reverra pas.

— Et le vieil oncle, il va venir?

— Non, il ne viendra pas...

A Barbès, nous entrons dans un grand café. Rien ne peut être plus triste qu'une petite fille dans un bistro. Doucement, tranquillement je m'enfonce. Je vais au café avec ma fille et pourtant je me sens si bien dans ce café, et pourtant je me sens si bien auprès d'elle.

Il n'y aura jamais plus de petites filles qui le jeudi vont au bois faire du cheval. Il y avait, il y a bien longtemps, les week-end en Sologne et ceux de Deauville, les séjours en Italie, les croisières en Grèce et les grandes soirées dansantes. Aujourd'hui, nous allons de porte en porte, nous prenons le métro et, quand vient le soir, la petite Christine est au bistro.

Des femmes traînaillent sur leurs talons trop hauts. Au coin du

boulevard, il y a toujours les mêmes hommes, toujours immobiles.

Qu'allons-nous boire? J'ai envie d'un Martini. Pour une fois Christine aura le sien. Nous nous attardons. Elle me tient la main : « Tu sais, j'ai moins honte... et pourtant, si je meurs tout de suite, je sais bien que j'irai en enfer. »

— Mais non, Christine, tu n'as rien fait de mal. C'est moi qui ai décidé tout ça.

— Moi, je sonnais.

— Ce n'était qu'un mauvais après-midi à passer. Ils nous ont bien reçus.

— Quand même, si je meurs comme ça, tout de suite, eh bien! j'irai en enfer, je le sais bien.

— Le bon Dieu ne peut pas t'en vouloir, on ne pouvait pas faire autrement...

Le garçon me vend des cigarettes. Nous mangeons des sandwiches. Nous prenons encore d'autres martinis et d'autres sandwiches. Cette soirée est agréable et paresseuse. La pluie n'est pas tombée, oui c'est vrai, la pluie n'est pas tombée et la robe blanche ne s'est pas abîmée. Cette semaine, il faudra la plier dans le grand carton et la rapporter à l'ami d'avant la guerre ; il faudra le remercier et lui offrir un verre, il faudra écouter sa vie et la vie de sa femme, encore sa vie à lui, et la vie de ses cinq enfants, trois filles et deux garçons...

Quand nous partons, Christine s'accroche à mon bras. Une centaine de mètres et puis, tout de suite à droite, c'est notre rue. Nous montons lentement les cinq étages et voici nos deux pièces, l'une assez belle, avec le renfoncement, l'autre plutôt un débarras.

La chaleur de la journée est dans la chambre. Nous aurions dû fermer les persiennes et la fenêtre. Christine ôte sa robe et la pose avec précaution sur une chaise.

— J'irai demain matin rapporter la robe au Monsieur.

— Ce n'est pas la peine, Christine, j'irai moi-même la rapporter et le remercier.

— Non, je ne veux plus la voir, j'irai demain matin avant la classe, je lui dirai merci. Toi, tu n'iras pas demain, ni après-demain, tu diras tous les jours « j'irai demain », et tu n'iras jamais, et la robe restera ici et j'aurai toujours peur de me faire écraser et d'aller en enfer.

— Comme tu veux... Tu le remercieras bien, tu lui diras que tout le monde en a fait des compliments.

Je m'étends sur le lit. Oh! ne plus avoir l'autre Christine dans le crâne, dansante et tournoyante, harcelante et murmurante, ne plus l'entendre, ne plus revivre tous nos certains soirs. Il ne fallait pas revoir les autres, ceux qui l'ont connue. Et pourtant, j'ai ce soir un peu plus de cinq mille francs!

— Christine, tu ne m'en veux pas?

— Non... non, je ne t'en veux pas.

— Je crois que c'était nécessaire, je n'avais plus d'argent. A la fin du mois, je pense réussir une très belle affaire.

— Ah!...

— Une affaire de gravures, c'est une collection que l'on me confie pour la vendre.

— Tu n'as pas les gravures?

— Évidemment non! si je les avais, je n'attendrais pas la fin du mois. Les gens m'ont promis qu'ils me les confieraient... Avec l'argent que nous avons eu aujourd'hui, nous pourrons attendre tranquillement que cette affaire se fasse. Dans quelques jours, j'en suis certain, tout sera réglé... Nous irons aussitôt en vacances...

— Et si l'affaire ne se fait pas?

— Eh bien!... pourquoi ne se ferait-elle pas?

— Tu vendras mon collier?

— Mais non, je ne le vendrai pas. Tu vois, tu es la seule personne à ne pas avoir confiance en moi, j'en ai beaucoup de chagrin. Je croyais qu'après cette journée, nous serions plus proches l'un de l'autre... C'était agréable pour moi d'être avec toi. Nous étions contre les autres, toi et moi contre eux, tu comprends?

— Oui, on était tous les deux, moi je sonnais... toi, tu n'osais pas, tu avais besoin de moi.

— C'est vrai, j'ai besoin de toi.

— Avant, je ne savais pas, maintenant je sais. Demain, j'irai rapporter la robe... et puis, on ira ensemble chercher les gravures, on ira ensemble chez les marchands.

Elle vient près de moi. Cette journée est une heureuse journée. Nous n'avons pas faim, nous avons de l'argent pour les jours qui viennent, j'ai des cigarettes, la rue est calme et je ne désire rien d'autre que ma rue calme et fumer une cigarette auprès de Christine.

Au milieu de la nuit, Christine s'est levée. Elle est venue se blottir contre moi : « Oh! dis, je ne peux pas dormir, j'ai si peur d'aller en enfer... et si on brûlait la robe? Il le faut, autrement je ne pourrai plus jamais dormir, plus jamais entrer dans une église, plus jamais prier, il faut la brûler, et alors, ce sera fini, je n'aurai plus peur. »

J'ai regardé la tache blanche que faisait la robe dans la pénombre et j'ai pensé à mon ami d'avant la guerre : « Tu ne vas pas me croire, mais on a brûlé la robe de communiante... on s'est dit que si on la brûlait, tout irait mieux après. C'était la nuit et j'étais couché. Je me suis levé et j'ai cherché les allumettes... »

— Voyons, Christine, c'est ridicule, on ne peut pas la brûler, elle ne nous appartient pas.

— Si, si, il le faut! Toi, tu as oublié...

— Je t'assure, je n'ai rien oublié.

— Moi, j'y pense tout le temps, mais tout le temps, tu sais. Oh! mon papa, il faut la brûler et le péché sera effacé...

— Je ne peux pas, Christine, vraiment pas. C'est une robe qui coûte cher... et puis, mon ami d'avant la guerre a été si gentil de me la prêter. Je ne l'avais pas rencontré depuis plus de dix ans et, tout de suite, il a été comme avant, si gentil... non, on ne peut pas la brûler...

— Plus jamais je ne dormirai, plus jamais je n'oublierai... on doit la brûler et tout brûlera, et la robe, et la journée et le péché... Oh! souviens-toi, mon papa...

Je m'en souvenais très bien de la première communion de Christine... Il y a deux ans déjà!

MICHEL ROUSSEAU-BELLIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

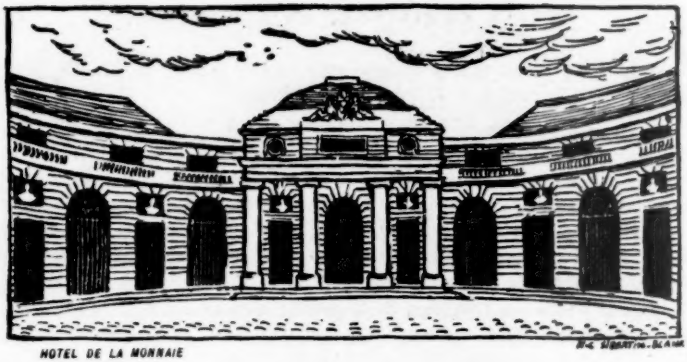
ALAIN GERBAULT, MON AMI

par Pierre ALBARRAN *(Arthème Fayard)*

PIERRE ALBARRAN, ex-champion de tennis, et bridgeur n° 1 de France, fut l'ami le plus intime d'Alain Gerbault, son correspondant préféré, son représentant et presque son collaborateur littéraire. Sur les navigations de Gerbault, il ne nous apprend pas grand-chose que les ouvrages de Gerbault lui-même ne nous aient dit. L'intérêt du livre qu'il vient de publier est ailleurs. Il est dans les propos de Gerbault qu'il rapporte, dans les lettres personnelles de Gerbault, qu'il met sous nos yeux, dans la lumière qu'il tente de jeter sur la psychologie de l'Européen - qui voulut - aller - vivre - chez - les - bons - sauvages. Gerbault avait été un aviateur aux multiples victoires pendant la première guerre. Il fut incapable de se réadapter aux routines de la vie civile. Il aimait la mer, les longues croisières le tentaient. Une déception amoureuse, dont il souffrit, ne fut certainement pas la cause majeure de son départ. Ni une misanthropie congénitale. Là-dessus le livre d'Albarran ne laisse aucun doute. Gerbault adorait la vie, la nature, les êtres humains. Ce qu'il reprochait à la civilisation était de les déformer. C'était, si l'on veut, un rousseauiste; et certainement un hypersensible. Pendant longtemps, il rêva d'avoir une femme dans chaque île et des enfants partout. Il rêva aussi d'être le roi d'une seule île. Mais son besoin d'évasion finit par faire de lui un éternel traqué. Virginie Hériot, qui était jolie, richissime, et propriétaire d'un yacht luxueux, souhaitait l'épouser. Il refusa, en dépit de son affection pour elle, prétextant qu'il ne pourrait la rendre heureuse. Célèbre après son tour du monde en 1929, il repartit sans bruit en 1932 pour la Polynésie. « Retour obstiné à l'enfance », diagnostiquerait un psychanalyste. Peu à peu, il se brouilla avec tous les Blancs. Il fut encore heureux, semble-t-il, à Borah-Borah. Mais sa santé se gâtait. Il écrivait avec difficulté. Il cessa de lire. La guerre lui apparut comme un cataclysme imbécile, son « Paradis » comme envahi par des recruteurs gaullistes. Il quitta Borah-Borah en mars 1941 pour essayer de regagner la France. Neuf mois plus tard l'ex-athlète Gerbault, mourait à Timor, à l'âge de 48 ans, rongé de neurasthénie autant que de malaria et de misère. Près de trois ans se passèrent encore avant que la nouvelle ne parvînt à Paris.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 136.)



HOTEL DE LA MONNAIE

RÉUSSITE D'UNE POLITIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

Nous nous refusons, bien entendu, pour juger l'œuvre accomplie par le Gouvernement, d'utiliser l'étrange expression d' « Expérience Pinay ». La faveur dont ont joui ces mots trahit, le plus souvent, une singulière prise de position à priori, appuyée elle-même sur un audacieux travestissement des faits.

Si, en février 1952, la France avait navigué en eaux calmes, et qu'elle ait décidé, en pleine et tranquille indépendance, de se confier à un nouveau pilote lui promettant des « lendemains qui chantent », alors on pourrait parler d'une « expérience ». Mais il faut rappeler pourquoi et comment M. Pinay est arrivé au pouvoir. Une hausse des prix fulgurante était venue compromettre la paix sociale et bloquer nos échanges extérieurs ; le franc s'effondrait et le dollar, dont le cours officiel est de 350 francs, atteignait brusquement 486 francs ; la trésorerie était aux abois au point que, pour faire face à ses échéances étrangères et après avoir utilisé toutes ses ressources publiques ou privées à l'extérieur, l'État devait recourir à un prêt de 100 millions de dollars de l'Union Européenne des Paiements, tandis que, pour payer ses fonctionnaires à la fin du mois, il devait emprunter 25 milliards de billets à la Banque de France. Le Gouvernement qui, dans de telles circonstances, prend le gouvernail du navire en péril, ne propose pas aux passagers de faire une « expérience » ; il serait plus vrai de dire qu'il se propose d'y mettre fin, et l'apprenti sorcier, s'il y en a un, n'est pas lui.

Le budget. — La situation budgétaire était à l'origine des deux crises politiques qui laissaient la France sans gouvernement. Les finances publiques paraissaient être dans une situation catastrophique et tous les experts officiels continuaient à prétendre qu'un accroissement du taux des impôts était le seul remède concevable. La première décision, résolue et

audacieuse, de M. Pinay fut de s'opposer à une aggravation de la fiscalité et de rompre rigoureusement avec les errements antérieurs dont la poursuite et à fortiori l'aggravation ne pouvaient que rendre de plus en plus insolubles les problèmes qu'ils créaient eux-mêmes.

Nous n'avons cessé d'affirmer ici depuis des années que notre budget était en superéquilibre et que le déficit, dont tout le monde parlait, n'était, en réalité, que le résultat inévitable d'une politique d'inspiration marxiste qui devait, par ignorance ou par passion, nous maintenir dans le désordre. On avait une telle prédilection pour la fiscalité que l'on s'obstinait à relever le taux des impôts, sous prétexte que les recettes attendues étaient inférieures aux besoins, même lorsque celles-là dépassaient régulièrement ceux-ci.

On en a eu une preuve curieuse en mars 1952. Lorsqu'en effet le budget était préparé plusieurs mois avant sa mise en application, on pouvait toujours discuter la valeur des prévisions ; mais ce débat devenait partiellement inutile lorsque, le budget étant voté avec plusieurs mois de retard, il était évidemment préférable de se baser sur des encaissements déjà effectués, et par conséquent incontestables, plutôt que sur des calculs théoriques, assez plaisants lorsqu'ils s'appliquent au passé. Ce fut pourtant une véritable révolution qu'accomplit M. Pinay lorsqu'il déclara que pour savoir s'il pleuvait présentement il était inutile de consulter les prévisions météorologiques de la veille et qu'il suffisait de regarder si la pluie tombait.

L'évolution budgétaire confirme une fois de plus ce point de vue. On vient de publier les résultats financiers du premier trimestre de 1952. Sans qu'aucun taux d'impôt ait été relevé, les rentrées fiscales se sont élevées à 672 milliards, alors que, pour la période correspondante de 1951, elles étaient de 486. Pendant le même temps, les dépenses budgétaires se sont élevées à 585 milliards. Ces trois chiffres officiels signifient donc que les impôts ont rapporté, pendant les trois premiers mois de 1952, 186 milliards de plus qu'il y a un an, soit 39 p. 100, et aussi 87 milliards de plus qu'il n'a été dépensé par le budget. On se demande vraiment comment il était possible de prétendre que la santé financière de la France exigeait l'élévation du taux des impôts... Par contre, les procédés auxquels a recouru l'État pour financer le supplément de ses dépenses non couvertes par l'impôt étaient des plus critiquables.

Le Trésor. — En 1951, la couverture générale des dépenses publiques a été opérée comme suit :

Dépenses	(en milliards de francs)		*Recettes*
Budget civil et militaire	1 990	Impôts	2 337
Reconstruction. Dommages de guerre. Subventions (à caractère normal ou exceptionnel).	510	Contre-valeur de l'aide américaine	153
Modernisation	354	Emprunts	364
TOTAL	2 854	TOTAL	2 854

L'analyse du poste « Emprunts » doit retenir toute notre attention. L'effort d'épargne du public a été limité à 47 milliards, dont 11 ont été apportés aux groupements de sinistrés et 36 ont été déposés dans les Caisses d'Épargne. Tout le reste (à l'exception d'un solde de prêt privé américain s'élevant à 21 milliards), c'est-à-dire 296 milliards, constitue finalement un recours à l'appareil monétaire et bancaire du pays. On y relève en particulier des émissions de traites pour 60 milliards, un accroissement des comptes de chèques postaux de 57 milliards, et 65 milliards de bons du Trésor souscrits par les Banques. Si nous avons heureusement cessé de recourir aux avances directes de la Banque au Trésor, on voit que l'inflation pure s'était maintenue dans notre système monétaire. Il ne pouvait en être autrement tant que l'on se refusait à reconnaître publiquement la nécessité d'emprunts durables, souscrits par le public, attitude qui, peut-être, cherchait à justifier un climat économique artificiellement créé lequel ne se prêtait évidemment pas au succès d'une pareille entreprise. Il est commode d'affirmer avec une superbe assurance que les raisins sont trop verts...

L'originalité de la politique qui vient d'être abordée consiste donc moins à apporter des ressources nouvelles à l'État qu'à remplacer les formes périlleuses, onéreuses et précaires d'emprunts monétaires qui n'osent pas dire leur nom par des apports de capitaux d'épargne réellement prélevés sur le pouvoir d'achat des particuliers. Il serait absolument erroné de voir dans cette opération un expédient. Si l'État empruntait pour combler son déficit de trésorerie comme il l'a si souvent fait dans le passé, nous dénoncerions le mécanisme d'illusions et d'appauvrissement qu'il constitue. Lorsqu'au contraire, l'emprunt à long terme remplace l'impôt ou l'emprunt à vue pour financer des biens d'équipement durables et rentables, il constitue l'unique processus concevable pour l'enrichissement progressif et irréversible de la nation. Il ne faut pas se laisser égarer par les experts en chambre qui croient démontrer par d'ingénieux artifices que l'emprunt risque de mobiliser des pouvoirs d'achat thésaurisés et par conséquent inoffensifs et, qu'au mieux, il ne fait que les déplacer. L'emprunt à court terme réalisé sous sa forme monétaire présente l'inconvénient majeur de laisser à la disposition du pays un pouvoir d'achat inchangé bien que le Trésor se le soit approprié et l'utilise directement pour ses propres dépenses. Le prélèvement définitif du pouvoir d'achat qui va être consacré aux investissements peut être, certes, opéré par l'impôt ; mais alors il s'insère dans les prix de revient qu'il alourdit, il entraîne la hausse des prix, il gêne le commerce et paralyse directement l'exportation. L'emprunt à long terme transforme clairement un pouvoir d'achat en une épargne consolidée, et les souscripteurs sont incités à reconstituer le plus tôt possible leurs disponibilités, grâce à une sous-consommation individuelle qui compense exactement la surconsommation collective à laquelle se livre l'organisme qui dépense en investissements les sommes qu'il a empruntées.

Caractéristiques de l'emprunt. — Les caractéristiques de l'emprunt méritent d'être examinées en détail. L'intérêt servi est de 3,50 p. 100, en francs-papier et sans index. Le revenu est exempté de la surtaxe progressive. Le taux de remboursement est de 100 francs, mais il est indexé, dans le seul sens de la hausse, d'après le cours du louis d'or au marché libre, en prenant comme référence de base le cours actuel de 4 000 francs. Le titre lui-même est exempt de droits de donation et de succession, et doit être accepté en paiement des droits de mutation pour sa valeur en capital. Enfin, le 5 p. 100 1949 est admis au pair en souscription au nouvel emprunt.

On a peine à comprendre les critiques qui ont été présentées contre les diverses modalités de cet emprunt, dont il est difficile, au contraire, de nier l'extraordinaire habileté, laquelle n'est d'ailleurs que l'expression d'une intelligence honnête et objective.

Les détracteurs ont prétendu que l'échelle mobile était accordée aux capitaux alors qu'elle serait, paraît-il, refusée aux salaires. C'est une double erreur. D'abord le Gouvernement a précisément institué, comme nous l'avions personnellement réclamé, une échelle mobile pour le salaire minimum, ce qui est tout à fait naturel dès l'instant qu'il n'en doit aucunement résulter une modification générale dans tout l'éventail des rémunérations. Et, d'autre part, ce que le Gouvernement accordait au salaire, il le refuse partiellement à l'épargne puisque le coupon, pendant soixante ans, restera de 3 francs-papier et demi, quel que soit le cours de la monnaie. Quant à la sauvegarde du capital lui-même, il est vraiment plaisant de parler d'une échelle mobile puisque l'essence de la monnaie doit être de rester comparable à elle-même. Imaginerait-on un emprunteur déclarant publiquement à son prêteur qu'il a l'intention de lui rendre autre chose que ce qui lui a été prêté, et de rembourser avec un timbre-poste, ou une fraction de celui-ci, le billet de banque qui lui a été confié? Dès l'instant que nous voulons restituer à la monnaie son caractère essentiel, il est absurde de parler d'échelle mobile pour la monnaie, puisqu'il y a identité retrouvée entre deux éléments jusqu'alors absurdement dissociés. Imaginerait-on une échelle sans barreaux? ou des barreaux sans échelle?...

Le Gouvernement a été accusé, en recourant à l'emprunt, de sacrifier l'avenir au présent. Plaisante critique qui paraît ignorer que ce présent tant vanté était en train de couler à pic. Mais au surplus le poids que constituera pour le budget le service de l'emprunt sera étonnamment faible. Considérons d'abord la charge de l'intérêt, servi, on le sait, en francs-papier. Alors que le loyer de l'argent varie chez nous de 6 à 10 p. 100, le taux de 3,50 p. 100 est visiblement très avantageux pour le Trésor. Mais il y a mieux. Tandis que la rente 5 p. 100 valait 80 francs seulement, c'est-à-dire bien moins que le nominal, M. Pinay propose à ses porteurs, avec une tranquille audace, de la convertir et de l'échanger contre du trois et demi. Les porteurs se sont réjouis de cette

opération puisqu'ils l'ont acceptée, de sorte que, pour 100 milliards de rente 5 p. 100 échangés le Trésor économise chaque année 1,5 milliard d'intérêts. Voyons maintenant ce qui concerne le capital, car bien entendu la modicité du taux d'intérêt est consentie notamment en raison de la clause or qui garantit la valeur du capital. Il faut d'abord remarquer que le poids du remboursement, même indexé en or, est faible du fait qu'il est réparti sur une très longue période de temps, soixante ans. Mais surtout la clause-or a été opportunément adaptée aux circonstances. En effet, si la référence au cours du louis était la meilleure que l'on pût prendre pour satisfaire aux désirs de l'épargne, elle est aussi la plus adroite pour l'avenir des finances publiques, car il est vraisemblable que le retour à des conditions plus saines dans le monde et en France, amènera l'amenuisement de la prime absolument excessive dont bénéficie chez nous la pièce d'or par rapport au lingot. Nous sommes persuadé que les U.S.A. devront reviser leur politique de l'or, et fixer un cours de l'once notablement supérieur à 35 dollars ; mais ce mouvement ascendant du métal s'accompagnera de la disparition progressive de la prime du louis. Le souscripteur à l'emprunt français verra donc, pour la première fois depuis bien longtemps dans notre histoire financière, son épargne conserver, si le franc baisse, la valeur de la pièce considérée jusqu'ici à juste titre comme le meilleur des refuges, et, si le franc s'apprécie, la valeur nominale de son titre ; et, en même temps, le Trésor public bénéficiera adroitement d'une conjoncture nouvelle intervenant sur le marché international de l'or.

Les autres dispositions s'inspirent de la même vision réaliste des faits. L'exemption d'impôt sur les revenus ne fait qu'appliquer à la nouvelle rente une faveur dont jouissaient déjà les Bons du Trésor, dont on veut consolider une partie et elle est une compensation au très faible taux de l'intérêt. Il en est pratiquement de même pour l'exemption des droits de succession, car on conviendra que les bons, et surtout l'or, n'étaient qu'assez rarement déclarés pour leur intégralité par leurs détenteurs. Au surplus, un premier pas vient d'être fait dans l'allègement des droits de succession en ligne directe puisqu'ils ont été supprimés à concurrence de 5 millions, à quoi s'ajoutent 3 millions par enfant. Ainsi l'exemption accordée de façon totale pour le capital de la nouvelle rente ne fait que se confondre, dans la plupart des cas, avec l'exemption, partielle quant à son montant mais générale quant à sa nature, dont bénéficient les successions en ligne directe.

Quant au fait que la rente sera admise au pair pour acquitter certains impôts, on ne voit guère la faveur que cela représente pour son propriétaire, sauf si la loi de la jungle était devenue tellement normale que la moindre trace d'honnêteté y fasse figure de scandaleux privilège ; et il est en même temps particulièrement avantageux pour le Trésor que le cours de Bourse soit maintenu au pair par les achats d'une clientèle de contribuables, alors que trop souvent ce sont les caisses de l'État qui sont

obligées d'intervenir, à grands frais, pour acheter des titres offerts sans contrepartie et éviter que la baisse de la rente ne vienne rendre de plus en plus onéreux les nouveaux et éventuels emprunts publics.

Au total, l'opération a été aussi intelligemment conçue qu'audacieusement entreprise. Il y fallait un singulier courage car, en janvier 1952, tout ce que la France comptait d'experts patentés et officiels enveloppait l'épargne française dans les linceuls réservés aux dieux morts et vaticinait à longueur de journée sur l'impossibilité de revenir aux formes traditionnelles du financement. Et voyons maintenant les résultats obtenus.

Résultats financiers. — Les chiffres définitifs ne sont pas encore publiés, mais ceux que l'on connaît constituent déjà un succès incontestable et dépassent ce que l'on pouvait raisonnablement espérer. Sans doute des esprits chagrins, sinon systématiquement malveillants, ont-ils, depuis quelques semaines déclaré que l'emprunt devrait rapporter des sommes extravagantes (400, 500 milliards et pourquoi pas davantage?) si l'on voulait mettre le Trésor à l'abri de toute aventure, essayant ainsi par avance de minimiser un succès qui s'avérerait sans cela par trop éclatant. Rappelons à ces calculateurs qu'ils étaient moins exigeants dans le passé : En avril 1951 on émettait l'Emprunt d'Électricité de France: 5 p. 100 avec une prime de remboursement acquise au bout de cinq ans et représentant un gain en capital allant de 11,5 à 42,5 p. 100 ; il a rapporté 13.050 millions. En novembre 1951, la S.N.C.F. a émis un emprunt à 4 p. 100, mais assorti de lots-kilomètres destinés à lui donner une sorte de garantie-or ; les souscriptions ont atteint 7 milliards de francs. Voilà qui mesure le crédit public il y a douze et six mois. Ce sont ces deux chiffres qu'il est bon d'avoir présent à l'esprit pour juger à sa vraie valeur le succès de l'emprunt Pinay et le témoignage précis qu'il apporte sur le retournement enthousiaste de l'opinion publique.

Dès à présent le redressement du franc est éclatant. Le dollar est revenu sur le marché libre aux alentours de 385 francs et le lingot d'or, qui avait dépassé 600 000 francs, cote 495 000 francs.

On peut se demander comment réagira le marché général de l'épargne. Il serait paradoxal que l'État ait pu émettre un emprunt à un intérêt aussi bas, si, à la Bourse de Paris, la plupart des grandes valeurs, dont le capital est incontestablement une valeur-or, continuaient à se capitaliser à des taux nets variant entre 7, 8 et souvent 9 p. 100. Il ne fait pas de doute que nous n'assistions aujourd'hui à une remise en ordre d'un régime économique bousculé presque autant par les hommes que par les événements. Les taux d'intérêt élevés sont mortels pour l'économie, et l'enrichissement passager qu'ils donnent aux possédants n'est pour ceux-ci qu'une faible compensation de la dévalorisation de leurs épargnes, tandis que la charge absurde qu'ils imposent aux entreprises enchérit tous les prix de revient et pèse lourdement sur le niveau de vie de la population. L'assainissement du crédit public doit donc amener une

hausse appréciable des valeurs de Bourse qui sont actuellement injustement dépréciées par rapport à leur rendement, et la baisse du loyer de l'argent constituera par ailleurs un élément appréciable dans la baisse des prix.

Le problème des prix. — Le mouvement des prix reste un objet de sérieuses préoccupations. L'indice général de la consommation familiale, qui est celui auquel la population est naturellement le plus sensible, diminue. Certes la baisse qu'il enregistre est faible. mais tout de même significative puisqu'il a passé de 145,9 en janvier, à 148,5 en février, puis à 148,1 en mars, 146,6 en avril et 144,5 en mai. Cette inflexion n'est d'ailleurs pas, comme on l'a dit, un mouvement saisonnier naturel ; l'indice de 1951 est en effet monté de 119,3 à 129,3, entre janvier et mai, de sorte que l'on a enregistré en 1951 une hausse de 10 points pendant la période pour laquelle, cette année, nous enregistrons une baisse de 1,4. Pour les quatre derniers mois, la différence est encore plus nette puisque nous enregistrons une baisse de 4 points au lieu d'une hausse de 8,4 pour la période correspondante de 1951.

Les prix actuels n'en restent pas moins, en France, incontestablement trop élevés, et il convient de voir comment peuvent jouer les mécanismes mis en mouvement pour comprimer les prix de revient et les prix de vente.

Les prix de revient comprennent une part considérable d'impôts, et celle-ci a failli récemment être encore augmentée. Il est hors de doute que, sans le veto opposé en février à la superfiscalité, les prix de revient français n'eussent été tous largement majorés. Leur relative stabilité actuelle qui est donc au moins un moindre mal, n'a au surplus que peu enregistré la baisse des prix de gros et l'effondrement des matières premières qui sont intervenus récemment. L'indice des prix de gros qui, en France, a été au maximum en janvier 1952 avec 152,5 a passé successivement à 152, puis 149,3, 146,8 pour s'inscrire à 144,6 en mai. Cette baisse, qu'accentuera celle beaucoup plus forte des produits de base sur le marché mondial, et à laquelle doit s'ajouter chez nous celle du charbon, ne s'est pas encore entièrement répercutée dans la filière de la production. Quoi qu'il en soit d'ailleurs des pronostics justifiés que l'on peut formuler sur la continuation de ce mouvement, il est certain que, au fond, une véritable baisse des prix de revient ne peut provenir que d'une productivité accrue du travail, qui suppose une main-d'œuvre très bien payée, parce qu'elle est efficace, et un machinisme largement développé. Nous ne cesserons de nous élever contre la fausse affirmation suivant laquelle des prix de revient satisfaisants seraient incompatibles avec de hauts salaires, alors que la vérité économique est exactement le contraire. Mais il faut que cette main-d'œuvre qualifiée et intelligente ait à son service un outillage perfectionné, ce qui suppose des investissements importants c'est-à-dire une épargne acceptant de s'investir à des taux raisonnables et non pas aux taux prohibitifs auxquels nous

avait amenés la politique des dernières années. Une baisse notable des prix de revient sera obtenue à long terme par la disparition d'un autofinancement excessif et l'allègement de charges financières qui en étaient devenues un élément démesuré.

Entre le prix de revient et le prix de vente s'intercale la marge bénéficiaire dont il est également incontestable qu'elle peut être aujourd'hui largement diminuée. La première condition à remplir est certainement l'accroissement de la production, et à ce point de vue l'indice général qui a été de 150 en janvier et de 151 en avril, après avoir atteint 153 en mars, traduit une élévation notable par rapport aux quatre premiers mois de 1951 pendant lesquels l'indice oscilla de 136 à 142. La deuxième condition est que cesse la course déplorable entre le fisc, qui accroît constamment le taux de son prélèvement, et le producteur, qui accroît sa marge pour conserver un bénéfice net inchangé sinon plus élevé. Il faut aussi que le vendeur ne soit pas seul à faire la loi et que la réapparition d'une concurrence nécessaire ramène le bénéfice à n'être plus que l'encouragement nécessaire à l'esprit d'entreprise. Ceci se produira d'autant mieux que l'esprit d'épargne renaissant réduira légèrement une demande en biens de consommation qui depuis des années tendait à absorber la quasi-totalité du revenu national. Personne ne devrait se plaindre que le Français fume moins, par exemple, et s'intéresse davantage à la construction de sa maison.

Il faut ajouter enfin que l'égoïsme de ceux qui entendraient conserver des marges bénéficiaires que rien ne justifie, serait la faute la plus lourde dont ils pourraient se rendre coupables Les avertissements pressants du gouvernement sont absolument légitimes, et d'ailleurs nous voyons qu'ils sont très largement compris. La plupart des chefs d'entreprise savent qu'ils ne sont pas faits pour accumuler des gains, mais bien pour servir, à leur place et de toutes leurs forces, l'intérêt national.

Le commerce extérieur. — La baisse des prix français est en effet indispensable pour rétablir les courants d'échanges internationaux. On pourrait imaginer un régime de prix élevés dont la seule conséquence serait le maintien d'un niveau de vie assez bas ; mais cette situation, outre qu'elle serait intrinsèquement déplorable, serait inconcevable, si elle n'était pas accompagnée de l'autarcie la plus féroce. Or il nous est impossible de renoncer à des importations irremplaçables ; et nos exportations vers l'étranger, qui doivent nous permettre de les payer, sont dans une situation périlleuse.

Notre déficit commercial vis-à-vis des pays étrangers (sans prendre en considération le commerce avec nos territoires d'outre-mer qui, lui, nous est favorable), a accusé un déficit de 57,5 milliards en janvier 1952 ; ce déficit s'est élevé en février au chiffre record de 77,6 milliards et l'on se rappelle la crise violente qui en est résultée pour notre change. Les mesures draconiennes, prises alors, ont ramené ce déficit à 45,6 milliards

en mars et 47,6 en avril puis 31,1 en mai. Il faut analyser séparément la situation vis-à-vis de nos voisins européens et vis-à-vis des États-Unis.

Le déficit français à l'U.E.P. a atteint en janvier 102,9 millions de dollars et 128,8 en février. Le rétablissement du régime des licences et un sévère contingentement ont fait que le déficit de mars n'a été que de 29,5 millions, puis, en avril, nous avons enregistré un léger excédent de 2,7 et en mai un passif minime de 0,5 nous laissant une position cumulative déficitaire de 456,5 millions de dollars. Ces résultats ne sont certes pas très brillants par eux-mêmes, mais ils sont beaucoup moins mauvais que ceux accusés par la Grande-Bretagne, dont le déficit mensuel a été encore de 56 millions en avril et de 50 en mai, pour arriver à une position cumulative de 1.096 millions.

Le problème du dollar se pose dans des conditions tout à fait particulières et exige des solutions d'initiative américaine. La participation des U.S.A. à la défense militaire de l'Europe doit se traduire par des commandes payées en dollars à la France et l'on sait qu'à ce point de vue nous venons d'obtenir de substantielles satisfactions pour nos dépenses métropolitaines et indochinoises. D'une façon plus générale encore il est évident que la situation créditrice des U.S.A. oblige ce pays à ouvrir ses barrières douanières aux produits européens, contrairement à la politique protectionniste dont il n'a pas voulu jusqu'à présent se départir. Le plan Marshall a été un moyen généreux de masquer une réalité qui, aujourd'hui, apparaît avec une évidence croissante : l'Europe ne demande pas de cadeaux, mais elle demande à pouvoir échanger beaucoup plus largement ce qu'elle produit contre ce que l'Amérique lui vend. Les fournitures de guerre payées en dollars ne sont pas autre chose qu'une des formes naturelles du commerce d'exportation dont, malheureusement pour nous, les autres formes sont encore entravées. Cette situation ne peut pas durer éternellement et beaucoup d'esprits avisés commencent à le dire aux États-Unis même.

Ce déséquilibre, dont il n'est pas question de minimiser l'importance, est d'ailleurs partiellement compensé par notre commerce avec nos Territoires d'outre-mer. Ce dernier nous a en effet laissé, pendant les cinq premiers mois de 1952, un excédent de 118,5 milliards (contre 67 pour la période correspondante de 1951) couvrant par conséquent 45 p. 100 de notre déficit purement étranger de 259 milliards. Il est difficile de dire dans quelle mesure ce solde positif que nous enregistrons vis-à-vis de l'Union française nous permet de payer notre solde négatif par ailleurs, car il faudrait connaître la balance des paiements de chaque territoire d'outre-mer avec l'étranger, mais il est certain que nous trouvons dans ces échanges de précieux moyens de règlement à l'extérieur. Nos possessions jouent leur rôle naturel dans l'économie mondiale lorsqu'elles gagnent, en vendant leurs produits, des dollars ou des livres qui leur permettent d'améliorer d'autant la balance générale de la zone franc.

Telle est la situation de nos échanges extérieurs. Elle est sérieuse et

non désespérée. Nous ne pourrons en tout cas obtenir que nos clients et nos fournisseurs d'outre-Atlantique reconnaissent notre point de vue que si celui-ci est appuyé par une politique économique vigoureuse, étayée elle-même sur une politique financière assainie, basée à son tour sur une monnaie solide qui cesse d'être, par ses soubresauts, un danger pour nos voisins. Nous pourrons parler d'autant plus clairement que nous serons moins dépendants, et plus maîtres de nous-mêmes.

M. Pinay s'est déjà acquis des titres éminents à la reconnaissance de chaque Français par le redressement financier et monétaire qu'il est en train d'opérer. Certes toutes les difficultés ne sont pas résolues pour autant et bien d'autres nous attendent dans les domaines économiques et sociaux. Du moins est-il important que, grâce au gouvernement actuel, chacun des problèmes qui subsistent vienne désormais à son rang, et soit résolu chacun à son tour au lieu d'être confondu sans aucune hiérarchie dans le cloaque de complications au milieu duquel on a toujours tenté de replonger notre pays, afin de distraire son attention et de masquer les responsabilités.

Si de nouvelles improvisations prétendues techniques, ou de nouvelles agitations politiques ne viennent à nouveau troubler notre pays, il est incontestable que celui-ci est désormais en mesure de poursuivre sa marche ascendante. De toute évidence nous devons conserver le souci toujours présent du lendemain dans un monde en perpétuelle évolution, et nous ne sommes pas hélas au bout de nos peines. Mais on peut dire cependant que le déroulement des événements prouve que chez nous les problèmes économiques sont relativement simples à résoudre, ou plutôt qu'ils le seraient si le gouvernement des hommes et de leurs passions n'était pas incomparablement plus difficile que celui des choses.

ED. GISCARD D'ESTAING

IMAGES D'ÉTHIOPIE

par Michel Perrin

Le Chemin de fer franco-éthiopien. — Pour le voyageur, l'Éthiopie commence à Djibouti, plus exactement à la gare du chemin de fer franco-éthiopien, extrémité du cordon ombilical qui assure ses échanges avec le monde extérieur. Quelques années avant la première guerre mondiale, le massif abyssin était une île rigoureusement isolée. L'Abyssinie féodale vivait dans un univers médiéval, à des mois de distance de ses voisins immédiats ; mieux gardée par son impénétrabilité et sa ceinture de déserts que par la plus extravagante Muraille de Chine.

En 1922, le tronçon Djibouti - Diré-Daoua était en service. Addis-Abéba, à quatre cents kilomètres de Diré-Daoua, demeurait un point inaccessible, et les vieux employés de la Compagnie se souviennent de l'époque où le parcours à mule était une entreprise hasardeuse de quatre à six semaines. La « Littorine » fait maintenant cela en quelques heures.

« Le Chemin de fer éthiopien, dit Monfreid, est le plus cher du monde. » Peut-être aussi le trappeur du Canada qui se rend dans le Nord pour piéger trouve-t-il coûteux l'avion, oubliant qu'il épargne des mois de traîneau. Et quelle rare satisfaction de rencontrer un chef de gare qui, mystérieusement informé, salue par son nom tout voyageur même nouveau, annonce son passage aux buffets des stations intermédiaires, et fait prévenir ses amis à la gare de destination!

Sur tout le domaine du Chemin de fer franco-éthiopien, on se sent en France. En mai 1936, lors de l'entrée des Italiens à Addis-Abéba, le directeur de la Compagnie, Gerbal, est demeuré pour maintenir le drapeau français. Dans ce pays où, peu avant la guerre, les chefs se paraient encore de crinières de lions abattus, la courageuse dignité de Gerbal a plus fait pour l'influence française que l'envoi de troupes ou de matériel.

Mercredi, jour du train omnibus : deux fourgons accrochés à trois wagons de bois — le bois est plus isothermique — et une honnête locomotive de train de banlieue. En troisième, d'innombrables faces noires s'écrasent aux fenêtres : une voiture du métro dans laquelle les voya-

— La vignette reproduit une peinture éthiopienne populaire.

geurs camperaient, un caravansérail roulant où l'on ne distingue plus les mioches entortillés de pagnes, des ballots enveloppés d'étoffes. En deuxième, on se tasse, Somalis et Abyssins mêlés, à onze ou douze sur une banquette ; des groupes se coagulent sur les plates-formes aux extrémités des wagons. En première, c'est le confort des voitures de grandes lignes.

La nuit tombe. A l'heure fixée, très exactement, le convoi démarre. La gare encore en vue, c'est sans transition le désert, et pour quatre cents kilomètres. Les poteaux télégraphiques défilent rythmiquement, de bien braves poteaux, sans ambition ni surcharge de fils. On a dû les planter là pour servir de perchoirs aux oiseaux de proie. Étiques comme leur support, charognards et vautours coiffent chaque mât ; au passage, les bouffées de fumée de la locomotive les suffoquent ; écœurés, ils s'envolent lourdement.

Il y a beaucoup d'arrêts, tous les quinze ou vingt kilomètres, semble-t-il. Le voyageur ne distingue rien, mais le mécanicien sait reconnaître trois ou quatre toucouls de terre à toits de chaume. De l'obscurité sortent des gamins efflanqués ; plantés sur le ballast, ils supplient timidement des yeux. On leur donne quelque nourriture avec laquelle ils s'enfuient et qu'ils vont grignoter silencieusement à bonne distance, comme des chiens apeurés. Les plus évolués font le salut militaire, leurs petits corps noirs arqués, la figure épanouie.

Escalade du Massif Abyssin. — Ali-Sabiet ; le désert ; sortie du territoire français ; frontière conventionnelle ; passeports ; simple formalité. Daouenlé ; le désert ; entrée dans l'Empire d'Éthiopie ; douane et passeports.

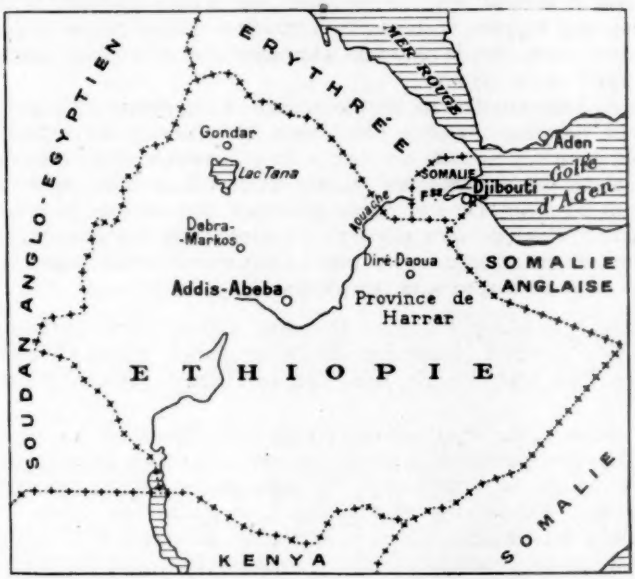
L'horaire prévoit vingt minutes d'arrêt. Nous demeurons deux heures dix. Les passeports sont ramassés, emportés, examinés du recto de la couverture au verso de la dernière page, successivement, par quatre inspecteurs éthiopiens fort scrupuleux. L'un d'entre eux recopie intégralement en amarigna, après traduction, les mentions et la suite des visas de chaque document ; tout est lu, relu, contrôlé, comparé, rapporté, collationné, suspecté, décanté, analysé, disséqué, reconstitué, transcrit, vérifié, discuté, contre-analysé, recontrôlé, apostillé, égaré et retrouvé. Vient la douane : un chef de patrouille et trois vérificateurs en casques tropicaux et capotes de laine sortent de la nuit brûlante ; ils ne le cèdent en rien pour le zèle à leurs collègues de la police, et les bagages passent de mauvais moments. Quelques paquets de cigarettes sont emmenés en détention, rien d'autre ; les douanes d'Éthiopie n'étant pas de celles que l'on se risque à faire franchir aux objets interdits.

Le train repart à deux heures du matin ; il est certain que nous ne pourrons avoir, à Diré-Daoua, l'autorail qui assure la correspondance avec la capitale. Petites bouffées de sommeil entre les arrêts.

Le jour se lève brusquement ; nous avons gagné plusieurs centaines de mètres d'altitude depuis la veille et nous nous sentons plus loin de la

bouche du four... Des buissons apparaissent parmi rocailles et sables. Des poitrails de lions et des mufles aux yeux intelligents surgissent ; en voici des familles, des hordes..., puis, d'un accord simultané, tous font volte-face ; c'est une débandade de derrières écarlates, signature du troupeau de cynocéphales.

La locomotive tire ; la pente s'accroît ; le sol prend de la couleur et du mouvement ; de vraies terres interrompent les sables stériles ; sur ces premiers plateaux, à mille mètres, l'air redevient ce qu'il n'était plus depuis la mer Rouge : un breuvage de vie. Et, miracle, notre vaisseau



roulant, cahoté dans le désert depuis la veille, atteint un port : Diré-Daoua. Il est neuf heures du matin. L'autorail que nous devions prendre est parti depuis longtemps. Prochain train, un omnibus encore, à midi.

Diré-Daoua : quelques milliers d'Éthiopiens, quelques dizaines de Français, porte de la province de Harrar. Harrar, c'est le café le meilleur du monde, la capitale musulmane de l'Empire des Ras, longtemps rivale de la chrétienne Addis-Abéba ; ce fut Rimbaud, poète, aventurier et négociant, et c'est aujourd'hui le docteur Féron, un apôtre voué aux lépreux.

Aux consultations de l'hôpital de la Compagnie du Chemin de fer, à Diré-Daoua, les indigènes se pressent. Rencontre du docteur J..., très jeune chirurgien. Il parle métier et situation : « Retourner en France ?

Sûrement pas! Ici nous avons le climat idéal! Douze cents mètres! Et puis que ferais-je en France? Ici, initiative, travail intéressant, satisfactions de métier, loisirs, villa, voiture, chevaux, domestiques, tennis, équitation, chasse. »

Midi. La montée reprend. L'air est vivifiant.

La voie longe un lac cerné de petits cratères volcaniques : des arbres, un air sec, une eau bleue et limpide ; décor magnifique! Il n'y manque qu'un palace et un casino pour attirer les millionnaires lasséss de la Méditerranée ou de la Californie.

La terre est plus riche, grasse, rouge noirâtre ; quelques très rares champs de maïs ponctuent d'immenses zones arables non cultivées. Dès maintenant, l'Éthiopie se montre telle qu'elle ne cessera de m'apparaître : un pays neuf, riche, généreux, idéalement beau et sain, nullement africain.

Pays riche, peuple pauvre. Le train aborde des hameaux : murs de terre et toits de chaume. Les animaux savent mieux que l'homme vivre sur le sol. Le poil des zébus luit, leur bosse graisseuse se tient bien droite. Les moutons à la queue épaisse, large comme deux mains, et les chameaux à l'œil désabusé ont belle apparence. Des bergers les gardent, adolescents au corps harmonieux et vigoureux, drapés d'un bout de couverture plié en toge sur les épaules. Ils portent le traditionnel javelot à deux pointes ou la pique qu'ils savent ficher à cinquante pas dans la poitrine de l'adversaire.

D'une halte à l'autre, la chute de la nuit s'accélère ; à quelque distance, l'ouverture des toucouls se dessine déjà en un rectangle noir, ou bien rougeoyant du foyer intérieur. Des gamins timides qui courent le long du convoi en criant : « *Biscotse, biscotse* » (biscuits), ou « *Chai, chai* » (thé), n'apparaissent plus que les dents blanches. A neuf heures, le train s'arrête au buffet-hôtel de l'Aouache et se gare jusqu'au matin.

Au jour nous repartons, halés par une « 141 » américaine, ornée d'authentiques cornes de buffles, hautes de cinquante centimètres. Les ouvrages d'art se multiplient. Les rivières, au fond des ravins, sont plus abondantes. Le soleil chauffe, mais l'air demeure frais et sec. D'immenses champs de fleurs jaunes s'étendent. Les eucalyptus apparaissent en avant-garde des forêts d'Addis-Abéba, et disputent le terrain aux derniers palmiers. Quelques kilomètres encore, et plus rien n'évoque l'Afrique.

Aux arrêts, les indigènes courent vers des buissons de plantes feuillues qu'ils coupent et lient en faisceaux ; c'est le « kat », tige gorgée de sucs stupéfiants, qu'ils mâchonnent pour avoir à bon compte l'ivresse. Les Européens sont moins favorisés : au buffet, une mauvaise bière coûte deux dollars éthiopiens — près de trois cents francs.

Nous montons toujours. Les deux mille mètres sont dépassés : deux mille cent, deux mille deux cents, deux mille trois cents. Quelques pylônes de T.S.F., les baraques d'un camp militaire, une nouvelle course sinueuse parmi les pentes herbeuses piquetées des fleurs jaunes de la

« Maskal »... A deux mille cinq cents mètres, à la minute exacte prévue par l'horaire — coquetterie de la Compagnie — la gare d'Addis-Abéba est au rendez-vous. Connaissez-vous la gare de Fontainebleau le dimanche soir? C'est à peu près cela, avec beaucoup de faces noires.

Devant la gare, au fronton de laquelle flotte nuit et jour notre drapeau, une interminable avenue. Là-haut, au sommet, dans les eucalyptus, c'est Addis-Abéba, la capitale du dernier empire indépendant d'Afrique, qui se réclame du roi Salomon et de la reine de Saba.

Addis-Abéba, la « *Fleur nouvelle* ». — Plus étendue que Paris, et dix fois moins peuplée, voici Addis-Abéba : soixante-dix kilomètres de tour et trois cent mille habitants. Vue d'avion, c'est une sorte de village alpestre, où les eucalyptus se seraient substitués aux sapins ; des eucalyptus graciles, racés, odorants, qui donnent à l'air sa saveur apaisante. C'est d'ailleurs l'unique charme de cette bourgade désordonnée, perchée mille mètres plus haut que Mégève! Au carrefour de l'avenue Churchill et de l'avenue Haïlé-Sélassié, centre de la cité, les deux seuls immeubles modernes à quatre étages : le « Shoa Electricity Building », et le « Ethiopian Air Lines and American Library Building ». De leurs terrasses, on observe toute la capitale ; en face, le « King George Bar », le « Café de la Paix » éthiopen.

Dans un rayon de cinq cents mètres, alignées le long d'avenues ondoyantes, des boutiques que surmonte parfois un étage, et de beaux dégagements autour de la cathédrale Saint-Georges et du monument à l'Archevêque martyr, fusillé par les Italiens. Au-delà, c'est le mélange de deux jeux de puzzle : un village indigène, et une station climatique dont les morceaux s'imbriquent bizarrement : toucouls circulaires à murs de torchis et villas d'Européens, cases rectangulaires et hangars de factoreries. Quelques points de repère : la masse inharmonieuse du lycée franco-éthiopien, les ambassades, englouties par les eucalyptus, les toits coniques des églises coptes au niveau des arbres. Au loin, la gare du chemin de fer franco-éthiopien et l'aérodrome des Ethiopian Air Lines, deux portes par lesquelles souffle le vent du monde extérieur, et qui rappellent que le cercle de montagnes qui nous enserre sans fissure apparente est rompu depuis deux décades par la volonté de l'empereur Haïlé Sélassié, le plus européen des Éthiopiens.

Sa tâche est méritoire car, lorsque au siècle dernier, après avoir repoussé la première invasion italienne, Ménélik II transféra par décret la capitale de l'Abyssinie dans un cirque de montagnes désolé, il choisit à dessein un site retranché : ce serait le Lhassa de ce Tibet africain. Addis-Abéba, la « Fleur nouvelle », ainsi la baptisa l'impératrice Taïtou, et des eucalyptus, arbres inconnus, furent introduits pour habiller la nudité des pentes rocailleuses.

Sur ce toit de l'Afrique, l'air est raréfié, et pénible l'effort. Attelés aux légers « garis » à deux roues, sortes de « sulkies » excellents pour se rompre

les os, les chevaux halètent. La cité n'est que côtes abruptes, descentes inquiétantes, virages serrés et lacets déroutants. Surmenées, les voitures épuisent leurs moteurs et grillent leurs embrayages, stoppées tous les cent cinquante mètres, dans le centre, et souvent à mi-pente, par d'inflexibles signaux lumineux à deux feux, qui brisent les élans et découragent les petites cylindrées. Il n'en faudrait d'ailleurs pas inférer qu'un trafic abondant parcourt les avenues sinueuses ; on s'y prépare seulement pour le prochain quart de siècle. Cet agent de police noir qui accomplit en toute application les gestes mesurés et impératifs de son collègue de Marble Arch et des Champs-Élysées, par-delà le zébu placide que taquine de l'aiguillon un gamin en haillons, entrevoit sans doute le flot pressé des voitures de 1960, et il ne doute pas de sa mission qui est d'enseigner au conducteur de l'occasionnelle huit cylindres « supercharged », que le troupeau de chèvres peut avoir priorité, et au berger drapé de sa couverture, qu'au centre de la cité ses bêtes doivent renoncer au trottoir.

Dans dix ans, la « Fleur nouvelle » sera une ville comme Alexandrie. Il y a quinze ans, les mules des cavaliers enfonçaient jusqu'au genou dans la boue des rues à la saison des pluies. Aujourd'hui, six lignes d'autobus confortables desservent les itinéraires macadamisés de la ville. Il est vrai qu'ils ne passent qu'une fois par heure, que l'horaire n'est pas affiché, ni l'indicatif des voitures, ni leur parcours, ni les arrêts... Sans doute, il n'y a pas de taxiphone, de quotidien, ni de distribution de courrier, mais si on lit la littérature d'entre-deux-guerres, on apprend qu'alors, dès le crépuscule, les hyènes prenaient possession de la ville ; le pis qui puisse vous y arriver maintenant est d'être sollicité par un cireur de chaussures attardé.

Les premières enseignes au néon apparaissent ; on projette *Autant en emporte le Vent*, et le soir, sur la King George Place, un haut-parleur déverse le bulletin officiel d'informations. Coquetterie d'adolescence d'une jeune capitale, prête à sacrifier aux séductions de l'américanisme le charme naïf de traditions bibliques.

La roue a tourné. — Trois cent mille Italiens vivaient en Éthiopie ! Il en reste quelques milliers, généralement assez misérables. Ils passent dans les rues, hâves, mal assurés : les chasseurs sont souvent devenus gibier. Il y avait tant de comptes à régler entre les Éthiopiens et eux : l'envahissement du territoire, le bombardement des toucouls en chaume par fusées incendiaires, l'emploi d'ypérite contre les guerriers armés du trident millénaire, qui refluaient sur les hauteurs en crachant leurs poumons ! Puis ce fut l'occupation, les exécutions, les tragiques journées qui suivirent l'attentat manqué de 1936 contre le maréchal Graziani. L'Éthiopie oublia les colons, les ingénieurs et les médecins italiens, pour ne se souvenir que de ces drames. La roue a tourné. Quelques Italiens de grande classe sont parvenus à sauvegarder leurs postes dans des

institutions publiques ou des entreprises privées, mais tous durent d'abord renoncer à leurs acquisitions. Des colons se marièrent hâtivement et mirent leur ferme au nom de leur femme éthiopienne. La majorité de ceux qui n'ont pas voulu repartir en Italie vit dans le dénuement. Il en est de perdus en des « bleds » incroyables, coupés de tout, vivant à l'éthiopienne. D'autres ont acquis, à bas prix, des véhicules abandonnés par les armées, avec lesquels ils font du camionnage. Je les ai vus à Addis-Abéba dans le camp qu'ils ont édifié ; ils vivent d'une gamelle de soupe et dorment dans leur camion par économie.

Aujourd'hui, ces infortunés Italiens représentent un misérable prolétariat blanc. Cette situation ne sert pas le prestige des autres Européens ! Désormais, les fiers Éthiopiens nous jugent vulnérables et humiliables au même titre que leurs conquérants vaincus. Comme partout dans le monde, le Blanc ne sort pas grandi des bouleversements de la dernière guerre.

La Maskal, fête du printemps. — Malgré l'altitude, la « Fleur nouvelle » ne connaît pas l'hiver, mais seulement une saison pluvieuse qui détrempe la terre, rend les rivières infranchissables faute de ponts, interdit les déplacements. Pluie africaine qui bouleverse la vie d'un pays. Fin septembre, la terre se couvre à l'infini du drap d'or d'innombrables fleurs jaunes, les troupeaux réapparaissent sur les pentes d'Entoto et les chaussées d'Addis-Abéba, les filles huilent leurs magnifiques cheveux, et les garçons changent de short.

Le 26 septembre, se fête solennellement le retour du beau temps : c'est la Maskal, ou fête de la Sainte Croix, amalgame d'une cérémonie religieuse et de vieilles réjouissances païennes.

Le matin, Sa Majesté a passé en revue les troupes, équipées depuis quelques années à l'européenne, qui manœuvrent fort honorablement, et dont l'uniforme (short, veste anglaise, calot, pieds nus ou chaussés suivant les ressources) bénéficie d'un prestige inégalé. L'après-midi, Sa Majesté va honorer de sa présence l'embrasement du « faisceau de la Maskal ».

Un immense dais écarlate couronné d'étendards éclatants de couleurs fait face à un faisceau conique haut de vingt-cinq pieds, formé de perches légères. Noirs enfants de chœur et dignitaires du Clergé somptueusement vêtus l'entourent, chantonnent, récitent, encensent, brûlent des parfums. La légende dit que la reine Hélène, à la recherche de la Sainte-Croix, brûla quantité d'encens, priant Dieu de l'éclairer, et que la fumée redescendit sur la terre pour indiquer le lieu où gisait la Croix. La Reine fit alors ériger un faisceau de cannes auquel on mit le feu pour signaler alentour la sainte découverte. Telle est du moins la version de l'Église d'Éthiopie ; elle explique cet embrasement qui rappelle nos feux de la Saint-Jean.

Un bruit lointain se précise. On répand hâtivement devant le dais

force pétales de fleurs, que le vent sournois balaie. Dans une pétarade assourdissante, une vingtaine de motocyclistes, noirs de visages, noirs d'uniformes, précèdent une luxueuse limousine. Cliquetis d'armes. Fanfare. Un souverain barbu, casqué de liège, vêtu de kaki, en descend avec une grande aisance de gestes et va s'asseoir sous le dais, entouré du duc de Harrar, des princes, du premier ministre Bitwoded Makonnen Endalkatchou, et des dignitaires. Trois jeunes sous-diacres drapés de noir s'avancent et récitent des litanies. Les prêtres suivent. Puis, sous le dais, Sa Béatitude Abuna Basilios prie, et Sa Majesté se lève, imitée de tous. Elle se rend au faisceau de perches, s'incline, revient s'asseoir.

Alors commence le défilé de tous ceux qui, de partout, viennent porter au futur brasier un bambou ou une perche. Hommes, vieillards, adolescents, enfants, passent interminablement, cherchant à déjouer la surveillance du service d'ordre débonnaire pour se prosterner à quatre pattes devant leur souverain. Heureux peuple! Ils aiment, vénèrent, sautent de joie et dansent. Des pelotons de cavaliers viennent galoper autour du bûcher. La cérémonie tourne à la kermesse.

Sa Majesté remonte discrètement dans sa voiture, se frayant un passage dans la foule qui peu à peu suinte sur la place et jusque sous le dais. Frôlée, par le véhicule, la musique d'honneur se déchaîne soudainement, rythmée par la baguette que brandit à bout de bras le petit chef de musique blanc dont le casque passe sans peine sous les cornets des trompettes noirs.

Danses d'initiation. — C'est une aventure que d'aller au lac de Bichoftou! Cinquante kilomètres sur la carte, soit deux heures et demie de « Jeep » sur une route ravinée. On se donne des claques sur les jambes, les bras et les vêtements pour faire tomber l'épaisse couche de poussière du trajet. Ici ce n'est plus la fraîcheur de la capitale, nous sommes dans un pays de figuiers.

Presque toutes les routes du pays sont, comme celle que nous venons de suivre, en mauvais état [1]. Cela va changer, m'assure-t-on! La Banque Internationale a consenti un prêt de cinq millions de dollars U.S. destinés au réseau routier; une commission d'experts américains des travaux a déposé des conclusions. Des routes en Éthiopie, cela signifiera la liquidation du régime féodal, l'activité économique multipliée par cent, par mille, une évolution sociale imprévisible, et ce sera aussi la fin d'un pays où se prolongent les temps bibliques.

Pour faire disparaître les contusions du trajet, je m'accorde un plongeon dans les eaux attirantes du lac de Bichoftou, miroir bleu serti de volcans débonnaires. Je ne dois pas m'éloigner trop : « Là-bas, le Diable t'attend pour te tirer par les pieds », me disent les pêcheurs. Je suis allé « là-bas », et des lianes caressantes ont touché mes pieds : le Diable s'est fait frôleur.

1. Cf. Fr. Balsan, *Poursuite vers le Nil Blanc*, Éditions Susse.

Depuis le matin, à pied et à mule, les familles Gallas affluent en procession vers les rives. Les jeunes femmes qui veulent se prémunir contre la stérilité jettent des fleurs dans les eaux du lac le matin, et lorgnent les hommes ensuite...

Pendant l'après-midi commencent les danses d'initiation. Des cercles d'adolescents se forment ; ils sautent sur place en cadence ; graduellement, le rythme s'accélère, les chants deviennent cris, hurlements passionnés ; l'élan est donné ; les groupes se défont et se reforment ; face à face, maintenant, filles et garçons dansent. Contrôlés d'abord, les mouvements deviennent spasmodiques ; le sourire gracieux se change en tension, effort, puis soudain contraction anxieuse, frénésie enflammée et inconsciente. Tout le groupe est entré en état d'hystérie collective.

Les vieilles gens repartent, l'homme cheminant devant, la femme à dix pas derrière lui. Les jeunes s'attardent. Le crépuscule vient. Bientôt la Fête de l'Initiation va se prolonger par le jeu éternel d'Adam et d'Ève ; l'idée de péché est d'ailleurs absolument étrangère à ces adolescents.

S'uniront-ils ? Le mariage religieux lie pour la vie, sans recours. Il y a là matière à réflexion ! Si l'on n'est pas très sûr de soi, mieux vaut le « mariage de chats », qui n'oblige pas définitivement. La femme mariée pour la première fois reçoit quelque dot du mari, des têtes de bétail en général. A la séparation, elle conserve la dot... et les enfants. Elle les élève jusqu'à cinq ou six ans, puis s'en détache peu à peu. Vers sept ou huit ans, ils commencent à se débrouiller par eux-mêmes. On voit des enfants de cet âge aller seuls, de village en village, jusqu'en Érythrée. Ils ne vivent pas en bandes, mais isolément, se procurant avec ingéniosité les vingt ou trente cents (quarante francs) qui leur sont nécessaires pour acheter la poignée de graines de tief du « repas ». Ils cirent les chaussures des gens qui en ont, s'offrent à porter les paquets, font les courses, vendent des pacotilles, guident les aveugles ; ils ne volent ni ne mendient : ne demande la charité que celui qui est trop infirme pour gagner son tief. La nuit, ils dorment n'importe où ; par bonheur le climat est égal et les nuits douces. Ils grandiront, vivant au jour le jour, nourris de peu. Ils deviendront boys ou manœuvres. Ils feront des mariages de chats, et pas mal de chatons qui, à leur tour, lutteront pour survivre dès l'âge de sept ou huit ans.

Gondar. — Gondar, près du lac Tana, troisième ville de l'Éthiopie, est la capitale du Nord. A vol d'oiseau, c'est à quatre cents kilomètres d'Addis-Abéba. Et par la route ? Question dénuée de sens ! Il n'y a pas de route. On peut se rendre à mi-chemin par une piste ravinée qui sinue entre les montagnes à plus de six mille pieds d'altitude moyenne, jusqu'à Debra-Markos. Il faut, de là, suivre pendant plusieurs semaines en caravane des sentiers muletiers.

Mieux vaut attendre à votre hôtel que la voiture des « Ethiopian Air

Lines » vienne vous chercher. Partant à neuf heures de l'aérodrome, vous arriverez à Gondar un peu avant le déjeuner.

L'Éthiopie est passée de l'ère de la mule à l'ère de l'avion. La transmutation s'est faite en 1945, quand fut fondée la Compagnie « Ethiopian Air Lines », appartenant à l'État, mais gérée par les T.W.A. qui fournissent personnel et matériel. Les Abyssins n'ont pas encore parfaitement réalisé ce qu'ils ont fait en accrochant le Royaume de la reine de Saba aux Douglas des E.A.L. : tout le pays à une enjambée de la capitale ; Asmara, Khartoum, Le Caire, Djibouti, Aden, Karachi, Bombay, Nairobi, à quelques heures de vol, vingt mille passagers et trois millions de kilomètres parcourus cette année, c'est une incalculable révolution, politique, économique et sociale. D'un seul coup, les ras de province ont cessé d'être des potentats inaccessibles au pouvoir central.

Dans le D.C.3 qui m'emmène à Gondar, je suis le seul Européen. A mes côtés, Éthiopiens, Arabes, Levantins ; je suis placé entre un douanier à barbiche et une gamine de dix ans ; des allées et des contre-allées habilement tracées au rasoir divisent ses cheveux très courts et très crépus en plaisants motifs qui évoquent un parc à la française en miniature. La moitié de la carlingue est réservée au fret : valises, caisses, bâtis de machines, ballots, couffins et, naturellement, matelas, et même sommiers, sans lesquels il est imprudent de se déplacer. Par chance, il n'y a pas de peaux écorchées ; elles sentent fort mauvais.

Il fait froid. Nous survolons des plaines verdoyantes, ponctuées de champignons : les toucouls circulaires abrités sous le cône de leur chaume ; ruisseaux en lacets d'argent se tordant sur le drap vert ; vallonnements ; chaînes aux reliefs assagis obstinément verts. Des carrés d'eucalyptus enchâssent des maisonnettes de torchis bourgeoises. Voici l'Abaï ou Nil bleu. Mal débarrassé des nuages matinaux, apparaît l'immense cuve gris verdâtre du lac Tana, réservoir du Nil, château d'eau de l'Égypte entière, qui, privée de son apport, verrait se refermer le désert entrouvert sur sa fragile prospérité. Nous traversons du Sud au Nord cette nappe cerclée de montagnes, parcourue par un frémissement de vaguelettes saupoudrées de soleil.

Nous descendons, et la température s'élève. L'aérodrome de Gondar apparaît ; pas de piste ; terrain trop court ; il faut le prendre vent de côté. Déballage de la cargaison ; le D.C.3 restitue passagers, caisses, paillasses. Un policier vient m'interroger : « Passeport ? Visa ? » Mais oui, le Service des Étrangers de la Police m'a donné un visa pour Gondar, valable huit jours. On ne se déplace pas dans l'Empire sans s'adresser préalablement aux services de l'Intérieur.

« *Photographobie* ». — Une Jeep me conduit de l'aérodrome à la ville, par une route bordée d'eucalyptus, d'agaves et d'euphorbes candélabres. L'hôtel Adiam Segad, ancienne résidence du général italien commandant la région, m'accueille ; salle de bains particulière sans eau (on m'en

apporte dans un seau) ; installation électrique sans courant (une lampe tempête repose sur la table de nuit). Je n'en apprécie pas moins l'Adiam Segad Hôtel où, hôte unique, je suis servi par huit boys.

Comme son hôtel, Gondar est peuplée de fantômes : fantômes d'installations modernes, fantôme de cinéma, fantômes de maisons, fantômes de véhicules ; il semble que l'envahisseur ait repris tout ce qu'il avait apporté. En observant, on découvre bien des choses : les tôles ondulées des bâtiments ont servi à dresser de sommaires cagnas ; portes, fenêtres, planches, se sont consumées dans les âtres ; les voitures sont transformées parfois en abris ; les gamins incisent le macadam amolli par le soleil de midi pour en faire des boulettes. Au départ des Italiens, la population s'est précipitée sur tout ce qu'ils abandonnaient, et a trouvé à chaque objet un emploi imprévu.

La courtoisie exige que je présente au secrétaire général du Gouvernement de la province de Gondar mes lettres de créance. Dix minutes après être entré dans son bureau, je ressors accompagné des anges gardiens que m'attribue ce fonctionnaire de l'Intérieur : un boy porte-camera, un vieil employé blanchi sous le harnois, un interprète ; ainsi encadré, je puis partir à la découverte de Gondar.

Je visite la banque, l'école dirigée par les Américains, et le château portugais du XVIIe siècle. Revenant sur la route, je photographie à bout portant le président du Tribunal ; flottement dans l'escorte qui accompagne ce dignitaire, comme il sied à son rang : y a-t-il là crime de lèse-majesté ? Mes anges-gardiens s'entremettent, exposent la pureté de mes intentions ; M. le Président fonde ses réticences sur la modestie de son habit. Je sursaute ; je donnerais tous nos présidents de chambre pour ce grand seigneur drapé à l'antique dans sa chama blanche et noire, qui porte sur le visage la dignité de Salomon. Enfin, sa coquetterie cède à mes instances, et l'escorte subjuguée abandonne son maître à mon Foca.

L'incident ne m'a pas surpris : ici, comme en Égypte, on se défie du photographe. Faut-il voir, même dans ce pays chrétien, une influence du Coran qui interdit la reproduction des traits humains ?

Le lac Tana. — Au centre des provinces du Nord de l'Éthiopie, s'étend le lac Tana, inépuisable réservoir circulaire de soixante-dix kilomètres de diamètre à mille huit cents mètres d'altitude, authentique cœur de l'Égypte, cœur qui lui envoie son sang au rythme d'une pulsation par an, mais cœur qui, fâcheuse infirmité constitutionnelle, est placé hors de son corps. Au cours des siècles, l'Égypte a bien souvent envoyé ses légions jusque-là, mais elles n'ont jamais pu s'y accrocher solidement. Ainsi l'Éthiopie a pouvoir de vie et de mort sur l'Égypte. Depuis cinquante ans, celle-ci s'opposait à la construction d'un barrage aux sources du Nil, à la sortie du lac. Récemment, Égypte, Grande-Bretagne et Éthiopie ont mis fin à la dispute ; les travaux doivent bientôt commencer.

Ils permettraient l'irrigation de vastes territoires en Égypte, et la production d'énergie électrique pour l'Éthiopie et l'Ouganda anglais. Pauvre Éthiopie! Son pouvoir sera l'objet de bien des convoitises.

La « Navigatana ». — Pour le moment, on n'a point encore passé le mors au lac Tana; c'est une bien brave mer intérieure, parfaitement sauvage. Il y a même au centre deux îles, Daga et Deghi, où nul Européen n'a mis le pied. Cela ne tardera pas; déjà, des bateaux à moteurs parcourent les eaux qui ne connaissaient il y a quelques années que les « tankas » indigènes. Le lac Tana devient le fief de la « Navigatana » créée par l'entreprenant M. Buschi, un Italien dynamique et impétueux, corpulent comme feue l'impératrice Taïtou et tonitruant comme Neptune qui, arrivé en 1947 après avoir été exproprié de sa ferme de Dessié, sans argent, sans permis de séjour, seul Européen dans un rayon de cinquante kilomètres, a lancé en trois ans une flotte de quatorze bateaux entre des rives où l'on ne pouvait trouver de fret. Aujourd'hui il transporte six mille passagers et dix mille tonnes dans l'année sur des cargos Diesel de cent tonneaux qu'il a renfloués des fonds de vase où les Italiens les avait sabordés avant leur retraite.

La « Navigatana » a mis à notre disposition une barque de trois tonneaux et trois hommes dont un interprète, pour une reconnaissance des rives ouest du lac. Nous longeons à petit régime la côte; le soleil monte, nos vêtements tombent; en dernière ressource, je me jette à l'eau et me fais remorquer : pas de crocodile en vue.

Les rives défilent; leur splendeur défie la description. Les tons de feuillage rouges vifs, roux, bruns se mêlent aux verts et aux jaunes; les euphorbes dressent leurs candélabres vers le ciel en muette liturgie; bleuies par le soleil, les eaux répètent cette somptueuse débauche d'art impressionniste. Pélicans, cigognes et vautours à gorge blanche nous saluent d'un battement d'ailes au passage. A plusieurs kilomètres de la rive, de légers papillons dansent au-dessus des eaux; comment résistent-ils à cet effort? Que cherchent-ils? Lorsque nous nous rapprochons du bord, le mouvement des roseaux trahit le lourd déplacement d'un « hippo ».

Le monastère de Mandaba. — La barque glisse sur l'eau tiède, cap sur Gorgora. Un toit de chaume point discrètement derrière l'épais décor de feuillages bariolés. C'est le couvent de Mandaba. Le ronronnement du moteur attire deux gamins qui nous prennent la main et la portent à leurs lèvres lorsque nous accostons. Un digne vieillard accouru en hâte nous conduit par gestes jusqu'à l'enceinte, un mur de paille tressée. Deux minutes plus tard arrive l'Abba Mariani : robe blanche et toque de laine recouverte d'un bonnet cylindrique noir, profil amharique très pur; front magnifique, nez droit et bien proportionné, dents impeccables, lèvres fines; dignité, impassibilité et prestance. Si insolite que soit notre visite à ce couvent totalement retranché du monde extérieur

dans un district où ne vient nul Européen, nous recevons excellent accueil ; l'Église chrétienne d'Éthiopie est très proche de l'Église Romaine, dont elle ne diffère que par le monophysisme ; cet apparentement spirituel crée la confiante cordialité de rapports que l'on apprécie fort après un séjour en Islam.

A l'entrée de l'enceinte, une table de pierre que l'on frappe avec un caillou sert de gong pour rassembler la communauté. A l'intérieur de l'enceinte, l'église : mur circulaire de pisé, toit de chaume, quelques ouvertures. Nous nous déchaussons avant d'entrer et parcourons dans la pénombre un couloir circulaire intérieur. Il y a là une belle peinture sur étoffe du Christ en croix — un Christ de race blanche — spécimen remarquable d'art primitif, naïf de technique, mais de conception évoluée, beaucoup plus émouvant dans sa spontanéité que les compositions conventionnelles de nos églises. On nous montre aussi, peints sur des plateaux de bois dur, hauts de trois mètres, un Saint Georges terrassant le dragon et une histoire d'anges aux derrières joufflus, nette de dessin, aux tons éteints, plus émouvante qu'une galerie de pinacothèque.

Derrière une tapisserie, l'Abba nous indique l'autel, sans nous le dévoiler, et rien ne le persuade de nous révéler quoi que ce soit en-deçà du couloir circulaire que nous suivons pieds nus derrière lui, discrètement suivis des yeux par les bons prêtres chenus et les petits séminaristes quasi nus.

Il nous invite maintenant, le plus gracieusement du monde, à une collation. Nous nous efforçons de ne pas comprendre, abrités derrière les interprètes, mais ceux-ci s'obstinent, et nous ne pouvons sans l'offenser ignorer ses intentions amicales. Nous le suivons dans sa case. Après le lavement des mains, un plateau est approché, portant les galettes de tief, d'une pâte encore tiède, grisâtre, fermentée et acide ; on y joint une tranche de souka, gros cucurbitacé à chair épaisse et spongieuse, écœurant de fadeur, puis un verre de lait de lin, qui évoque de confus souvenirs d'enfance de purgations et de cataplasmes. La règle du monastère veut qu'il y ait toujours assez de nourriture pour deux mille affamés ! Aussi ne nous laisse-t-on manquer de rien. A peine, dans un effort méritoire, ai-je abaissé le niveau dans mon verre, qu'un second verre m'est apporté. Le palais et l'estomac bouleversés, je m'efforce de ne pas sentir le goût de ce que je dois avaler.

Bahar-Dar. — Nous embarquons le lendemain à l'aube sur le *Fitaorari*, cargo de deux cents tonneaux filant sept nœuds, qui traverse le lac Tana deux fois par semaine. En fin d'après-midi, après une escale à Zéghié pour décharger du sel et prendre des peaux « vertes », nous touchons Bahar-Dar. Sur la carte au millionième — la seule qui existe — c'est un nom inscrit en lettres de trois millimètres, souligné d'un gros trait rouge signifiant : « centre important ». Sur les lieux, l'inventaire donne ceci : terrain mal délimité, hangar des « Ethiopian Air Lines » ;

le « guébi », bungalow édifié par les Italiens, qui sert de résidence aux autorités administratives de passage ; une baraque de torchis couverte de tôle ondulée abritant un moulin à huile ; quelques toucouls à toits de chaume ; deux ex-Italiens, cent pour cent éthiopianisés et quelques dizaines d'indigènes ; route : néant ; télégraphe ou téléphone : néant. Comme pour bon nombre de « villes » éthiopiennes, la seule liaison est assurée par les avions des « Ethiopian Air Lines » qui font escale une ou deux fois par semaine ; l'agent de la Compagnie, un jeune Amhara très européanisé, y sirote des « drinks » entre deux passages en écoutant son phono. Quant au site, avec ses vallons verdoyants, ses arbres en pinceaux et un décor de montagnes débonnaires dans le lointain, c'est le Charolais.

Présentement, une certaine activité de camp militaire se déploie autour du guébi : soldats (short, tunique, calot, pieds nus), officiers (tenue kaki très ajustée), tentes, sonneries de clairons. Un général de trente-cinq ans y séjourne provisoirement et nous invite à sa table. On murmure qu'il attend l'assèchement des sentiers pour aller cerner dans sa retraite un chef rebelle qui, compromis avec les Italiens, prit le maquis au retour de l'Empereur.

Les conditions de vie. — L'avion m'a ramené à Addis-Abéba. Les impressions d'un séjour de deux mois se décantent peu à peu. Quelques jours me restent avant mon départ pour Le Caire, pendant lesquels je mène à terme une enquête sur les conditions de vie.

Le dollar éthiopien s'échange au cours officiel de sept pour une livre sterling, ce qui le met à cent quarante francs environ.

Un agent de police touche quinze dollars par mois, ce qui explique sa propension à « transiger » pour un ou deux dollars, plutôt que dresser contravention. Un manœuvre reçoit trente à trente-cinq dollars, et quarante au Chemin de fer franco-éthiopien. Un ouvrier qualifié, ancien dans le métier, parvient à quatre-vingts et cent dollars. C'est aussi approximativement ce que touche un employé éthiopien à ses débuts. Un directeur d'administration émarge pour cinq cents, un ministre pour douze à quinze cents, un général pour huit cents. Les traitements des Européens sont plus élevés : sept cents (et plus) pour un professeur du lycée. Peu d'impôts. Pas de retenue pour la Sécurité sociale qui est inconnue, mais la plupart des employeurs, en particulier les Européens, comprennent leur devoir : on garde sans diminuer son salaire un ouvrier mutilé ; on remet deux années de salaire à la famille en cas de décès.

La nourriture est peu coûteuse, mais pour le reste la vie est plus chère qu'en France : de très médiocres chaussures, vingt dollars ; le cinéma, deux dollars ; les courses en taxi (inévitables), trois à dix dollars en ville ; l'autobus (un par heure ; tarif unique ; « défense d'arrêts facultatifs »), trente cents (quarante-deux francs) ; une carte postale, soixante-quinze cents (cent cinq francs) ; une boisson... mieux vaut s'en abstenir.

N'ayant que peu de besoins, l'indigène éthiopien parvient à vivre avec trente, voire vingt-cinq dollars par mois. L'Éthiopien qui veut vivre à l'Européenne, comme l'Européen lui-même, dépense dix à vingt fois plus. A moins de trois cents dollars un Français ne pourrait tenir, si chiche soit-il.

Pour le moment, malgré l'insuffisance de quelques salaires, tout est calme sur le front social. L'idée même de « classe » est inconcevable. Il n'y a pas de partis. « L'opposition » est représentée par des individus isolés, exclus de l'espérance du pouvoir pour de vagues compromissions avec les Italiens, ou plus simplement parce que tout le monde n'y peut accéder. Ils n'ont absolument d'autre programme que d'y parvenir à leur tour, mais ne s'appuient sur rien, et ne disposent d'aucun moyen. Pourtant ils « prennent parfois le maquis » avec des armes, et vivent sur les populations selon l'usage, pillant et tuant, ce qui donne lieu, de temps à autre, à quelques pendaisons publiques.

On achève le palais du Farlement ; mais de quoi parler dans une assemblée sans partis ? Faudra-t-il faire des « séminaires » d'éducation partisane ? Je parcours le monde depuis vingt ans, et pour la première fois je vis dans une contrée miraculeuse où ne s'entendent pas prononcer les mots-vedettes : communisme, socialisme, fascisme, démocratie, civilisation, liberté, révolution...

L'amitié éthiopienne. — L'Éthiopie, seul pays chrétien d'un continent islamisé, peut avoir une influence capitale sur l'Afrique noire. A la haine que ravive l'Islam contre les « roumis » dans un climat qui prélude à la « guerre sainte », doit s'opposer l'influence éthiopienne. Fédérée avec l'Érythrée par la décision prise l'année passée à l'O.N.U., disposant désormais de mille kilomètres de côtes sur la mer la plus fréquentée du globe, dirigée par un prince qui s'est montré homme d'état et progressiste, peuplée d'hommes industrieux, aidée par les prêts de la Banque Internationale, elle peut accueillir en Afrique le message culturel des nations européennes refusé par l'Islam et connaître le destin fulgurant des républiques sud-américaines. Ce pays attend une aide matérielle et un soutien dans son effort spirituel pour constituer en Afrique un pôle d'attraction non islamique et par conséquent non xénophobe. Ne devrions-nous pas, forts de l'estime en laquelle sont tenus à Addis-Abéba nos compatriotes du « Quai », du « Chemin de Fer » et du Lycée, nous faire de cet Empire un ami et un allié ?

Notre tâche en Afrique en serait allégée et notre avenir mieux assuré.

MICHEL PERRIN

OBSERVABLES ET MATHÉMATIQUES

par Pius Servien

Dès ses premiers pas, et jusqu'à nos jours, la Science a cru, avec la foi du charbonnier, que la Nature était mathématique. Cet article de foi n'a jamais été mis en doute ; maintes fois, au cours des siècles, il a été énoncé avec enthousiasme. Voici comment un des fondateurs de la Science moderne, Galilée, confesse sa foi :

« La philosophie (et il nous faut entendre par là ce que les Anglais appellent encore *Natural Philosophy*, la *Philosophia Naturalis* de Newton) — la philosophie est écrite dans cet immense livre qui demeure continuellement ouvert devant nos yeux, l'Univers ; mais qu'on ne peut comprendre, si d'abord on n'apprend à comprendre la langue, et connaître les caractères, en lesquels il est écrit. Il est écrit en langue mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles, et autres figures géométriques, et sans ces moyens il est impossible d'en comprendre humainement une parole. Sans ces moyens, on tournoie vainement dans un obscur labyrinthe. »

C'était reprendre les croyances de l'ancienne Grèce. A l'aube de la Science, pythagoriciens, platoniciens avaient déjà énoncé, avec la même foi ardente, que tout ce que Dieu fait est fait par un géomètre. Laplace affirmait qu'il avait pu se passer de « cette hypothèse », Dieu, et nous dire sans elle comment est fait le monde ; avec la foi de Galilée et de Platon, il croyait le monde entièrement mathématique ; et tel qu'un esprit surhumain eût pu le lire tout entier, dans son passé et son avenir certain, sous forme d'équations mathématiques ; en somme, une œuvre de géomètre encore, mais qui se serait faite toute seule, et qui attend un géomètre surhumain pour la lire tout entière.

Malgré ses bouleversements récents, la Science n'a jamais touché à ce dogme qu'elle a reçu de Pythagore. Ce n'est certes pas par là que la peinture du monde, que nous devons à Lorenz et à Einstein, diffère de celle que peignaient les Newton et les Laplace. Et il est aisé de redécouvrir cette même foi profonde jusque dans le principe d'incertitude de Heisenberg, que l'on trouve à la base de la mécanique quantique.

Or, en est-il vraiment ainsi ? Cette foi, inébranlable, qui dura pendant vingt-cinq siècles, est-elle vraiment justifiée ? Ce serait le plus extraordi-

naire triomphe de l'instinct humain, que d'avoir deviné, avant toute expérience, le caractère profond de tout ce que devaient découvrir les hommes pendant ces millénaires si glorieux pour la pensée : avant de connaître les chemins des étoiles, et les chemins de l'énergie atomique, les hommes savaient donc déjà qu'ils ne trouveraient rien au sein de la nature, qui ne fût ces mathématiques mêmes.

Après avoir mis en lumière ce premier problème, et sans le résoudre encore, nous sommes amenés à nous demander : que sont-elles donc, ces mathématiques toutes puissantes ? Pascal enfant, qui en avait entendu parler, le demandait à son père. Voici ce que nous conte madame Périer, sa sœur : « Il priait souvent mon père de lui apprendre la Mathématique, mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'était que cette science, et de quoi on y traitait. Mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. » En un sens, on croirait que tous les mathématiciens ont obéi à cette défense. Mais allons-nous nous satisfaire de définitions analogues des mathématiques — fussent-elles affinées et saupoudrées de logistique — avec défense d'y penser davantage ? Voici certaines difficultés que nous y voyons.

Si l'Univers est tout mathématique, comme ne cesse de le croire la Science, comment en séparer, en distinguer les mathématiques, sinon d'une façon toute superficielle et provisoire ? Elles seraient seulement un « vrai ordre », comme disait Pascal ; et seule la faiblesse de notre esprit nous empêcherait encore de saisir toutes choses sous forme mathématique. Mais, s'il en était ainsi, Pascal aurait eu raison de chercher à mettre la théologie sous la forme d'un théorème de probabilités, et de nous convier à jouer à pile ou face Dieu et la vie éternelle, avec des chances infinies de gagner si nous parions Dieu. Si tout l'Univers est mathématique, Spinoza avait donc raison, en essayant de mettre la morale en théorèmes. Leibnitz avait raison, en cherchant — et c'était là sa plus grande pensée et l'œuvre de sa vie — à si bien préciser et distinguer toutes nos pensées, que tout en devînt mathématique, et qu'il suffît alors, pour connaître toute vérité, d'un « Calculemus » : d'un mathématicien assis à sa table, les yeux fermés au monde, et découvrant toutes choses par la seule puissance de l'algèbre et des nombres.

Ou bien une telle croyance est justifiée. Ou bien elle ne l'est pas ; et seulement en ce cas il est possible de concevoir une définition des mathématiques, de rechercher quelles sont les limites de leur domaine propre au sein de l'univers ; puisqu'on ne suppose plus qu'elles s'y étendent, au fond, sans limites, sinon celles de notre ignorance.

On pourrait, certes, distinguer un Univers matériel d'un Univers

spirituel. Mais la Science ne serait pas très contente si, en recherchant ses bases profondes, on ne trouvait plus rien à saisir, qu'une distinction entre « esprit » et « matière » dont la Science ne se soucie guère, elle laisse cela aux philosophes. Si tout est mathématique, si le grand Livre de l'Univers, une fois bien rédigé, doit ressembler à l'immortel traité d'Euclide : voit-on ce livre commencer, comme Abélard ou Guillaume de Champeaux, par une dissertation sur l'esprit opposé à la matière?

Mais revenons à la physique; en admettant que nous sachions ce que cela veut dire; et c'est précisément un autre problème qui se dessine. On croit couramment, parce qu'on joue avec des mots, mathématiques, physique, choses morales, que l'on sait les distinguer; on avance tranquillement sur ces sables mouvants. Mais quel guide a-t-on pour ne pas s'enliser quelquefois? N'est-ce pas arrivé, certain jour, à Leibnitz, le fondateur, pourtant, du calcul infinitésimal? A Pascal, que ne défendirent suffisamment, le jour de son célèbre pari, ni l'esprit de géométrie, ni l'esprit de finesse, qui étaient tous deux en lui avec une si exceptionnelle splendeur? Laplace a pu glisser, et Poisson, quand ils calculaient des probabilités judiciaires? Il semble donc bien qu'il conviendrait enfin d'ajouter, à l'instinct, même des plus puissants génies, quelque boussole, quelque méthode, dont on découvre, en ces domaines, qu'elle leur a parfois bien fait défaut.

Si la physique est, au fond, toute mathématique, si l'Univers est l'œuvre d'un pur géomètre, comment distinguer la physique des mathématiques? A quoi bon ces deux étiquettes trompeuses et provisoires, si, au fond, une suffit : mathématiques?

Examinons un moment comment s'est formée cette croyance, que l'Univers est tout mathématique. Elle ne vient guère de l'expérience. Du moins, nul n'oserait risquer une théorie aussi générale, sur une base expérimentale aussi étroite, que les nombres merveilleux trouvés par Pythagore en étudiant les cordes vibrantes, ou d'autres premiers pas semblables.

Or, nous voyons même la foi ardente de ces premiers savants, décider que le monde était géométrique. Ils voulaient même, d'abord, qu'il fût fait de cercles : nulle figure plus parfaite ne se pouvait, à leur avis, et il fallait que le chemin des astres fût celle-là. On sait comment, de Ptolémée à Tycho-Brahe, le ciel se complique d'épicycles, de sphères de cristal, horloge extraordinaire et compliquée, aux rouages tous circulaires, et dont les pointes d'aiguilles étaient les planètes. Cela allait tant bien que mal; mais, à chaque discordance découverte par l'observation, on ajoutait tranquillement de nouveaux cercles.

Un jour s'éleva une voix plus ardente, plus convaincue encore, celle de Képler, ouvrant pourtant le XVIIe siècle et l'astronomie moderne. Il disait d'abord : « Dieu est l'archétype du monde, et nulle figure ne lui ressemble plus (si quelque comparaison est ici possible) que la surface

sphérique. » Mais bientôt Képler écrivait — et rien ne peint mieux le fond d'un savant fait pour voir ces lumières nouvelles :

« Depuis huit mois j'ai vu le premier rayon de lumière ; depuis trois mois j'ai vu le jour ; enfin depuis peu de jours j'ai vu le soleil de la plus admirable contemplation. Je me livre à mon enthousiasme, je veux braver les mortels par l'aveu ingénu que j'ai dérobé les vases d'or des Égyptiens, pour en former à Dieu un tabernacle loin des confins de l'Égypte. Si vous me pardonnez, je m'en réjouirai ; si vous m'en faites un reproche, je le supporterai ; le sort en est jeté, j'écris mon livre, il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe ; il pourra attendre son lecteur. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contempláteur de ses œuvres ? »

Gardons-nous de remarquer que les plus grands savants ne sont pas toujours les plus rassurants pour les éditeurs. Mais quels étaient ces « vases d'or des Égyptiens », ce « soleil de la plus admirable contemplation » ? C'était la découverte, par Képler, et dans une voie nouvelle, du monde mathématique dans sa nature enfin pure. Képler venait de lire au ciel, non plus un fouillis de sphères toujours remaniées, mais un autre être géométrique, cette fois pur et immuable, visiblement fait de la main de Dieu : ces ellipses profondément étudiées, il y avait deux millénaires, par le génie d'Apollonios.

Nulle confirmation plus éclatante, de la nature mathématique du monde. Et pourtant les preuves allaient se précipiter, se multiplier, et les équations de Newton — dans son divin livre, *Philosophiae naturalis principia mathematica* — allaient régler les chemins de la lune, des planètes, des comètes, l'aplatissement de la terre confirmé par la géodésie française, les marées même et les fureurs de la mer. Par le calcul seul, Leverrier découvrait Neptune.

Depuis, les preuves ont changé un peu de forme, mais l'essentiel demeure, la nature mathématique du monde. Toutes les mécaniques, celle de Newton, celle d'Einstein, aussi bien que la mécanique ondulatoire, se déduisent uniformément d'un même principe purement mathématique, celui de Hamilton ; avec des divergences ultérieures qui ne mettent jamais en cause la foi ionienne, en la nature mathématique du monde.

Et cependant, dans cette dernière forme de la Science, et malgré ses foudroyants succès militaires, les difficultés théoriques se sont multipliées, qu'on omet trop de mettre en lumière. Les quanta même, ces éléments obscurs qui sont à la base, sont demeurés entièrement incompris, depuis que Planck a fait voir qu'on était obligé de les glisser, vrai coup de pouce dans l'édifice mathématique newtonien, il y a un demi-siècle, au risque de tout faire crouler. Les probabilités, sur lesquelles on édifie maintenant toutes choses, n'étaient pas dans un état bien meilleur. On recevait d'autres formules tombées du ciel, comme l'incompréhensible principe de Pauli, avec autant de tranquillité qu'un ingénieur qui édifie un pont, muni de quelques formules empiriques sur la résistance

des matériaux. Le pont ne s'est pas écroulé, mais théoriquement il ne vaut guère mieux.

Il nous suffirait, pour nous inquiéter à son sujet, d'adopter certains points de vue particulièrement chers, précisément, à la mécanique nouvelle.

Que de fois n'a-t-on dit qu'il faut bien se garder d'étendre, à l'échelle des atomes et des électrons, une expérience que nous avons acquise à une toute autre échelle? Et alors, comment pourrions-nous être sûrs que la prévision des Ioniens, qui affirmaient que la nature est mathématique, se vérifiera encore au sein même des atomes?

Les deux grands bouleversements de la physique en notre siècle, la relativité, et la mécanique ondulatoire ou quantique, retentissent du précepte : n'introduisez rien dans vos théories mathématiques, qui ne soit observable. On répète là ce que disaient déjà Vinci et Galilée, en fondant la science sur ces deux piliers, l'observation et les mathématiques. Mais a-t-on jamais su définir l'observable, et le distinguer des mathématiques? Au fond on ne le peut pas, si la nature est, comme on croit, toute mathématique. Et, en fait, il est facile de montrer qu'on ne sait pas le distinguer. On croit le savoir, parce qu'on le fait en physique élémentaire, où l'on distingue fort bien un thermomètre, un pendule, d'une intégrale ou de tout être mathématique. Mais, munis de cette assurance acquise au collège, les savants ne se demandent plus, quand ils méditent sur les bases de la science, en présence d'une probabilité, de la loi des erreurs, ou encore des électrons et des quanta, s'ils savent vraiment encore, avec autant d'assurance qu'on distingue cela en physique élémentaire, ou lorsqu'on distingue les casseroles de la cuisinière de ses comptes, comment on distingue les observables et les mathématiques.

Nous avons montré que les mathématiques, seules au monde, parlent de choses égales. Si l'on parle d'égalité dans un autre domaine, ce n'est là, comme la fraternité ou la liberté, qu'un grand espoir des hommes; mais nulle méthode scientifique n'en peut rien garantir, du moins avec la précision nécessaire quand on parle d'électrons ou d'atomes. Et la physique est logée à la même enseigne. Ceci peut surprendre : ne suffit-il pas d'une balance ordinaire pour se procurer deux choses égales, deux quantités égales de farine par exemple? Nous répondrons volontiers qu'une balance ordinaire y suffit. Mais nous ajouterons qu'il est même tout à fait nécessaire que ce soit une balance ordinaire. La difficulté commence avec une balance de précision : vous avez beau mettre sur ses plateaux ce que vous appelez deux choses égales, la balance de précision vous les montre toujours inégales. Le mieux qu'elle puisse faire pour vous, c'est de vous les montrer inégales, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, si bien qu'au total aucune ne l'emporte sur l'autre. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette capricieuse distribution d'inégalités, qui est ici seule observable, et l'égalité mathématique, égale à jamais comme au premier jour?

Sans doute on s'en tire en disant que la mesure de précision est constamment affligée d'erreurs ; mais c'est là conserver des préjugés d'épicier habitué à sa balance ordinaire, qui n'a jamais une conduite aussi légère. Si le savant bâtit sa science en commençant par contester toutes les meilleures observations qu'il fait, en les regardant toutes comme fausses, il n'est pas étonnant que les bases de la science se soient à ce point brouillées, qu'il s'agisse de probabilités, ou de quanta, ou de théorie des erreurs, objets que nous avons essayé d'éclaircir dans nos ouvrages ; il n'est pas étonnant que, précisément là où il serait plus nécessaire d'y voir clair, on perde tout moyen de distinguer la physique des mathématiques, ou même de pouvoir se poser ce problème. Aussi le soleil entrevu par Képler semble, pour le moment, se replonger dans maints nuages. On en a même pu craindre que la Science actuelle, dans ses nouvelles voies — et ces craintes ont été exprimées par ses fondateurs mêmes, comme M. Louis de Broglie — ne s'acheminât peu à peu vers l'inintelligible.

PIUS SERVIEN

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA MÉDECINE PSYCHOSOMATIQUE

par F. Alexander *(Payot)*

F. Alexander, directeur de l'Institut de Psychanalyse de Chicago et professeur de clinique psychiatrique à l'université d'Illinois, présente les concepts fondamentaux de la médecine psychosomatique et le bilan des connaissances montrant l'influence du psychisme sur les fonctions somatiques et sur leurs perturbations.

Après l'exposé des principes généraux, la seconde partie analyse à l'aide de nombreux cas cliniques, le rôle des facteurs émotionnels dans diverses maladies : troubles gastro-intestinaux, respiratoires, cardio-vasculaires, maladies de peau, troubles endocriniens et du métabolisme, troubles musculaires, des articulations, du squelette, troubles des fonctions sexuelles (ce dernier chapitre a été rédigé par Th. Benedek).

Cette nouvelle orientation de la médecine contemporaine requiert pour l'établissement du diagnostic et du traitement, la collaboration du psychiatre et du spécialiste non-psychiatre.

A. TÉTRY

LES CHROMOSOMES

artisans de l'hérédité et du sexe

par Jean Rostand *(Hachette)*

Le présent volume est une nouvelle édition revue et augmentée ; la première datait de 1928, époque où les nouvelles théories sur le mécanisme de l'hérédité étaient encore combattues par la plupart des savants officiels français. C'est le grand mérite de J. Rostand d'avoir admis, dès le début, l'importance des chromosomes dans le jeu héréditaire ; depuis la « montagne d'évidences » n'a cessé de s'élever.

Cette vaste fresque des mécanismes héréditaires, très agréable à suivre, se termine par un appendice indiquant sommairement les progrès essentiels réalisés entre 1928 et 1951. Et Rostand de conclure : « *Quelle merveilleuse fécondité a témoignée, en ces dernières années, cette génétique « mendélo-morganienne » qualifiée de « bourgeoise » et qui, pour nous, est tout simplement la génétique tout court* ».

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 141.)

par THIERRY MAULNIER

DIALOGUES DES CARMÉLITES

La saison 1951-1952 aura décidément été au théâtre une saison métaphysique : celle de l'affirmation, sur nos scènes et dans le goût d'un public très large, de ces tendances que le succès tardif mais éclatant de Claudel, celui du *Maître de Santiago*, celui du théâtre de Camus et de Sartre avaient déjà clairement manifestées. En quelques mois, nous avons fait tout le trajet de l'athéisme à la grâce, non sans explorer quelques chemins de traverse, nous avons vu sur les planches des sacrilèges et des convertis, des croisés et des templiers, des jésuites et des curés de campagne, et pour finir les carmélites martyres de Georges Bernanos. Cela n'est pas l'effet d'un hasard : les directeurs de théâtre ne montent, à de rares exceptions près, que les œuvres qu'ils croient susceptibles de plaire : et d'ailleurs, le fait est là, ces œuvres plaisent en effet, elles attirent même la grande foule des spectateurs. Les rapports de l'homme avec Dieu, ou avec cette immense absence qu'est l'absence de Dieu si Dieu est absent, la possibilité pour l'homme de faire son salut, non pas au sens seulement religieux du terme, mais au sens le plus généralement humain, la liberté, la révolte et le péché, la présence du mal au cœur des choses, l'angoisse consubstantielle à toute vie, tout cela semble décidément intéresser les spectateurs autant, sinon plus, que le problème de savoir si madame Y... restera en fin de compte fidèle à son mari ou si le peintre célèbre et mûrissant parviendra à mener à bien une aventure sensuelle avec sa jeune admiratrice. Il me semble qu'il faut se féliciter de ce changement (c'est un grand changement, car la liste des œuvres qui ont fait cette année figure d'événement au théâtre eût sans doute étonné les « habitués » des triomphes de Bataille et Porto-Riche). Le fait est que depuis octobre dernier, peu de pièces de style proprement boulevardier ont eu des succès incontestables : au moment où j'écris ces lignes, les deux pièces qui font les plus grosses recettes de Paris, aux côtés de *la Tête des autres* et de *Lorsque l'Enfant paraît*, sont *Sur la Terre comme au Ciel* et *Dialogues des Carmélites*. Pour peu que cela dure, les directeurs de théâtre repousseront les manuscrits si la liste des personnages ne leur

indique pas la présence de quelques frocs ou soutanes, les « caleçonnades » seront définitivement vouées au mépris, et les jeunes auteurs s'entendront dire : « Mon pauvre cher monsieur, il n'y a pas un autel là-dedans, pas un crucifix sur la scène. Il n'est question que de coucheries ! Et cette femme en déshabillé ! Nous ne ferions pas un franc. »

***

Au terme d'une saison brillante marquée par des œuvres de Sartre, de Cocteau, d'Anouilh, de Marcel Aymé, de Marcel Achard, d'André Roussin, par la pièce de Hochwaelder, par les spectacles du Théâtre National Populaire de Jean Vilar (parmi lesquels *le Prince de Hombourg* reste le plus beau) et par l'extraordinaire mise en scène de Raymond Rouleau pour *Anna Karénine*, par les œuvres extrêmement intéressantes à divers titres de Jean Davray, Loys Masson, et quelques autres, ce sont les *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos qui pourraient bien connaître la fortune la plus éclatante. Il ne me souvient pas, du moins, que l'accueil de la critique à une œuvre dramatique eût été souvent d'une telle chaleur et d'une telle unanimité, où se voit la rencontre de chroniqueurs presque toujours opposés par leur goût et les critères de leurs jugements. On a parlé, un peu partout, de choc reçu, de surprise, d'événement dans l'histoire du théâtre d'après-guerre. Je ne me prononcerai pas là-dessus. Mais il y a quelque chose d'assez émouvant dans cette entrée posthume, si parfaitement victorieuse, de Georges Bernanos au théâtre, avec une œuvre qui n'était même pas destinée au théâtre et pouvait paraître au premier abord ne satisfaire à aucune des exigences de la représentation théâtrale. Le théâtre Hébertot, qui a osé présenter au public *Dialogues des Carmélites*, est décidément favorisé par les divinités du théâtre ; avoir en moins de dix ans inscrit à son répertoire *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux, *l'Aigle à deux Têtes* de Cocteau, *Des Souris et des Hommes* de Steinbeck, *Caligula* et *les Justes* de Camus, *le Maître de Santiago* d'Henry de Montherlant, *le Feu sur la Terre* de François Mauriac, Roger Peyrefitte, Gabriel Marcel et Pol Quantin au cours des derniers mois, et en venir maintenant aux *Dialogues* de Bernanos, cela suppose quelques mérites.

Je ne mentionnerai pas ici par quels chemins assez compliqués l'exécution des seize carmélites de Compiègne, aux derniers jours de la Terreur, a inspiré à Georges Bernanos (d'après une nouvelle d'ailleurs fort belle de l'écrivain allemand Gertrud von Lefort), sur un schéma cinématographique du R.P. Brückberger, le texte qui vient d'être porté à la scène par Albert Béguin et Marcelle Tassencourt. Je note seulement que Georges Bernanos n'a inventé ni les situations ni les personnages. Il s'est comporté en dialoguiste de film. Mais ce dialoguiste était, d'une part, tout à fait ignorant des servitudes techniques de l'art pour lequel lui avait demandé de travailler ; et, d'autre part, il avait du génie.

L'œuvre qu'il nous a laissée et qui est à peu de chose près la dernière de sa vie est sans doute tout à fait impropre à la consommation cinématographique pour laquelle elle a été conçue. Alors que la nouvelle de madame Gertrud von Lefort offre une admirable matière à un scénario, les dialogues de Bernanos, en raison de l'importance quantitative du texte (il y a là de très longues méditations à voix haute, presque des monologues), en raison — plus encore — de l'altitude où se situe le débat et de la tension spirituelle où il est porté, ne pourraient prendre place dans un film qu'au prix de mutilations qui en retrancheraient l'essentiel. Au contraire, le théâtre a pu s'en emparer et les faire siens au prix de coupures et de retouches très légères, le principal travail des adaptateurs ayant consisté dans un ajustement aux exigences de la scène qui a réduit les quelque quarante « séquences » originales à quelque vingt-deux tableaux (le plus souvent, il a suffi d'enchaîner dans le même lieu ce qui était dit par les personnages dans des lieux séparés, de supprimer quelques épisodes secondaires, quelques enchaînements trop cinématographiques, d'opérer dans un ensemble un peu trop morcelé une sorte de remembrement).

Le miracle — le miracle au sens théâtral du mot — provient sans doute d'abord de ceci que ce qui était pour Bernanos la source et le tourment de toute son œuvre, le cri de l'angoisse la plus profonde, a trouvé ici une possibilité d'expression dans une *situation* éminemment dramatique. Au point que jamais peut-être Bernanos ne s'est *révélé* comme dans les dialogues, que le sens de son œuvre entière, ce sens qui est celui d'une lutte prodigieuse entre l'insuffisance humaine et la grâce, dans les autres ouvrages à demi noyé dans des brumes tragiques, dans les tourbillons d'une éloquence prophétique, dans de tonnantes nuées d'orage, apparaît ici dans une nudité aveuglante, dans une netteté presque classique. Le mystère qui est célébré ici, c'est le mystère de l'agonie, le mystère de l'agonie de toute créature, aux prises avec la mort dès l'heure de sa naissance de telle sorte que la mort est en fin de compte le seul problème et que, pour le chrétien Bernanos, le Christ sur le calvaire a vécu la mort de tous les hommes, le Christ à Gethsemani a vécu l'angoisse de la mort de tous les hommes, et tous les hommes devant la mort vivent l'angoisse et la souffrance de l'homme-Dieu. De là résulte que nul ne peut se dire seul maître et comptable de cette mort qu'il croit sienne et qui le lie au genre humain, au Dieu qui est mort pour le genre humain : « Nous mourons les uns pour les autres, et peut-être les uns à la place des autres, qui sait ? » Ce mot de la merveilleuse sœur Constance nous montre à quelle hauteur se situe le drame de l'universelle agonie que Bernanos a su écrire. Mais il nous fait sentir aussi quelle gageure il y avait à tenter de faire rêver, frémir, pleurer une foule de spectateurs ordinaires de 1952 avec un débat réservé, en apparence, non pas même aux seuls croyants, mais à la petite élite des croyants familiers des plus extraordinaires dimensions de la spiritualité chrétienne : en quelque sorte, aux *initiés*.

Si la gageure a pu être tenue, c'est parce que, grâce à la nouvelle de

madame Gertrud von Lefort, la vertigineuse méditation de l'angoisse bernanosienne a pu être merveilleusement incarnée dans le petit groupe des carmélites de Compiègne et dans l'histoire de leur persécution et de leur martyre. C'est ici, dans ces victimes, parmi les plus faibles et les plus innocentes qu'on puisse imaginer, sur qui se referme l'implacable étreinte de la terreur révolutionnaire, que se trouve la vertu théâtrale dans ce qu'elle a de plus fort. Il peut se faire que certains spectateurs n'accompagnent pas Bernanos, au long de l'ouvrage, dans tous les cheminements de sa pensée. Mais il y a la situation. Il y a la menace qui s'éveille et qui grandit de scène en scène. Qui pourrait résister à l'inoubliable montée à l'échafaud des petites carmélites, dans leur grand manteau blanc de cérémonie, dans l'hiératisme rituel de leurs fêtes conventuelles, à ce chœur de voix hautes, presque enfantines, qui chantent le *Salve regina* et que le couperet tranche l'une après l'autre, jusqu'à la dernière? La chronique nous dit que l'effet produit sur le peuple par le supplice des carmélites fut tel que la dictature de Robespierre subit là son premier ébranlement. Il se reproduit à la scène. Il est presque irrésistible. Il y a bien longtemps, je crois, qu'on n'avait vu autant de spectatrices et de spectateurs en larmes qu'au baisser du rideau sur la dernière scène des *Dialogues des Carmélites* au théâtre Hébertot. Il se trouve que l'une des expressions les plus grandioses de la renaissance spirituelle catholique du XXe siècle se trouve être aussi le mélodrame où Margot a pleuré.

Blanche de la Force est, depuis sa première enfance, en proie à la peur : et la peur, pour cette petite aristocrate, descendante d'une longue lignée de soldats, la peur, c'est le déshonneur même. Elle subit la peur, mais elle ne l'accepte pas, et elle va engager contre sa peur, en révoltée intraitable, une lutte où elle trouvera finalement la force, la force miraculeuse, de rejoindre librement ses compagnes condamnées au pied de l'échafaud, pour partager leur supplice. La Grâce? Si l'on veut. Mais la Grâce a été *préparée*. D'abord, et avant tout, en Blanche même, devenue au Carmel « Blanche de l'Agonie du Christ », dans cette volonté, qui ne renonce jamais que pour se reprendre, d'une vie héroïque. Ensuite, dans les autres carmélites, qui noueront avec Blanche ces rapports mystérieux, en même temps naturels et surnaturels, d'échange et de réversibilité qui font le tissu de l'œuvre. Il y a cette Mère Prieure, qui a accueilli Blanche au Carmel, et dont la mort sera terrorisée, révoltée et misérable, étrangement indigne de la grandeur de sa vie, comme si elle avait pris sur elle, pour elle, à l'avance, la pauvre mort qui attendait Blanche, et lui avait en échange donné la sienne. Il y a Mère Marie de l'Incarnation, la plus fière, la plus héroïque, celle qui a voulu faire le vœu du martyre, et qui sera finalement privée du martyre, pour que Blanche, elle, y ait droit. Il y a madame Lidoine, la deuxième prieure, dont le courage tranquille et positif protégera Blanche contre ce que l'absolutisme de Mère Marie pourrait avoir pour Blanche d'abrupt et de décourageant. Il y a enfin la radieuse sœur Constance, dont la tranquille et joyeuse intrépidité répondra pour

l'angoisse de Blanche et la conduira pour ainsi dire par la main à l'échafaud. La mort admirable de Blanche est ainsi l'œuvre de la communauté tout entière en même temps que celle de Blanche, en même temps que celle de Dieu. Nous sommes liés.

Les décors de Raymond Faure sont non seulement fort beaux, mais remarquablement agencés pour les changements rapides qui permettent de tenir le rythme d'ensemble. De la distribution, très homogène, il faut détacher mesdames Tania Balachova (extraordinaire dans la scène de la mort de la prieure), Mona Dol, d'une humanité émouvante, Annie Cariel, qui a de la simplicité et de la grandeur, Annie Noël, qui montre des dons éblouissants dans le personnage de sœur Constance, MM. Jean Lanier, au jeu très fin et très sûr, et Fontanet.

THIERRY MAULNIER

CHONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES DESTINS INDUSTRIELS DU MONDE

par Albert Ducrocq *(Berger-Levrault)*

C'est une somme de la technique moderne que nous présente, dans son livre, M. A. Ducrocq — ou plutôt une vaste synthèse qui, pareille à une réaction chimique, met en présence plusieurs éléments et en fait jaillir un composé nouveau. Ici, les éléments, ce sont tous les facteurs matériels de notre civilisation, énergie, matières premières, transports, synthèse chimique, planification économique ; le composé final, c'est le monde de demain.

Voici le tableau que brosse devant nous M. Ducrocq : depuis l'aube de ce siècle, la course à l'énergie a pris une accélération vertigineuse. L'énergie est devenue l'âme de nos machines ; sans elle, ni locomotive, ni auto, ni avion, ni usine. La fabuleuse consommation qui s'en fait (1 600 millions de tonnes de charbon par an, 467 millions de tonnes de pétrole) a pu faire craindre jadis que les gisements n'en fussent promptement épuisés ; mais la Terre est une bonne mère nourricière ; elle révèle de nouveaux filons au fur et à mesure que nos besoins s'accroissent et permet ainsi à chaque Français de s'entourer, en 1951, de vingt *esclaves mécaniques*, à chaque Anglais de trente-deux, à chaque Américain de cent.

Mais l'énergie ne serait que vaine fumée si on ne lui offrait des matériaux à travailler. Et voici le panorama des métaux, depuis le vieil et vénérable fer jusqu'à ces nouveaux venus, magnésium, glucinium, cadmium, titane, vanadium, métaux radioactifs...

Energies multiformes, matières premières indéfiniment variées : les deux tableaux sur lesquels l'homme joue son avenir. Tableaux bien insuffisants, d'ailleurs, puisque, aux sources classiques, la science est à la veille d'ajouter l'énergie du soleil, de la mer et de l'atome, et que, aux matériaux naturels, elle adjoint dès aujourd'hui une gamme prodigieuse de produits synthétiques.

Le colosse de la technique s'est à tel point développé qu'il n'est plus à la mesure de nos petits pays d'Europe. Désespérément accrochés à un mode de vivre et de travailler suranné, comment pourraient-ils faire autre chose que se débattre entre ces deux géants, l'U.R.S.S. et les États-Unis ? Ceux-là, abondamment pourvus de force motrice et de ressources primordiales, foncent, par surcroît — surtout le premier — vers une civilisation scientifique avec un élan qui s'est allégrement débarrassé de tous les préjugés. Si elle ne veut pas périr, la vieille Europe devra-t-elle adopter une économie du même type ?

« *On fermera ce livre dans l'enthousiasme ou dans le désespoir* », écrit M. C.-J. Gignoux dans la préface. Nous penchons, nous, pour l'enthousiasme.

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 164.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

L'HOMME DEVANT LES ÉVÉNEMENTS

En intitulant son livre *De la Probabilité en Histoire*[1], M. Pierre Vendryès incline, malgré lui, ses lecteurs à commettre contre-sens et faux-sens. Sa théorie, qui s'oppose au déterminisme historique et qui reprend en partie les idées de Cournot sur le probabilisme, est si subtile, si nuancée que, pour la bien saisir, il faut la suivre dans ses tours et détours. Faute de quoi on la réduirait à des rengaines telles que : « En histoire rien n'est vrai, tout est seulement probable », ou à des reconstructions, risibles, du passé à partir d'une hypothèse qui ne s'est pas réalisée.

La liberté est à la mode : les physiciens l'ont retrouvée dans l'atome, et la plus rationaliste des sciences s'est convertie — provisoirement — à l'irrationnel et à l'imprévisible. Cependant, M. Pierre Vendryès, pour restituer à l'homme devant les événements sa liberté n'est pas parti de la microphysique mais de la physiologie. C'est dans l'autonomie physiologique de l'animal qu'il a vu se refléter l'autonomie mentale de l'homme. Grâce aux régulations physiologiques qui assurent automatiquement l'équilibre des fonctions organiques, l'animal a une vie libre, il échappe presque entièrement aux variations du milieu extérieur : ainsi la température ambiante n'influe pas sur la température interne de l'être vivant qui porte en lui une espèce de thermostat. Ce qui ne signifie pas, évidemment, qu'il peut s'adapter à tous les climats ou à n'importe quelles conditions d'existence.

D'une façon analogue l'homme possède son autonomie mentale. Non que ses possibilités d'action soient sans limites : elles sont *conditionnées*

1. Albin Michel.

par de nombreux éléments politiques, sociaux, économiques, mais elles ne sont pas *déterminées* par eux. « L'histoire est une création des hommes qui peuvent, à l'avance, penser leurs actions » écrit M. Pierre Vendryès. C'est pourquoi la fatalité des faits historiques n'existe que dans un sens : celui qui remonte du présent vers le passé. Dans le sens du présent vers l'avenir la multiplicité des actions possibles rend les événements de l'histoire aussi *imprévisibles* que ceux de la théorie des probabilités.

Cette philosophie probabiliste de l'histoire, l'auteur ne se borne pas à en poser les principes, il l'applique à un fait concret : l'expédition de Bonaparte en Égypte. Mesurant à chaque moment les possibilités et les chances, puis les confrontant avec la réalité, M. Pierre Vendryès montre que son échec n'est pas une *raison* pour que l'expédition d'Égypte dût échouer. L'autonomie mentale d'hommes qui s'appelaient Bonaparte, Talleyrand, Nelson, Brueys, Ganteaume, Menou, Keith, etc... leur permettait d'infléchir l'histoire dans un sens ou dans l'autre. L'expédition a échoué mais elle pouvait réussir. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la théorie probabiliste conduise à une méditation rétrospective, et vaine, de l'histoire. Le propos de M. Pierre Vendryès est, à l'opposé, sinon de prévoir l'avenir qui est imprévisible en certitude puisque les hommes sont autonomes, du moins d'envisager les cas possibles, d'examiner à l'avance les conditions qui renforceraient ou affaibliraient telles ou telles possibilités d'action, de mettre en œuvre, au besoin, des régulateurs semblables aux régulateurs physiologiques — natalité, immigration, répartition des richesses naturelles — de manière à offrir en quelque sorte au cours de l'histoire la pente souhaitable.

Ces hautes considérations — dont on ne peut donner ici qu'un aperçu fort incomplet — si elles ouvrent au philosophe de vastes perspectives, ne sont d'aucun secours pour l'historien qui, modestement, se borne à l'histoire descriptive et qui triomphe lorsqu'il a pu établir non point ce qui aurait pu être, mais simplement ce qui a été. Il faut croire que ces triomphes sont rares puisque de l'histoire ancienne à l'histoire contemporaine, les problèmes abondent qui ne sont point tranchés, les énigmes subsistent qui ne sont point résolues.

— Si M. Pierre Hubac ne se pique pas d'érudition, il possède en revanche une expérience du bassin méditerranéen, de ses eaux, de ses ports, de sa faune humaine, qui l'autorise à réécrire l'histoire de Carthage[1], sur laquelle nous ne savons que ce que nous en ont dit les annalistes romains, c'est-à-dire rien. Et même moins que rien, car selon M. Pierre Hubac, les Romains ont totalement déformé la vérité et par haine de Carthage et par impossibilité de comprendre une civilisation beaucoup plus évoluée que la leur. Ni Tite-Live, ce chauvin, ni Polybe, ce Grec au service de la propagande romaine, n'ont rendu justice à l'immense effort qu'avaient accompli en Afrique des Orientaux qui, de bonne heure,

1. *Carthage* (Édition Bellenand).

avaient abandonné les conquêtes violentes pour les conquêtes pacifiques et qui, partout où ils allaient, apportaient leur prospérité. Avec enthousiasme et ardeur, M. Pierre Hubac plaide la cause de Carthage, la défend contre les calomnies de ses ennemis qui non contents de l'avoir détruite ont voulu la déshonorer. Dans son zèle il s'inscrit même en faux contre la légende, bien assise, qui voudrait que la religion de Carthage eût été cruelle, que le culte du Soleil et du Feu eût entraîné des sacrifices de nouveau-nés jetés, comme nous l'ont montré les meilleurs cinéastes d'Hollywood, dans les flancs de taureaux-fournaises. Il n'y avait là, pense notre pro-Carthaginois, que des gestes symboliques, des rites analogues aux feux de la Saint-Jean, ou bien aux « taureaux de feu » qui sévissent, pour rire, en pays basque. Est-ce bien vrai ? On n'en jurerait point et les spécialistes de l'histoire des religions auront sans doute quelques arguments à opposer aux thèses généreuses de M. Pierre Hubac. Il reste que Carthage est encore entourée de bien des mystères. En attendant qu'ils soient éclaircis, elle nous apparaît sous un jour nouveau dans un livre alerte, vivant, et même amusant.

— Un bond de quinze siècles, un ruissellement de sources manuscrites et imprimées, et voici, dans son incertitude historique, la famille des Borgia [1]. Après Madame Marie Bellonci qui, il y a peu de temps, traçait de Lucrèce Borgia un portrait inoubliable, M. J. Lucas-Dubreton s'attaque, à son tour, à un problème irritant. En réaction contre les excès des romantiques, certains modernes ont fait du trio célèbre : le pape Alexandre VI, son fils César, sa fille Lucrèce, de grands calomniés qu'il était juste de réhabiliter. Et, bien sûr ! ils produisaient des documents à l'appui de leur thèse, car l'abondance, autant que l'absence, de documents favorise les argumentations en sens divers. M. Lucas-Dubreton nous propose un compromis entre les thèses opposées, non parce qu'il veut concilier les adversaires, mais parce qu'il estime, avec raison, semble-t-il, que la vérité se situe à mi-distance. Les Borgia doivent être crédités d'un bon nombre d'adultères, incestes, orgies, et de quelques assassinats, mais il faut tenir compte de deux choses : en premier lieu un climat moral très différent du nôtre, ensuite les buts que se proposait le pape Alexandre. En un temps où seuls les rigoristes s'indignaient de ce que le vicaire de Jésus-Christ ne fût point un saint, et où les cardinaux étaient moins des princes de l'Église que des princes d'Orient, on n'attachait pas une telle importance à ce que nous nommons les bonnes mœurs, on n'apercevait pas d'incomptabilité foncière entre la piété et le péché. D'autre part, la Papauté, contre tant de forces dressées pour l'abattre, avait besoin de maintenir, défendre et reconquérir ses biens temporels, car la notion de puissance purement spirituelle était encore très floue. Alexandre VI trouva en son fils César un excellent lieutenant, habile, courageux, hardi, aussi dépourvu de scrupules que ses adversaires, en

1. *Les Borgia* (Fayard).

sa fille Lucrèce une auxiliaire docile ou résignée, mais d'une adorable flexibilité. Lui-même se montra un diplomate remarquable, connaissant les vertus de la patience et de la ténacité. On ne saurait dire qu'il a honoré l'Église, mais il lui a rendu service. Comme les Borgia ont produit, un peu plus tard, un saint authentique et plusieurs modèles de vertus chrétiennes, le compte « Borgia » doit à peu près s'équilibrer. C'est du moins les conclusions vers lesquelles nous conduit, par des routes agréables, M. Lucas-Dubreton, mais lui-même n'a pas la prétention d'avoir rendu un arrêt définitif. La justice, comme l'avenir, est à Dieu.

— La question Louis XVII est l'une des plus fameuses et peut-être la plus fameuse des énigmes de l'histoire. Sa « littérature » est quantativement considérable et qualitativement remarquable. Le mystère enveloppant un enfant qui fut roi, dans la prison du Temple, alors qu'il n'avait pas huit ans, et disparut sans laisser de traces n'a guère cessé de flotter depuis un siècle et demi. Les efforts, le plus souvent désintéressés mais quelquefois intéressés, pour atteindre une vérité qui ne fût point discutable n'ont jamais abouti, mais il n'est nullement certain qu'ils n'aboutiront pas : de même que dans l'énigme du Masque de fer il suffirait que nous retrouvions certaines lettres pour que tout s'illumine, de même on doit croire qu'il existe des pièces d'archives — registres du Temple, papiers de Louis XVIII et de Decazes, par exemple — qui éclaireraient le débat et peut-être le trancheraient.

En l'état actuel des recherches, la simple connaissance « du dossier Louis XVII » n'est point une petite affaire et il faut savoir gré à maître Maurice Garçon, de l'Académie française, d'avoir pris soin de le présenter avec une méthode et une clarté irréprochables.

Qui lira *Louis XVII ou la Fausse Énigme*[1] aura tous les éléments pour se faire une opinion personnelle. Celle de maître Maurice Garçon est que l'on doit en revenir à la version officielle et traditionnelle, qui figure dans les manuels et les dictionnaires historiques : Louis XVII est mort au Temple, de tuberculose, le 8 juin 1795 ; il n'a été enlevé du Temple ni par des Royalistes, ni par des Jacobins, on ne lui a pas substitué l'enfant qui mourut le 8 juin 1795 ; pas davantage il n'est mort en janvier 1794 comme l'a soutenu récemment M. Louis Hastier[2] en produisant des documents inédits (et impressionnants). Cette thèse — car, jusqu'à la découverte éventuelle de la vérité, c'en est une — a pour elle l'autorité de la tradition, les conseils du bon sens, mais contre elle l'attrait du romanesque et la croyance que, dans les époques troublées, l'invraisemblable a quelques chances d'être vrai. Certes, maître Maurice Garçon a beau jeu lorsqu'il ruine des hypothèses qui n'eurent jamais grande consistance, mais il s'applique à atténuer, à gommer, pour ainsi dire, les pièces du dossier où le doute pouvait naître et où, effectivement, il est né. Tout ne

1. Hachette.
2. *La double Mort de Louis XVII* (Flammarion).

s'enchaîne point parfaitement dans cette histoire. Il ne faut pas écarter trop vite l'hypothèse d'une connivence des « exagérés » Chaumette et Hébert avec les royalistes ; il faut expliquer l'isolement inhumain dans lequel a été tenu un enfant de neuf ans, expliquer aussi pourquoi le petit malade n'a plus été vu, à partir de janvier 1794, par le médecin du Temple qui l'avait soigné avant cette date ; il faut rendre compte de l'attitude de Louis XVIII qui décommanda, à la dernière minute, les fouilles du cimetière Sainte-Marguerite où, selon de fortes présomptions, Louis XVII était inhumé. Ce n'est pas céder au goût du mystère que de réclamer, sur ces points et sur d'autres, des explications au moins plausibles avant de se rallier à telle ou telle thèse. D'ailleurs, on n'est nullement obligé de conclure : l'incertitude est une attitude honorable ; l'attentisme, en histoire, quand il ne se confond pas avec l'inertie et qu'au contraire il pousse à la recherche du document, apparaît hautement louable.

— L'âme de l'impératrice Marie-Louise eut trop peu de profondeur pour que se soient posés, à son sujet, de véritables problèmes. Pourtant on a tracé d'elle des portraits si différents qu'on s'interroge sur celui qui est « ressemblant ». A-t-elle aimé, au moins quelques mois, Napoléon ? Éprouvait-elle de la sympathie, de l'indifférence ou de l'animosité pour la France et les Français ? Avait-elle « quelque chose » dans sa cervelle d'oiseau ? A-t-elle abandonné le duc de Reichstadt à son malheureux destin ? Fut-elle une bonne ou une mauvaise mère ? A quel moment sa sensualité s'est-elle faite exigeante ? Se rapprocha-t-elle d'Isabeau de Bavière ou de Marie-Antoinette ? Pour l'histoire théorique, telle que la conçoit M. Pierre Vendryès, les réponses n'ont aucune importance, mais pour l'histoire descriptive elles ne sont pas sans intérêt. M. Jules Bertaut, dans un livre[1] qui a l'agrément de tous ceux qu'a publiés cet historien bien disant, plaide les circonstances atténuantes en faveur de Marie-Louise. Il souligne le désarroi de la jeune archiduchesse livrée à l'homme qu'elle avait appris à détester comme l'Antéchrist, isolée dans une cour où elle était choyée par Napoléon, mais par lui seul, obligée de prendre — elle n'avait pas encore vingt-cinq ans — des responsabilités qu'éludaient des hommes politiques et des diplomates chevronnés. Devenue grande-duchesse de Parme après avoir été impératrice des Français, elle laissa à de plus habiles qu'elle, le soin de diriger son petit royaume, mais elle se comporta en souveraine débonnaire envers ses sujets. Il lui eût fallu une âme d'airain pour dominer des événements qui l'accablèrent. L'expression : « plus à plaindre qu'à blâmer » trouve ici son exact emploi.

— Mais voici qui prouve, de façon éclatante, la difficulté d'atteindre la seule vérité matérielle. Sur le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, il existe déjà une tonne de documents. Les protagonistes, les

1. Amiot-Dumont.

seconds et les petits rôles ont, presque tous, fait leurs dépositions ; quelques-uns sont morts, mais beaucoup sont encore vivants ; des procès retentissants ont permis d'apercevoir ce qu'a vu, sous son bandeau, la Justice ; des enquêteurs se sont acharnés, avec une passion froide ou une passion véhémente, à arracher aux hommes et aux archives leurs secrets ; malgré cela nous ne savons pas tout, il s'en faut, sur ce que Chamine appelle *la Conjuration d'Alger*. Elle vient de publier le deuxième volume : *la Querelle des Généraux*[1] où elle retrace, dans un récit alerte, souvent pathétique, la prise du pouvoir par l'amiral Darlan et l'assassinat qui mit fin à ce que le président Roosevelt avait qualifié « un expédient provisoire ». Cette remarquable enquête apporte sans doute de nombreuses lumières sur une période fort obscure de l'histoire contemporaine, mais elle laisse encore plusieurs points dans l'ombre. Bien téméraire qui, dépassant la position d'attente qu'a prise Chamine, pourrait affirmer quel a été exactement le jeu mené par Darlan, ses intentions, proches et lointaines ; bien audacieux qui oserait, après elle, rouvrir le dossier du jeune Bonnier de la Chapelle, mystérieusement abandonné par ceux qui avaient armé son bras. Dans de tels cas pourtant, on confronterait utilement ce qui a été avec ce qui aurait pu être, et le probabilisme de M. Pierre Vendryès trouverait à s'exercer en faveur d'une histoire théorique qui nous concerne directement puisqu'elle peut être la nôtre, demain.

INFRASTRUCTURES

On imagine que les érudits qui consacrent leur vie à établir des catalogues ou des répertoires sourient lorsqu'on parle avec quelque dédain de l'histoire descriptive. Eux-mêmes « n'en sont pas encore là » ; ils se contentent de travailler à l'infrastructure, à poser les fondations sur lesquelles d'autres construisent les édifices. Ils savent pourtant que sans eux l'on ne bâtit que sur le sable. Sous les auspices de la Bibliothèque nationale, M. Gérard Walter poursuit un travail qu'on eût appelé jadis un travail de Bénédictins : le répertoire de l'histoire de la Révolution française (travaux publiés de 1800 à 1940). Bien plus, ce répertoire est à triple entrée : *personnes, lieux, matières*. Les deux premiers volumes ont déjà paru, et l'on est confondu d'admiration devant le labeur que représente cet inventaire méthodique. Les historiens du dimanche, avant de rien écrire, devraient contempler le répertoire de M. Gérard Walter. Cela les découragerait peut-être, mais où serait le mal ? Ils auraient, en tout cas, la révélation d'un monde ignoré, où les documents fourmillent mais qu'il faut d'abord pêcher. *Le Répertoire de l'Histoire de la Révolution française*[2] ne peut figurer évidemment que dans les grandes bibliothèques, sa lecture n'est pas un divertissement, mais tout honnête homme doit connaître son existence.

1. Albin Michel.
2. Édition de la Bibliothèque nationale.

— C'est à cette école — l'école des labeurs ingrats — que s'est formée Mademoiselle Régine Pernoud qui se présente actuellement comme l'une de nos plus savantes médiévistes. Chargée du Musée de l'histoire de France aux Archives nationales, elle vit dans le document, elle se baigne dans les sources, elle a pour familiers l'immense cohorte des disparus. Aussi ses ouvrages ne sacrifient-ils pas à la conjecture ; elle n'avance rien qui ne soit prouvé, elle se défie des vastes pensers, elle se cantonne dans les vérités concrètes. On ne pouvait mieux confier qu'à elle le soin d'écrire le premier volume *(Des Origines au Moyen Age)* d'une *Histoire du Peuple français* [1] qui en comprendra quatre. D'une période particulièrement touffue et enchevêtrée, puisqu'elle va du premier siècle après Jésus-Christ à l'an 1380, Mademoiselle Régine Pernoud donne une idée claire et une image vivante. Il est vrai que, selon l'esprit même de la collection, elle s'attache moins à dérouler les événements qu'à montrer comment nos ancêtres sont partis de certaines conditions matérielles de vie pour s'élever, à chaque époque, vers la spiritualité et vers l'art. Une immense moisson d'illustrations frappantes et peu connues ajoute encore à l'intérêt d'un livre dont le luxe n'est pas seulement extérieur.

EMPIRES ÉCROULÉS

— Nous savions que Cyrus avait fait sur le monde hellénique une forte impression, puisque Xénophon après Hérodote l'avait donné en exemple aux jeunes Grecs, mais nous ne voyions pas très bien pourquoi ce conquérant asiatique, qui avait mis la main sur les colonies grecques d'Asie mineure avait eu, peut-on dire, si bonne presse. M. Albert Champdor, dans un livre [2] qui est à la fois d'un érudit et d'un écrivain, nous permet de mesurer la valeur d'un homme qui possédait toutes les qualités qu'on peut souhaiter à un bâtisseur d'empires : la volonté, l'habileté, l'ingéniosité, le respect des religions et des traditions locales, le goût des beaux-arts. Ce Perse, fils d'une princesse mède, descendant des plateaux iraniens, en peu d'années soumit, au prix de la moindre violence, tout l'Orient. On lui sut gré surtout d'avoir abaissé l'orgueil de la splendide et terrible Babylone dont M. Albert Champdor nous donne une reconstitution saisissante. Cyrus prit en somme le contrepied de la politique babylonienne, ramenant les peuples en esclavage vers leurs foyers nationaux, relevant leurs cités et leurs temples détruits, ce qui lui valut les actions de grâces du clergé, la reconnaissance des patriotes, la gratitude des artisans et des artistes. Malheureusement ses successeurs furent moins intelligents que lui, et l'empire qu'il avait fondé s'écroulera sous la poussée d'un Cyrus venu de l'Occident, qui s'appellera Alexandre.

1. Nouvelle Librairie de France.
2. *Cyrus*. Albin Michel.

— Dans une page bien connue Montaigne, « anti-colonialiste » avant même qu'il y eût des colonies, stigmatise la cruauté des Espagnols, compagnons de Cortès, qui torturèrent et pillèrent ces bons Aztèques, pleins de vertus et d'innocence. Il est vrai que les conquistadors avaient la main aussi crochue que lourde, mais leurs intentions n'étaient pas toutes mauvaises. Cortès lui-même n'a exigé par la force que ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Certes les trésors aztèques l'intéressaient, mais il croyait, sincèrement que le christianisme marquait un progrès incontestable sur la religion aztèque où les sacrifices humains étaient rituels.

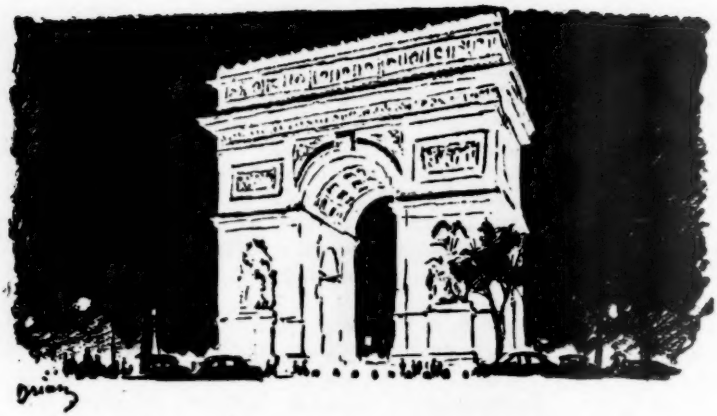
Il est curieux de voir qu'un historien et un écrivain mexicain de grand talent, M. Hector Perez Martinez, dans un très beau livre, traduit à la perfection par M. Jean Camp : *Cuhauhtemoc* [1] se montre moins sévère envers Cortès et les siens, que la plupart des historiens européens. C'est que M. Perez Martinez ne répudie aucun des deux héritages que lui ont légués ses ancêtres. « Cortès et Cuhauhtemoc (le chef de la résistance aztèque), écrit-il, furent des hommes de deux mondes qui en nous se concilient et luttent. Telle est notre race. » Grâce à lui la grandeur et même la spiritualité de la civilisation aztèque ne nous échappent plus totalement ; de l'empire écroulé, il reste une flamme.

— C'est aussi par la connaissance directe des descendants des Incas — plus que par l'archéologie — que M. R. Karsten, professeur à l'Université de Helsingfors, est parvenu, après trente années de recherches, à éclairer une page obscure de l'histoire. Son livre : *la Civilisation de l'Empire inca* [2] explique comment s'est formé, plus récemment d'ailleurs qu'on ne le pensait, un état très comparable par son organisation et son administration, aux états hautement civilisés. Et la religion du Soleil ne ressemblait nullement à un culte superstitieux : elle égalait en mysticisme les religions de l'Orient ancien ; un hymne inca, que cite M. Karsten, n'est pas indigne des psaumes de David.

— Si les Indiens, situés à l'ouest des Andes ont atteint un degré élevé de civilisation, ceux qui vivent à l'est paraissent, en revanche, être restés à l'état primitif. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille les laisser exterminer, ni même les faire mourir par bonté en les changeant de climat. Le Révérend Père Lelong, qui se penche avec pitié et amour sur les plus déshérités des humains, nous attendrit, cette fois, sur les Tapirapés [3], petite tribu amazonienne, décimée par les razzias de ses voisins indiens et désagrégée par la philanthropie des blancs. Comme l'a écrit Thierry Maulnier, le Révérend Père Lelong « veut assumer personnellement toute la douleur du monde ». Nous associer à sa passion, en lisant un livre très pittoresque, est le moins que nous puissions faire.

PIERRE AUDIAT

1. Robert Laffont, éditeur.
2. Payot.
3. *Les Indiens qui meurent*. Julliard.



LE MOIS A PARIS

Les ARTS. — Florilège de juin. — Un voyage à travers trente siècles d'art mexicain, un autre à travers treize siècles d'art italien, si multiples sont les manifestations artistiques qui, en ce mois de fleurs, sollicitent le curieux, que leur énumération remplirait une page entière : *Salon des Artistes Français et de la Nationale*, *Salon des Décorateurs*, *Le Génie de la France*, *Les Peintres de Portraits*, *l'Hommage à Vinci*, *le Salon de la jeune Sculpture*, *l'Art spontané*, etc., etc. On en vient à se demander si une telle effervescence ne risque pas d'entretenir chez les producteurs une anxiété à laquelle ils ne sont que trop enclins. L'excès même d'*information* contribue à rendre de plus en plus rare l'éclosion d'œuvres qui ne soient pas qu'un rendez-vous d'influences. Combien Picasso lui-même (dont une exposition, chez André Weil, résume tous les aspects et qu'on nomme ici « l'inspirateur de notre époque ») eût été plus grand encore si des tentations contradictoires n'avaient divisé sans repos son âme gitane!

A quel point la jeunesse d'aujourd'hui est désemparée, on peut le mesurer à la faveur d'expositions comme *La jeune Sculpture* qui, sans la protection des verdures de l'Hôtel Biron, eût paru disparate et vaine. Si la peinture, à la rigueur, tolère certaines aberrations collectives, la sculpture, plus soumise aux impératifs techniques, ne peut vivre de paradoxes. On souffre de voir tant de jeunes gens sincères, et pauvres par surcroît, n'admirer plus dans la Nature que ses formes *brutes*, imiter les caprices des racines, polir des galets, donner à un œuf des proportions gigantesques, effiler des stalactites, à moins qu'ils ne s'ingénient à fabriquer des jouets en bois ou en tôle, persuadés qu'on ne peut plus rien extraire d'un corps, d'un visage.

C'est contre les détracteurs de la forme humaine que protestait à la Galerie Framond (sous le titre d'*Eves*) une sélection de trente toiles

montrant que ni Renoir, ni Bonnard, ni Pascin, ni Modigliani, ni Friesz, ni Derain, ni Segonzac, quand ils peignent un nu, ne consentent à le convertir en problème ou en champ de bataille. De même Oudot, Brianchon, Téréchkovitch, Humblot, Rohner, émerveillés par un corps qu'ils recréent, osent laisser paraître à leur trouble ou à leur tension qu'ils sont des hommes.

Les portraits exposés chez Nasenta ou à la Galerie de l'Élysée par Nora Auric et Jean Oberlé résistent heureusement à l'esprit de généralisation auxquels sacrifient trop de nos contemporains incapables de l'*altruisme* qui permit aux grands portraitistes — quels Ingres, quels Davids, quels Corots, quels Renoirs, quels Lautrecs réunit l'exposition Berheim jeune! — de respecter ce qu'il y a de plus exceptionnel, de plus irréductible dans un vivant et de surprendre la seconde où il est le plus intensément *lui*.

Portrait par Renoir.

Il n'est pas certain que la couleur soit indispensable à Vertès (chez Pétridès) tant son dessin a d'acuité. A ce talent prompt à capter le geste et le caractère, il faut des moyens rapides. Ses toiles, ses aquarelles montrent parfois trop de *fa presto*; mais, sans tomber dans aucun modernisme d'écriture, elles fixent avec nervosité la mode, sûres de ne point se démoder.

On ne pouvait donner aux exposants du *Salon de la Peinture à l'Eau* (Musée d'art moderne) meilleurs exemples que des aquarelles de Jongkind, Guys, Rodin ou Redon. Ce genre, qui tire tout de la transparence, exige des qualités souvent contradictoires : spontanéité, prévision. Launois y excellait, et Georges d'Espagnat, et Henri Rivière, et la charmante Suzanne Humbert, si précocement emportée, auxquels on a réservé plusieurs panneaux. Salon très vivant, très complet auquel ne manquent que Dufy et Segonzac.

Au rez-de-chaussée du même musée, les *Femmes Peintres* sont nombreuses, après Berthe Morisot, Hermine David et Marie Laurencin, qui pratiquent avec nervosité ce léger mode de dessin (Geneviève Gallibert, La Villéon, Renée Bernard). Madame Cartier-Bordes expose des pages puissamment orchestrées par le clair-obscur. Dans une section d'*art sacré*, à côté de Pauline Peugniez, Marthe Delacroix s'impose non seulement par ses grandes compositions, mais par les travaux de ses élèves. Le désir d'accueillir des valeurs « nouvelles », comme Nicole de Bragard, Lesourt-Rutlinger, Paulette Helleu, Martinez-Richter, arrache ce salon à la monotonie et à l'intrigue.

CLAUDE ROGER-MARX

L'Exposition d'art mexicain. — Il faut remercier ceux qui ont conçu et réalisé cette exposition vraiment exceptionnelle. Jamais et nulle part, même pas au Mexique, un tel ensemble n'avait été réuni : plus de deux mille ans d'art sont représentés au Musée d'Art Moderne, avec une infinie variété culturelle, géographique et historique. Les organisateurs — à leur tête l'éminent spécialiste don Fernando Gamboa — ont fouillé les Musées, les collections particulières, les cathédrales et les couvents : d'où l'incroyable richesse de ce trésor où se côtoient la statuaire aztèque, l'orfèvrerie d'Oaxaca, le baroque hispano-indien de la colonie, la peinture moderne, les âpres gravures de l'époque révolutionnaire, les chatoyantes et naïves trouvailles des artisans. C'est tout un monde déployé sous nos yeux, un monde profondément différent du nôtre et qui a su maintes fois atteindre à la perfection.

Pour l'Européen, la révélation la plus extraordinaire est celle qu'apporte la section précolombienne. Les peuples anciens du Mexique s'y affirment dans leur capacité de « porteurs de civilisation », avec les points particuliers qui distinguent chacun d'eux. Les sculptures olmèques mêlent étrangement dans leur stylisation caractéristique les traits de l'adolescent et ceux du jaguar. Les bijoux de Monte-Alban séduisent par le luxe de la matière et de la technique, par la profondeur du symbolisme qu'expriment leurs filigranes et leurs ciselures. De Teotihuacan à Mexico, les masques de jade, avec leurs incrustations de turquoise, d'obsidienne, de nacre, offrent leurs visages immobiles qu'anime à peine un sourire secret. Chez les Totonaques au contraire, voici la gaîté jeune et franche. Chez les Aztèques, c'est la grandeur farouche d'une religion dévorante qui s'exprime dans le détail macabre des statues de divinités, comme celle de la Mère qui est à la fois vie et mort. Et comment ne pas mentionner l'étonnante sûreté technique, l'imagination et la maîtrise sur la matière que montrent les poteries, les pierres dures sculptées et ciselées, les gongs de bois, les urnes de céramique?

Quand on passe du précolombien au colonial, on ressent dans toute sa force le cataclysme historique qui fit disparaître en un instant les civilisations autochtones. La faille est abrupte et profonde. Pourtant, à bien regarder, on s'aperçoit que ce n'est pas l'Espagne seule qui s'exprime dans l'art de la Nouvelle-Espagne. Çà et là, l'Indien reparaît dans un détail, un accent qui n'est pas ibérique se superpose à l'apport européen. Le churrigueresque mexicain n'est pas indien, mais ce n'est pas non plus le baroque espagnol. Et lorsqu'on poursuit le voyage, qu'on arrive au XIXe siècle, avec ses adorables peintures provinciales, puis au moderne de la Révolution et enfin au folklore, on a le sentiment de retrouver le passé comme un fleuve qui aurait coulé sous terre pour émerger plus loin. Le thème de la mort en fournit un exemple : des déesses funèbres

de l'antique Tenochtitlan aux masques macabres d'aujourd'hui, en passant par les squelettes délirants du graveur populaire Posada, la continuité est évidente.

Cette exposition doit consacrer pour le public français l'entrée définitive du Mexique, à côté de l'Egypte ou de la Chine, dans la catégorie des hautes cultures. L'art mexicain se situe au-delà des curiosités et de l'exotisme : il est un grand art, ou plutôt, dans le temps et l'espace, une succession et un complexe de grands arts. A ce titre, il fait partie du patrimoine de la culture humaine en général et mérite sa galerie dans ce qu'André Malraux appelle « le Musée imaginaire ».

JACQUES SOUSTELLE

Musiques du XXe et du XVIIIe siècle. — Maintenant qu'il a pris fin, ce Festival de l'Œuvre du XXe siècle, nous pouvons mesurer l'élément exceptionnel qu'il a apporté à la vie artistique de Paris.

Nous avons eu en effet la chance rare d'assister à une sorte de concours international des plus grands ensembles du monde, et celle, plus rare encore, d'entendre ces orchestres et ces chorales dans des ouvrages moins rebattus que les morceaux de bravoure qui constituent le fond habituel de leurs tournées.

Sur plusieurs de ces œuvres, le jugement du public s'est passablement écarté de celui des organisateurs. Le festival était visiblement conçu pour la glorification de Stravinsky, et l'unique concert Bartok a montré que le maître hongrois était d'une autre profondeur et d'une autre sincérité que le trop habile Russe. De même, parmi les compositeurs français, on s'est aperçu que ceux du premier quart de ce siècle étaient d'une autre classe que ceux de la génération suivante et le *Bacchus* de Roussel, rajouté au dernier moment au programme, a très proprement écrasé certains vivants. Ces mises en place sont utiles, en un temps où la critique ne se distingue pas toujours assez de la publicité.

Le théâtre lyrique a été sacrifié à la musique symphonique. Ce qui est plus fâcheux, c'est que le festival, commencé de manière éblouissante avec le *Wozzeck* d'Alban Berg, a glissé dans la médiocrité avec le *Billy Budd* de Britten, pour tomber dans le néant avec *Quatre Saints en trois Actes* de M. Thomson. Nous savions que la musique anglo-saxonne n'existait guère, les organisateurs anglo-saxons du festival nous en ont très sportivement fourni une preuve supplémentaire.

— Pour des raisons diverses, et dont certaines polémiques ont fait état, nos théâtres lyriques étaient à l'écart de ce mai musical. En juin, l'Opéra s'est rattrapé et a remis en scène les *Indes Galantes*, composées par Rameau en 1735, et qu'on n'avait pas reprises depuis près de deux siècles.

Il n'était pas mauvais, après l'expérience des Champs-Élysées, de revenir à certaines valeurs classiques. Mais remonter le vieil opéra-ballet du maître dijonnais était une tâche malaisée. M. Lehmann et M. Bondeville ont su en éviter les écueils. La partition allégée de près d'un tiers, a été réorchestrée avec tact par M. Busser. Il en résulte, non pas une exhumation destinée à la joie stérile des musicologues, mais une œuvre vivante, que M. Fourestier a dirigée dans un style souple et précis, avec un souci délicat de l'équilibre des sonorités.

Je ne dirai certes pas que les parties chantées sont aussi intéressantes que les danses, et un petit coup de ciseau supplémentaire pourrait, çà et là, intervenir. Rameau est plus descriptif que sensible et il faudra attendre trente ans pour que le Chevalier Gluck fasse entrer l'expression des passions dans les formes créées par le maître français. Mobilisée tout entière, la troupe de chant de l'Opéra s'est tirée vaillamment d'une épreuve difficile, nous détacherons de cette distribution si nombreuse les noms de madame Geori Boué et ceux de MM. Luccioni, Bianco et Bourdin.

Mais il faut louer surtout la beauté du spectacle. M. Lehmann en a réglé toute la mise en scène avec autant de faste que de goût. Parmi les décors nous louerons le paysage indien de M. Carzou, la forêt équatoriale de M. Chapelain-Midy et l'immense architecture dressée par MM. Fost et Moulène pour l'acte des Fleurs. La beauté des costumes, le chatoiement des couleurs dans les entrées de ballets tout cela doit laisser au public, après les fautes de goût de la pauvre *Blanche-Neige*, la certitude que l'Opéra de Paris demeure sans rival — non pas, certes, et nous y reviendrons un jour, pour le drame lyrique — mais pour ces spectacles qu'on appelait jadis « spectacles parés » et où le style baroque a trouvé une de ses expressions les plus brillantes.

JEAN MISTLER

La DANSE. — Balanchine à Paris. — La visite du New-York City Ballet, fondé aux États-Unis par Georges Balanchine, est un événement mémorable. Pour les amateurs parisiens, il était resté l'auteur de *la Chatte*, d'*Apollon Musagète*, du *Fils prodigue* (1926-1929), qu'avaient suivi *la Concurrence*, *Cotillon* (1932), et plus tard *la Sérénade*, le *Palais de Cristal* à l'Opéra (1947). Nous apercevons à présent de nouveaux aspects de l'activité de Balanchine. C'est à l'Opéra que le New-York City Ballet donna sa première soirée : hommage du jeune ballet américain au temple de la Danse classique... On vit d'abord

le Lac des Cygnes : partiellement renouvelé, réanimé, le ballet avait retrouvé son caractère de fête étrange, surnaturelle. Venait ensuite *la Cage* de Jérôme Robbins, jeune chorégraphe américain dont Balanchine patronne le talent : c'est le tableau passablement inquiétant d'une société polyandrique, évoquant une Polynésie d'avant Cook et La Pérouse... L'homme, esclave de la loi de l'espace, est sacrifié une fois qu'il a joué son rôle, étranglé entre les genoux de la Femme. Ces scènes de frénésie, d'audace, d'érotisme à peine transposé nous jettent au-delà de la pudeur, aussi bien que du beau et du laid. Le programme, à l'Opéra, s'achevait par un spectacle de Valses de Ravel, dansé dans une ambiance de nuit et de rêve, dont le tournoiement culmine en une apothéose funèbre.

Se transportant ensuite sur la scène du théâtre des Champs-Élysées, le Ballet présenta d'autres ouvrages, parfois inégaux, mais non moins saisissants : *Orphée*, par exemple (Stravinsky-Noguchi-Balanchine) : à la simplicité dépouillée de la musique répond la stylisation non moins sévère de la chorégraphie et l'aspect extraordinaire du décor surréaliste, auquel Moore et Calder ont prêté des éléments. Le casque qu'Orphée pose sur son visage, à la fois l'aveugle et (comme le masque à oxygène de l'aviateur stratosphérique) lui permet de franchir les limites du monde... : nous sommes aux temps mêmes de la naissance du mythe!

Caracole (Mozart-Balanchine) et *les Quatre Tempéraments* (Hindemith-Balanchine), dansés sans décor ni personnage agissant, sont des prodiges d'imagination, de fantaisie, d'invention dans l'arrangement des pas et des figures. On y voit surtout combien Balanchine a approfondi les notions de durée et d'espace liées au mouvement scénique.

L'action de Balanchine s'exerce à la fois sur le plan esthétique et technique. Dans l'ordre de la création artistique, cette action se manifeste par des ouvrages exprimant un tempérament original, divers, très personnel, avec une nuance marquée de réserve, de froideur, une sorte de timidité devant les expansions de la sensibilité. Beaucoup, fidèles au goût pour l'anecdote, leur reprochent l'absence de sujet et dénoncent un formalisme aride, une austérité académique. D'autres, cependant, s'enchantent de ces chorégraphies intégralement dansées, ramenées à leur principe essentiel.

D'autre part, *sur le plan technique*, on voit Balanchine accomplir une tâche de revision, de remise en ordre du langage chorégraphique, considérablement étendu depuis les dernières décades par des apports « excentriques » et parfois confus, empruntés à la danse d'Europe centrale, à la rythmique, au music-hall, à la gymnastique. En leur appliquant les règles de l'École, véritable solfège musculaire, Balanchine éduque, stylise, harmonise ces innovations pour les intégrer dans la danse théâtrale.

PIERRE MICHAUT

Le Génie de Paris au Pavillon de Marsan. — Dans l'esprit de Waldemar George et d'*Art et Industrie*, qui ont organisé cette exposition, le Génie de Paris, c'est cette continuité dans le goût, aussi bien dans l'art que dans la décoration, qui s'est exprimée ici depuis plusieurs siècles et dont cette manifestation témoigne pour aujourd'hui.

Il s'agit d'un choix, aussi bien dans la sculpture et la peinture, que dans tous les arts décoratifs que nous voyons représentés, d'un choix très habilement présenté. C'est un peu comme la demeure d'un homme de goût de notre époque et nous pouvons rêver au maharadjah, au milliardaire qui dirait, à la fin de l'exposition : tout me plaît, j'emporte tout. Mais c'est une vue de l'esprit, car il y a deux tendances qui s'affrontent, du moins en art dans cette exposition : l'une est plus dans la tradition, figurative, l'autre est plus à l'avant-garde et groupe, à l'entrée, sous le portique dans le style florentin de Jean-Charles Moreux, les sculpteurs les plus modernes : Laurens, Gilioli, Germaine Richier, Zadkine, Couturier. La peinture est présentée dans une sorte de chambre noire où chaque tableau est éclairé par un petit projecteur qui le met admirablement en valeur : Buffet, Dominguez, Vieira da Silva, Pagava, Guignebert, Françoise Adnet, etc. bénéficient de cette présentation exceptionnelle.

Si ce choix reste très discutable, les ensembles décoratifs méritent du moins les plus vifs éloges, là les organisateurs sont tout à fait à leur aise. Ils savent à qui s'adresser. Le salon de Vertès, avec ses fresques décoratives à l'italienne a beaucoup de charme, la salle à manger décorée de glaces de Max Ingrand et de meubles de Poillerat est d'une grande richesse. La chambre de Colette Gueden est pleine de fraîcheur et le salon de musique de Ramsay est d'un goût très classique. Richy s'est chargé de la cuisine et de l'office, Jacques Quinet de la salle de bains. Aublet présente une salle de mécanographie avec des tableaux de Arp et Léger, Jacques Adnet, un rendez-vous de chasse, Arbus, un phare, Jacques d'Andon, une salle de séjour avec bar et radio, Pierre Cruege, le cabinet d'un curieux et la bibliothèque, Françoise Adnet, la chapelle, etc.

C'est, dans l'ensemble, le triomphe du meuble en fer forgé, qui a détrôné le tube en aluminium en honneur il y a vingt ans. Le fer est noble et a des antécédents, il fut à la mode sous l'Empire et employé avec discernement, il a de la distinction et de l'élégance. Il s'harmonise fort bien avec les intérieurs clairs et nets à la mode aujourd'hui.

Des mannequins habillés par la haute couture, des livres, des reliures,

des bibelots contribuent à rendre cette exposition vivante et parlante et justifient son titre : ce sont toutes les activités artisanales et artistiques du génie de Paris qui nous sont présentées.

GEORGES PILLEMENT

L'œuvre du XXe siècle et la liberté de la culture. — Le *Congrès pour la Liberté de la Culture*, qui vient de se tenir à Paris au mois de mai, nourrissait l'ambition de répondre aux accusations communistes sur la décadence de la pensée bourgeoise. Les organisateurs — Nabokov, Roger Caillois, René Tavernier — se préoccupèrent donc moins d'illustrer un héritage que de nous montrer « les œuvres qui posent le problème d'une nouvelle façon de voir et de comprendre » : d'où une sélection discutable sur le plan artistique (voir les réserves de M. Claude-Roger Marx) et, sur le plan intellectuel, tous les dangers du byzantinisme. La liberté « totale », revendiquée pour l'artiste, sera-t-elle stérile ou créatrice ?

Guéhenno sentit le danger, puisqu'il évoqua ce Congrès de 1935 où Gide, Aragon, Malraux lui-même et d'autres, aujourd'hui divisés, avaient plaidé la cause, encore pure, de l'humanisme révolutionnaire : depuis ce divorce de la liberté et de la révolution, une espérance est morte dont Guéhenno et beaucoup d'autres, portent le deuil. Aujourd'hui, les peuples sont absents de ces débats où cinquante intellectuels de vingt pays ont, dans un salon doré de la rue François Ier, disséqué les morts et les idées sans parvenir toujours à cerner les vrais problèmes évoqués en termes aussi abstraits qu'*Isolement et Communication*, *Révolte et Communion*, *Diversité et Universalité*. Denis de Rougemont, Stephen Spender, Ariel, blond et rose, Guido Piovene, subtil et souple, Katherine Ann Porter, restée jeune sous ses cheveux blancs, don Salvador de Madariaga, qui ressemble à Claudel, discutèrent d'abord de l'Écrivain dans la cité. On attendait beaucoup du débat consacré à *l'Esprit de la Peinture au XXe siècle*, mais il resta sur un plan trop intellectuel — exception faite pour l'Américain Edgar Wind. Si on ajoute à cet exposé celui du P. Daniélou — la seule voix catholique du Congrès — et un constat lucide de l'impitoyable clinicien qu'est Raymond Aron, on aura fait la somme de ces rencontres.

Le dernier jour, entre Auden et Faulkner, eut lieu l'intervention attendue, trépidante et magistrale de Malraux. « Il n'y a pas d'Amérique, commença-t-il par affirmer. L'Amérique est un morceau de l'Europe. Les héritiers de la culture, c'est nous, nous qui, devant la mort des religions, avons fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'univers. » Ici, Malraux, évoquant l'histoire de l'art, posa la question de

savoir si oui ou non, la Russie était capable de « refaire le moyen âge ». Ce fut pour répondre que l'art soviétique n'en prenait pas le chemin, réduit, sous prétexte de réalisme, à une « peinture pieuse rationalisée », dans le prolongement des poncifs bourgeois. Sa conclusion fut un acte de foi dans l'histoire du génie « plus importante même que l'histoire ».

A ce beau cri d'orgueil, Denis de Rougemont répondit en rappelant que la plus haute communion du monde s'est formée autour d'un sacrifice solitaire. C'était reconnaître que la culture ne peut se sauver seule, ni trouver en elle-même sa propre justification ; en effet, comme l'écrivait Brunschvicg, « le monde serait depuis longtemps sauvé si la qualité des âmes pouvait suppléer à la qualité des idées ».

PIERRE DE BOISDEFFRE

Nous sommes tous des assassins. — André Cayatte est un de ces rares auteurs qui savent faire parler les images. Chez lui, comme chez Clouzot, les personnages prennent une figure morale dès qu'ils paraissent sur l'écran et leurs aventures ont comme un parfum de vraie vie. Il ne faut pas lui demander le rêve, la poésie ni les guirlandes de la fantaisie. Son talent est celui d'un réaliste. Mais son réalisme est sauvé de la platitude par un humour très direct, franchement amer, qui donne un ton humain à ses moindres séquences.

Tel se présente, d'emblée, sans préambule, le premier épisode de *Nous sommes tous des Assassins*. Sous l'occupation, un petit voyou de la zone se charge — pour de l'argent — de faire disparaître le cadavre d'un soldat allemand. Il le fourre dans un vieil orgue de barbarie. Une alerte le force à se réfugier dans un immeuble. Là, un agent découvre par hasard le pot au roses. Très embêté d'être mêlé à cette mauvaise affaire, il aide le voyou à lancer le corbillard improvisé sur une rue en pente.

L'histoire macabre est bien contée, tour à tour drôle et dramatique, et les personnages campés sans erreur. Cette double veine descriptive et narrative, on ne la quittera plus.

Dans son projet, le film n'est pas précisément réjouissant. Il s'agit, on le sait, d'un reportage sur les condamnés à mort. Le voyou, qui commet par la suite bon nombre de vrais crimes, est voué à ce triste sort. Il partage sa cellule avec d'autres condamnés. L'auteur joue le jeu assez honnêtement. A côté d'un médecin probablement innocent, il présente un Corse (criminel, mais qui peut passer pour « excusable », car il s'agit d'une vendetta, tradition sacrée) et un père indigne qui a tué sa fille à coups de tisonnier parce qu'elle criait la nuit.

Le reportage, indiscutablement, est magistral. Je crois bien que tous

les détails sont vrais et ils ne sont pas tous horribles. S'il y a des scènes fort pénibles, comme la toilette du condamné à mort et la vaine résistance du couard, on trouve aussi des notations moins rudes : la gentillesse des gardiens, les précautions qu'ils prennent pour marcher sur leurs chaussettes, le matin de l'exécution, la simple pitié humaine de l'aumônier de la prison. Il y a aussi pas mal d'humour noir, mais sans qu'on cède trop à la facilité.

Une seule chose m'empêche d'éprouver une admiration totale. C'est le fait qu'il s'agit d'un film à thèse. Je crois, comme Oscar Wilde, « qu'aucune œuvre d'art n'a jamais soutenu d'opinion ». Ici, le besoin de prouver nous fait penser au théâtre de Brieux.

La thèse (la thèse principale, car il s'y greffe pas mal de thèses accessoires) est qu'il faut abolir la peine de mort parce qu'elle est cruelle et inutile, car elle n'a aucune valeur d'exemple.

Le sujet a été mille fois débattu et il y a longtemps que plusieurs pays ont aboli la peine de mort. Aujourd'hui, chacun restera sur son opinion. Signalons cependant que Cayatte apporte un argument nouveau, et précisément parce que son reportage a le souci de la vérité. Dans les prisons, les condamnés à mort, loin d'être des maudits, font figure de héros. Les modestes reclus collectionnent leurs photos. Cela, on ne le savait pas, et c'est intéressant.

Ce n'est tout de même pas un argument décisif. Au régiment, les punis de prison ont aussi une sorte de prestige et la prison n'en reste pas moins une menace salutaire. Cela montre seulement qu'il existe un romantisme de la subversion.

Je suis gêné aussi et quelquefois agacé par les thèses accessoires. La question de la responsabilité devant les hommes et même devant Dieu La présentation passablement haineuse de l'avocat général (haineuse et démagogique, car l'accusateur public n'est tout de même pas responsable d'un verdict décidé par un jury). La question de l'enfance délinquante. La responsabilité globale de la société pour ses malfaçons, que sais-je encore ? Il y a là toute une idéologie qui nous gâche le reportage. Parfois même, on déraille un peu quand, par exemple, on exalte la bonne vendetta des familles opposée à la vilaine exécution légale. C'est encore sur les malfaçons de la société que Cayatte est le meilleur car, là, il touche souvent juste et on convient avec lui qu'on peut leur imputer la formation de bon nombre d'assassins.

Bref, les notations dirigées nuisent parfois à la richesse des notations spontanées. Quand il reste naturel, l'auteur nous offre beaucoup de scènes remarquables, où l'on retrouve l'ironie noire d'un Henry Monnier. La meilleure est peut-être la visite à la prison de l'ignoble sœur, courtisane de ruelles, qui ne pense qu'à demander à son frère condamné à mort sa ceinture en crocodile, sa seule richesse.

JEAN FAYARD

Les Livres à la vente Cognacq. — La quatrième vente Cognacq vient d'avoir lieu à l'hôtel Drouot, la troisième vacation (19 et 20 mai), consacrée à la bibliothèque, avait vu disperser 320 manuscrits et livres appartenant aux XVe, XVIe et XVIIe siècles.

A titre de curiosité, signalons les prix atteints par quelques exemplaires d'une qualité ou d'une rareté exceptionnelles.

Le lundi, *L'Ecclesiasticae Historiae*, de Pamphilus Eusebius, édition originale du premier livre exécuté avec les caractères grecs de Garamond, œuvre du XVIe siècle présentée dans une reliure du temps (rinceaux noirs sur cuir fauve) réalisée pour Marcus Fugger, célèbre banquier d'Augsbourg, fut payée 1 250 000 francs sans les frais.

Un beau manuscrit sur vélin du XVe siècle sur la vie de *Monseigneur Saint-Anthoine*, illustré de rares miniatures en grisaille, est monté à 1 200 000 francs, tandis que les *Homélies sur l'Ancien Testament*, enrichies d'une précieuse plaque de psautier du XIIe siècle en métal doré, étaient poussées à 900 000 francs.

Le mardi, la plus belle enchère : 1 405 000 francs, allait au théâtre complet de Racine en édition originale : douze volumes in-12 reliés et réunis dans un étui de maroquin rouge.

Il aurait été intéressant de reconstituer l'histoire de ces petites plaquettes et de retrouver leurs prix au cours des siècles, mais comme chaque pièce de théâtre provient d'une bibliothèque différente, cela ne nous a pas été possible. Nous avons pu faire ce travail, grâce à M. Giraud-Badin, expert, pour un pittoresque petit livre : *Le Guidon, Gouvernement des Gens mariés*, de Raoul de Montfiquet. Cet in-4° de trente-huit feuillets, édité vers 1525 à Paris chez Philippe Le Noir, libraire et relieur juré de l'Université de Paris, pour Me Durand-Gerlier, illustré de gravures sur bois, est le seul exemplaire connu.

On le situe en 1770 dans la bibliothèque du duc de Lauraguais, puis dans celle de Louis César de La Baume-Le Blanc, duc de La Vallière, un des plus grands bibliophiles du XVIIIe siècle. C'est à cette époque qu'il fut relié en maroquin olive.

La bibliothèque du duc, bien qu'il en eût vendu de son vivant une partie au roi, comprenait encore, après sa mort, 26.537 volumes dont le catalogue fut établi par Guillaume de Bure, libraire, quai des Augustins. L'œuvre de Raoul de Montfiquet se vendit 4 livres, c'est-à-dire le sixième d'un louis d'or de l'époque, puisqu'en 1782, celui-ci valait 24 livres. Ces 4 livres sont des francs-or, mais des francs-or dont le pouvoir d'achat était sous Louis XV trois fois plus grand qu'actuellement, (soit environ 2 400 francs d'aujourd'hui pour 4 livres). Au début du XIXe siècle, nous retrouvons le même exemplaire en Angleterre dans la bibliothèque de

Richard Herber. Les volumes de cet amateur réputé devaient être dispersés à Londres en 1835 et à Paris en 1836.

C'est à ce moment qu'il passa dans la bibliothèque du baron Jérôme Pichon, érudit célèbre qui installa ses collections quai d'Anjou dans l'hôtel Lauzun qu'il avait acheté en 1842. La passion des livres s'était emparée de bonne heure du baron Pichon, qui, à dix-neuf ans, mettait au Mont-de-Piété sa montre pour acquérir une bible rare. Le volume acheté à Richard Herber figurait dans la vente après décès du baron, en 1898. Il fut vendu 95 francs à un collectionneur dauphinois, M. Fière (soit 19 000 francs environ en francs d'aujourd'hui).

Le 15 mai 1933, de son vivant, avait lieu à l'hôtel Drouot la vente des ouvrages précieux réunis par ce bibliophile. Gabriel Cognacq devait payer 980 francs l'œuvre de Raoul de Montfiquet. Enfin, en mai, lors de la dispersion de la première partie de la bibliothèque Cognacq, ce manuel à l'usage des ménages était poussé à 32 000 francs (à comparer avec les 4 livres initiales).

Les œuvres de Molière seront le clou de la vente Cognacq du mois de novembre. Il s'agit de six volumes in-4°, Paris (Prault) 1734, contenant un portrait de Coypel gravé par Lepicié et trente-trois figures de Boucher, qui furent reliés pour le président de Lamoignon par Anguerrand en maroquin bleu. Payés à la vente de lord Gosford, en mai 1882, 2.050 francs, ils devaient atteindre, en mars 1911, 10 000 francs (vente de Montgermont) ; 81 000 francs en mars 1925 (vente Descamps-Scrive) ; 90 000 francs en décembre 1925 (vente Lang) et seulement 56 000 francs à la vente de Gramont, mais l'on était en 1933, période de crise.

Quel prix atteindront-ils en 1952 ?

R. WILHÉLEM

Politique intérieure, — Cependant que l'emprunt 3 1/2 p. 100 suit son cours favorablement, les groupes parlementaires, plus ou moins résignés, s'acheminent tant bien que mal vers l'interruption estivale de la session.

Le 15 juin, un Congrès paysan a décidé la réconciliation des deux fractions du parti séparées l'une de l'autre depuis l'année dernière. Une quinzaine de jours auparavant, trois autres grands partis — le radical, le socialiste et le M.R.P. — avaient tenu leurs assises.

Du Congrès radical, peu de choses à dire : il s'est affirmé, dans l'ensemble, favorable à la politique Pinay. En revanche, les socialistes s'y sont montrés nettement hostiles. Mais leur opposition est demeurée courtoise : visiblement ils ne pensent pas que l'heure soit venue pour eux de réintégrer une majorité. Ce sont les congressistes M.R.P. qui ont témoigné le plus d'agressivité et beaucoup d'entre eux n'ont pas caché

que, non seulement ils prévoyaient, mais encore souhaitaient, l'échec de « l'expérience » Pinay. Aussi bien M. P.-H. Teitgen, dont la tendance « gauchisante » est connue, a-t-il été désigné comme président national du parti.

Cette mauvaise humeur de la plus grande partie du M.R.P. s'est manifestée à l'occasion du débat sur le projet d'échelle mobile, retour du Conseil de la République : encore que M. Pinay ait été à la limite des concessions, le texte accepté par lui n'en a pas moins été adopté qu'à une majorité assez faible, la question de confiance ayant pourtant été posée.

Le débat sur la Tunisie, interrompu puis repris, a laissé l'impression qu'il servait surtout d'occasion aux adversaires de M. Robert Schuman pour ébranler la situation de ce dernier. C'est au fond toute la politique du père du *Pool* charbon-acier qui était en cause. Toutefois le sujet n'a été qu'indirectement abordé. Les crédits de Défense nationale ont fait, eux, l'objet d'une longue délibération, mais, de celle-ci, rien n'est sorti de bien précis, sinon l'annonce d'une prolongation éventuelle de la durée du service militaire : la question capitale de la poursuite de la guerre en Indochine n'a pas été abordée de front.

C'est hors de l'enceinte du Parlement que, pendant les trois premières semaines de juin, se sont produits les plus importants événements de politique intérieure.

L'un a été l'accentuation du différend qui sépare le général de Gaulle de ceux des élus du R.P.F. qui permettent, par leurs votes, le développement de la politique gouvernementale. Le général a écrit à ces derniers une lettre menaçante et l'un de ses fidèles a explicité sa pensée profonde en déclarant : « Si Pinay réussit, il n'y a plus de R.P.F. Mais s'il échoue, nous avons encore notre chance. » Les parlementaires rabroués n'ont point cédé et on voit mal comment ils le pourraient faire sans s'aliéner leurs électeurs, lesquels se distinguent mal de ceux qui ont élu des indépendants. La crise du R.P.F. est dans la logique des faits.

Plus significatif encore a été l'échec de la tentative d'agitation révolutionnaire esquissée, sur les ordres du Kominform, par le parti communiste. La grève générale des services publics et entreprises nationalisées qu'il a voulu déclencher a abouti à un *fiasco* et tout s'est borné à quelques bagarres. Le Gouvernement en a pris occasion pour faire arrêter M. Jacques Duclos, opérer un certain nombre de perquisitions et ouvrir une instruction pour complot contre la sûreté de l'État. Il n'est pas sûr que les parlementaires acceptent de voir se prolonger ces opportunes manifestations d'énergie. Le parti communiste a été trop lié à l'élaboration des mythes en vogue depuis la Libération pour que ses anciens alliés acceptent qu'on prenne à son encontre des mesures véritablement efficaces.

Quant au regroupement des forces syndicales ouvrières dont on parle beaucoup et qui s'opérerait aux dépens des éléments activement

communistes de la C.G.T., il est douteux que les rivalités subsistant entre les états-majors syndicalistes permettent de le réaliser.

La fixation du prix du blé et de celui de la betterave reste pour le Gouvernement un obstacle délicat à franchir. Il s'y prépare en imposant, moitié par persuasion, moitié par contrainte, la baisse d'un certain nombre de produits nécessaires à l'agriculture. Il faut souhaiter qu'industriels, commerçants et agriculteurs comprennent tous que la réduction des marges bénéficiaires, si désagréable puisse-t-elle être, constitue la meilleure assurance contre le retour à une politique dirigiste plus hostile que jamais à la libre entreprise.

Parallèlement, on peut émettre le vœu que le Gouvernement n'oublie pas que l'emprunt ne constitue qu'un des moyens permettant d'atteindre le but qu'il s'est fixé. De la politique que le pays, dans sa majorité, attend de lui, les économies constituent un aspect essentiel. On peut en faire beaucoup — dans la Sécurité Sociale, à la S.N.C.F., dans le système des subventions, dans certains ministères pléthoriques, dans les dépenses militaires elles-mêmes — qui ne soient pas de simples bouts de chandelle. Jusqu'à présent, le ministère Pinay n'a pu aborder la question. Il serait désolant que l'aisance de trésorerie consécutive au succès de l'emprunt incitât à ajourner la prise de mesures pourtant indispensables.

Ne parlons que pour mémoire de la réforme de la Constitution : une commission de l'Assemblée nationale en est saisie, mais elle procède avec une extrême lenteur et ses premières délibérations font douter qu'elle soit dans la majorité résolue à aboutir à quelque chose de sérieux. Ici, comme dans la question des économies, il paraît urgent que l'opinion publique apporte un appui énergique au Gouvernement.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

L'AFRIQUE DU NORD

On connaît cette collection de la maison d'éditions « Ode », *le Monde en Couleurs*, toujours agréablement illustrée et qui rassemble de courtes études historiques, géographiques, artistiques sur un pays — et des « impressions de voyage » généralement très valables. Un nouveau volume sur *l'Afrique du Nord* groupe les signatures de Mac-Orlan, Audisio, Philippe Marçais, J. Peyré, etc. Au moment où certaines revues américaines dans leur passion anti-colonialiste publient des études d'indigènes tunisiens ou marocains, déclarant impudemment qu'il n'est aucun pays du monde où le taux de mortalité soit aussi élevé qu'en Afrique du Nord, on lit dans cet ouvrage que depuis 1881 la population tunisienne a doublé; celle du Maroc a triplé depuis 1912; celle d'Algérie a quadruplé depuis la conquête — et cela grâce aux organisations médicales françaises. C'est la question du ravitaillement qui deviendra bientôt angoissante.

M. T.

" PERMISSION D'ÊTRE HEUREUX "

par Thyde Monnier *(Gallimard)*

C'est une curieuse fiction, à mi-chemin entre les mythes de Giono et les apologues du *Reader's Digest*, qu'a imaginée Thyde Monnier : un vieux sage, tenu par les autres pour un fou (qui cite Diderot, le prince de Ligne et Saint-Exupéry mais dit : « sur le journal »), vient s'installer dans une petite ville dont les habitants — bien que ce soit une ville du Midi — ne sont pas heureux et entreprend de leur donner le bonheur, à la fois en leur distribuant « de la joie en bouteille » et en les aidant à réaliser leurs rêves secrets dont la plupart, comme on s'en doute, sont d'ordre amoureux, voire matrimonial. Le récit, facile et coloré, est d'une agréable lecture, mais il eût gagné peut-être à ne pas excéder les limites d'une nouvelle.

JACQUES DE RICAUMONT

VACANCES AVEC SALAZAR

par Christine Garnier *(Grasset)*

Un excellent livre, toujours simple et vivant; le type du reportage intelligent, sans préjugés ni prétention. On serait tenté de conseiller à beaucoup de journalistes d'imiter madame Christine Garnier : soyez aussi *simple* qu'elle et vous serez *vrai*. L'entreprise avait ses périls : Salazar est l'homme du silence, il se méfie des femmes, les tient à l'écart de la vie publique. Bref, c'est presque une entreprise de séduction qu'a réussie madame Garnier. Mais la séduction a été réciproque, et le portrait est attachant.

PIERRE DE BOISDEFFRE

NÉOFINALISME

par R. Ruyer *(P.U.F.)*

Le véritable athéisme se définit beaucoup plus par la non-croyance en un sens quelconque de l'Univers que par la non-croyance en un être nommé Dieu. Un certain parallélisme se dessine entre le problème de Dieu et le problème du Sens : de même que l'argument ontologique prétend qu'il est contradictoire de nier l'existence de Dieu, le « Cogito » axiologique s'efforce de montrer qu'il est contradictoire de nier absolument la finalité et le sens en général. Et le professeur à la Faculté des Lettres de Nancy se livre à une étude pertinente de l'activité finaliste. Il est impossible de concevoir l'activité finaliste de l'homme conscient sans la rattacher à un monde organique lui-même finaliste. L'activité unitaire, l'activité authentique, est finaliste; la causalité sans finalité n'existe que dans les systèmes liés seulement par des actions de proche en proche. La finalité est universelle.

La prévention antifinaliste n'est qu'une survivance du long règne de la physique macroscopique. L'univers dans son ensemble est du même type qu'un domaine unitaire. Les finalités individuelles semblent subordonnées à une Finalité, à un Sens total. Toutes les finalités individuelles, isomorphes, comportent la série : agent-travail-idéal. La Finalité totale n'est pas isomorphe aux finalités individuelles, elle les constitue.

A. TÉTRY

LE CHER ANGE

par Nancy Mitford *(Stock)*

Pour ceux qui ont, dans un précédent ouvrage de Nancy Mitford, *L'Amour dans un Climat froid*, goûté un don d'observation et un humour de fine qualité, son nouveau roman : *Le Cher Ange*, est une déception. Le sujet était cependant plai-

sant : l'aventure d'un couple franco-anglais — marié pendant la dernière guerre — le mari, gentilhomme français, de bonne race, riche, élégant, brave dans les combats et, dans la paix, trainant tous les cœurs après soi, la femme, jeune Anglaise non moins riche, fille d'un membre du Parlement et authentique beauté insulaire. Le couple est séparé par l'infidélité constante de ce mari français, puis réuni par un commun amour pour l'enfant né de brèves amours. Le récit s'achève en conte bleu et il évoque irrésistiblement dans sa partie française — la partie anglaise étant meilleure car l'auteur y paraît plus à l'aise — l'atmosphère des romans de Gyp avec leurs séduisants officiers, leurs douairières légitimistes et voltairiennes, leurs anciens diplomates collectionneurs d'objets d'art. Ces personnages qui, langage compris, n'avaient guère de réalité en 1900, n'en ont plus du tout en 1952 : s'il existe encore de tels survivants, ils se meuvent en tout cas dans un autre climat psychologique. Pourtant çà et là sur les Français vus par des Anglais, on glane des remarques amusantes et justes, d'ailleurs flatteuses pour notre amour-propre, mais le trait est généralement gros. Nancy Mitford nous a habitués à plus de finesse. Nous attendons son prochain livre.

SOLANGE DE LA BAUME

★ ★ ★ CORRESPONDANCE ★ ★ ★

Nous avons reçu d'un de nos lecteurs, Emile Cantinelli, une lettre relative à la publication des Mémoires de Marchand. Nous en extrayons un passage intéressant pour la « petite histoire » :

J'ai lu avec un vif intérêt les pages émouvantes des *Mémoires de Marchand* parues dans les derniers numéros de la Revue. Je suis le dernier des petits-fils du peintre qui décora à fresque la villa San-Martino. Ce peintre d'Ajaccio, Richard Cantinelli, vécut de 1769 à 1860 et travaillait dans les diverses églises de la Corse.

Napoléon — d'après mon grand-père — s'intéressait beaucoup aux travaux qu'il faisait exécuter. Il lui arrivait ainsi de s'attarder auprès du peintre, causant avec lui, le regardant travailler, lui indiquant les sujets qu'il avait à réaliser, lui dictant les légendes à porter sur les murs ; celle, bien connue des *Deux Pigeons* par exemple. Ces fresques existent encore, ou du moins existaient avant guerre, à San Martino (plafonds, salle de bains) et ont été souvent reproduites. Ma grand-mère, alors sans doute jeune et gentille, avait accompagné son mari. Napoléon la rencontrant par hasard aux abords de la maison San Martino lui demanda ce qu'elle faisait là et malicieusement lui pinça l'oreille. Cette jeune femme à peine arrivée dans l'île ne connaissait pas encore l'Empereur. Elle fut outrée de cette familiarité et, croyant avoir affaire à un quelconque officier, elle le traita d'insolent. Napoléon, sans plus insister, s'éloigna en souriant. Elle raconta l'incident à son mari qui, comprenant son erreur s'exclama : « Malheureuse ! C'était l'Empereur ! »

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, A. Villebœuf, Gr au Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin-Blanc).

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3410-6-52.

HENRI VALENTINO
Une Femme d'esprit sous Louis XV
MADAME D'ÉPINAY
(1726-1783)
Sa vie amoureuse. Ses amitiés avec Rousseau, Voltaire, Diderot...
570 fr.
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

VIENT DE PARAITRE

CECIL SAINT-LAURENT

A BOUCHE QUE VEUX-TU...

ROMAN.. .. .. Un vol. **600** fr.

LUC DURTAIN

QUAND L'AMOUR...

ROMAN.. .. .. Un vol. **380** fr

DANIELLE ROLAND

LA BELETTE

ROMAN.. .. .. Un vol. **425** fr.

LE PORTULAN

R. M. ALBÉRÈS

VELLÉDA

ROMAN.. .. .. Un vol. **480** fr.

RENÉ CHAMBE

L'ÉPOPÉE FRANÇAISE D'ITALIE

1944

PRÉFACE DU MARÉCHAL JUIN

Un vol. illustré : **980** fr.

FLAMMARION

RENTE 3 $\frac{1}{2}$ %

A CAPITAL GARANTI

DE L'OR QUI RAPPORTE...

69

COTE DESFOSSÉS

OFFICIER ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La **"COTE DESFOSSÉS"**, par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Les souvenirs passionnants du general Mark CLARK

LES ALLIÉS JOUENT ET GAGNENT

L'intervention américaine. Mission secrète en sous-marin. L'Afrique du Nord. L'Italie. Le haut-commissariat à Vienne.

Un document de premier ordre

avec 9 croquis et couverture illustrée.. .. .. **900** fr.

•

Précédemment parus :

Général G. BARRÉ

TUNISIE 42-43. . **390** fr.

•

Général M. CARPENTIER

Chef d'E.-M. du Général JUIN au C.E.F.

LES FORCES ALLIÉES EN ITALIE

Les opérations - Problèmes posés.. **390** fr.

•

General Lucius D. CLAY

GUERRE FROIDE A BERLIN

L'Allemagne de 1945 à 1949 **720** fr.

•

Vient de paraître :

Adolf HEUSINGER

HITLER ET L'O.K.H.

Dialogues vivants et dramatiques.. **560** fr.

•

Hans SPEIDEL

« INVASION 1944 » **300** fr.

BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte - PARIS-VIe

LES ANNALES DE CONFERENCIA

REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE JUILLET

PIERRE GAXOTTE

HISTOIRE DES FRANÇAIS

•

JEAN ROSTAND

PEUT-ON MODIFIER L'HOMME?

•

ANDRÉ SIEGFRIED

de l'Académie française

L'AME DES PEUPLES

V. — La race blanche devant les autres races

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :

LE QUARTIER DES LETTRES

LE COTÉ DU THÉATRE

LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6^e^

LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE

350 francs (FRANCO DE PORT)

Une ardeur, une variété, une fantaisie étonnantes

HENRI MARTINEAU

LE CŒUR
de
STENDHAL

Histoire de sa Vie
et de ses Sentiments

Un beau vol. ill.

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

PAVILLONS

CHEFS D'ŒUVRE ÉTRANGERS
réunis par Armand PIERHAL

★ **Jessie Mc EWEN**

LES GRANDS ARBRES

« Le lecteur se laissera vite enchanter par cette évocation d'une civilisation du bois; et, en bien des pages, les fortes senteurs des forêts canadiennes viendront presque le prendre à la gorge. »

A. Lauras. LES ETUDES.

Roman traduit de l'anglais par Anne Rives ..... 600 fr.

★ **Gérald HANLEY**

LE CONSUL AU CRÉPUSCULE

« Tout le roman se déroule dans une insoutenable atmosphère d'angoisse. Au-dessus des héros, anglais et indigènes, emportés par leurs passions, traqués par leurs souvenirs, plane le terrible soleil d'Afrique, générateur de phantasmes, de peur et de folie. »

TRIBUNE DE GENEVE

Roman traduit de l'anglais par José André Lacour ..... 780 fr.

★ **Hans Hellmut KIRST**

LE LIEUTENANT EST DEVENU FOU

« Le roman du complot du 20 juillet... Une suite de scènes amères et irrésistibles... »

Morvan-Lebesque, CLIMATS

Roman traduit de l'allemand par Jean-Pierre Wilhelm ..... 780 fr.

★ **John P. MARQUAND**

LA FILLE DE B. F.

Satire sociale, tableau piquant des hautes sphères américaines, ce roman d'une psychologie fouillée reste sans cesse brillant et entraînant.

G. S., LA GAZETTE DES LETTRES.

Un fort volume, traduit de l'anglais par G. Audouin-Dubreuil ..... 1.200 fr.

★ **Richard VAUGHAN**

DE TERRE ET DE SANG

« Récit tragique tout baigné de la poésie des bois, des rivières des montagnes... un beau roman qui ne ressemble à aucun autre.

Germaine Susini, C'EST LA VIE

Roman traduit de l'anglais par H. de Sarbois ..... 750 fr.

★ **Ilka CHASE**

CARRÉ DE DAMES

« Carré de dames » moins savoureux, sûrement plus épicé, fait penser à... Peter Cheney ».

Claude-Edmonde Magny, SAMEDI-SOIR.

Roman, traduit de l'anglais par Micheline Barrault ..... 750 fr.

★ **C. P. SNOW**

LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES

Cet ouvrage m'a paru très remarquable et rempli de richesses... A juste titre on a pu comparer C. P. SNOW à Charles Morgan et ce livre ne dément pas la comparaison.

LE BULLETIN DES LETTRES (Lyon).

Un fort roman traduit de l'anglais par Renée Villoteau ..... 1.200 fr.

ROBERT LAFFONT

Collection **CAPRICORNE**

Viennent de paraître...

DEUX ROMANS ANGLAIS

NIGEL BALCHIN

LA TRAVERSÉE DE LA NUIT

Traduit par Marie Tadié

Un volume : **690** fr.

Une grâce qui fait penser à Candide, **à** La Rôtisserie de la Reine Pédauque, **un humour pickwickien (Robert KEMP.** Les Nouvelles Littéraires).

E.G. COUSINS

POUR CONSOLER LA SIGNORA

Traduit par Josette Hesse

Un volume : **500** fr.

Voici un très bon roman (Jacques PEUCHEMAURD. Arts).

UN ROMAN AMÉRICAIN

HENRY MORTON ROBINSON

LA GRANDE TEMPÊTE DE NEIGE

Traduit par Geneviève Neker

Un volume : **570** fr.

L'auteur du Cardinal **est décidément un tel écrivain et dont l'œuvre est salutaire** (Le Bulletin des Lettres).

UN ROMAN ALLEMAND

RICHARD KAUFMANN

LE CIEL NE PAIE PAS D'INTÉRÊTS

Traduit par Louis Clappier

Un volume : **750** fr.

... Sincérité dépouillée du témoignage, tension permanente du récit... roman de grande valeur (Tribune de Genève).

UN ROMAN BRÉSILIEN

DINAH SILVEIRA DE QUEROS

L'ILE AUX DÉMONS

Traduit par Andrée Gama Fernandez

Un volume : **450** fr.

On ne peut rêver une meilleure description de l'état psychophysiologique de possession que celle que tente avec une périlleuse sûreté clinique, l'auteur (A. M. SCHMIDT. Réforme).

JULLIARD

LISE DEHARME

EVE LA BLONDE

Un roman scandaleux et féerique

•

PIERRE MAC ORLAN

de l'Académie Goncourt

LES DÉS PIPÉS

roman

Une "Moll Flanders" française

nrf

PLON

MARGUERITE YOURCENAR

à qui vient d'être attribué pour

LES MÉMOIRES D'HADRIEN

LE PRIX FEMINA VACARESCO

ALEXIS

ou le Traité du vain combat

In-16 : **300** fr.

●

GEORGES POULET

ÉTUDES POUR LE TEMPS HUMAIN

★ ★

LA DISTANCE INTÉRIEURE

« Nous avons raté une belle occasion et il n'y a pas lieu d'en être fiers tout critiques que nous puissions être. »

Émile HENRIOT,
du Jury du Prix des Critiques.

Collection " L'ÉPI ", nouvelle série : **600** fr.

●

HENRI TROYAT

à qui vient d'être attribué pour son œuvre

LE PRIX PRINCE RAINIER III DE MONACO

L'ÉTRANGE DESTIN DE LERMONTOV

In-16 : **495** fr.

●

O.P. GILBERT

L'HORIZON DE MINUIT

★ ★

VICTOIRE DE LA NUIT

In-16 : **420** fr.

PLON

DOMAT

VIENNENT DE PARAITRE :

CLAUDE AVELINE
GRAND PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES 1952

LA VIE DE
PHILIPPE DENIS

LES AMOURS ET LES HAINES

ROMAN
...par l'un des maîtres de ce temps.

R. L. BRUCKBERGER

L'AMERIQUE DES PYRAMIDES

le célèbre Dominicain aux U.S.A.

ANDRÉ ROSFELDER
PRIX DE LA PRESSE LATINE
1950

FIN DE CHANTIER

ROMAN
...et drames en Afrique du Nord.

WENZEL BROWN
Roman traduit de l'américain.

TAMBOURS NOIRS

Amours et magie à la Jamaïque au XVIIIe siècle. Œuvre hallucinante qui renouvelle entièrement la formule du "best-seller".

DOMAT

M. LE PRÉSIDENT

carnets, lettres, archives et propos
de

HARRY S. TRUMAN

par

WILLIAM HILLMAN

AMIOT · DUMONT

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET
de l'Académie Française
Ambassadeur de France

CARNETS D'UN CAPTIF

Un document sur un univers hors la vie en même temps qu'un journal intellectuel.

Un volume 800 frs.

THYDE MONNIER

L'HUILE VIERGE

Des cœurs vierges que la vie écrase comme la presse écrase les olives...

Un volume 500 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

3 GRANDS ESSAIS

FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie Française

LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES

suivi de

L'ÉDUCATION DES FILLES

précédé d'une importante étude de

EDMOND JALOUX

MAURICE NADEAU

LITTÉRATURE PRÉSENTE

De Balzac à Queneau

JEAN-ÉDOUARD SPENLE

LES GRANDS MAITRES DE L'HUMANISME EUROPÉEN

Préface de **GASTON BACHELARD**

Erasme, Voltaire, Gœthe, Nietzsche et Rilke.

CORRÊA

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

POUR LES VACANCES

LOUIS BROMFIELD

Mr. SMITH
roman 750 fr.

PEARL BUCK

LE PAIN DES HOMMES
roman 780 fr.

NANCY HALE

LA BELLE AMBITIEUSE
roman 780 fr.

ROBERT STANDISH

GENTLEMAN DE CHINE
roman 750 fr.

MARCEL ARLAND

LA CONSOLATION DU VOYAGEUR
750 fr.

ANDRÉE CHÉDID

LE SOMMEIL DÉLIVRÉ
roman 480 fr.

WALTER MACKEN

PLUIE DANS LE VENT
roman 630 fr.

NANCY MITFORD

LE CHER ANGE
roman 750 fr.

LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS

RACHEL CARSON

CETTE MER QUI NOUS ENTOURE ..... 690 fr.

GEORGES BECKER

LA VIE PRIVÉE DES CHAMPIGNONS ..... 660 fr.